


La Harpe, Jean François de (1739-1803). Abrégé de l'histoire générale des voyages . Tome quinzième. 1995.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME QUINZIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TROISIÈME PARTIE.

AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

NOUVELLE-GRENADE. PÉROU. CHILI.

CHAPITRE II.

Description de la Nouvelle-Grenade.

IMPATIENS de suivre la marche des conquérans du Nouveau-Monde, nous ne nous sommes arrêtés sur les détails descriptifs qu'après la révolution du Mexique, laissant derrière nous les provinces du continent, dont

nous avons vu la première découverte et les premiers établissemens. Revenons maintenant sur ce qui mérite d'être remarqué dans ces premières parties du continent où ils abordèrent; et nos regards se porteront d'abord vers la Nouvelle-Grenade, qui s'étend depuis Ponta-Gorda sur les confins méridionaux du royaume de Guatimala, par le 10° de latitude nord jusqu'au 3° 25′ de latitude sud, à Rio-Tumbez, où elle touche au Pérou. Elle se prolonge sur la mer des Caraïbes, de l'embouchure du Rio Dorado, par 10° de latitude nord et 84° 50′ de longitude, aux montagnes de Sainte-Marthe, un peu à l'ouest du lac Maracaïbo, par 74° 50′ de longitude occidentale. Ce pays a environ trois cent soixante lieues de long sur une largeur moyenne de soixante-dix lieues. Ses bornes sont, au nord, le golfe de Darien et la mer des Caraïbes, à l'est, les provinces de Caracas et la Guyane espagnole ou Nouvelle-Andalousie, ainsi que la Guyane portugaise, au sud le Pérou, à l'ouest le grand Océan, au nord-ouest le royaume de Guatimala.

Cette vice-royauté fit d'abord partie du Pérou. En 1547, une audience fut établie a Panama, et une autre à Santa-Fé de Bogota, et les territoires qui en ressortissaient formèrent une capitainerie générale. Quito eut une audience en 1568, mais en continuant d'appartenir au Pérou. La vice-royauté de la Nouvelle-Grenade fut érigée en 1718. On y annexa Quito et Vénézuéla, et on supprima les audiences de

Panama et de Quito; elles furent rétablies quatre ans après, et la vice-royauté fut supprimée. Mais, en 1740, tout fut remis sur le même pied qu'en 1718, à l'exception de Vénézuéla qui forma une province de la capitainerie générale de Caracas.

On a vu, dans l'histoire des découvertes de l'Amérique, que les côtes septentrionales et orientales de la Nouvelle-Grenade furent reconnues de bonne heure, comme faisant partie d'un vaste continent, ce qui valut à ce pays le nom de *Tierra-Firme* (Terre-Ferme). On le lui a conservé long-temps. Il comprenait d'abord les trois provinces de l'audience de Panama; on l'étendit ensuite à toute l'audience de Santa-Fé et à Vénézuéla. Mais c'est une expression impropre en géographie; elle doit donc en être bannie, et ne peut plus figurer que dans l'histoire des découvertes. Le pays voisin de l'isthme au sud reçut aussi, dans le temps, le nom de Castille d'Or.

L'histoire des découvertes et celle de la conquête du Pérou ont appris comment les Espagnols s'emparèrent des côtes baignées par la mer des Caraïbes, et comment dans l'intérieur ils se rendirent maîtres de Quito. Il convient d'ajouter que le pays voisin de Santa-Fé était habité par un peuple qui avait fait, dans la civilisation, d'aussi grands progrès que les Mexicains et les Péruviens. Le pays portait le nom de Condinamarca. Belalcazar, qui avait conquis le royaume de Quito,

en 1335, joignit ses troupes à celles de Quésada, autre capitaine espagnol, pour marcher contre Condinamarca. Les habitans se défendirent avec le courage et la résolution d'hommes qui savaient apprécier le bienfait de l'indépendance. Les armes à feu et la discipline des Espagnols triomphèrent de la valeur des Américains. Leur capitale fut emportée en 1536. Quésada fonda sur son emplacement la ville de Santa-Fé de Bogota. Ce guerrier écrivit l'histoire de sa conquête, et donna des détails sur le peuple intéressant qu'il avait subjugué. Son ouvrage, resté manuscrit, a fourni à Luc Fernand Piedrahitta, évêque de Panama, d'excellens matériaux pour composer son Histoire générale de la Nouvelle-Grenade.

Ce pays comprend quarante-une provinces; trois relèvent de l'audience de Panama, quatorze de celle de Santa-Fé, vingt-quatre de celle de Quito.

Veragua, Panama et Darien sont les trois provinces de l'audience de Panama, et renferment l'isthme du même nom qui joint l'Amérique septentrionale à la méridionale, entre les embouchures des rivières de Chagre et de Pito; il n'a guère que quatorze lieues de largeur; il est traversé dans sa longueur par la prolongation de la Cordilière des Andes.

La plus grande partie du sol de cette contrée est un terreau noir très-fertile, arrosé par des rivières qui tombent dans le golfe, et qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impos-

sible d'y voyager. A l'ouest de la rivière de Chéapo, le terrain devient plus montagneux et plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'au-delà de la rivière, où l'on ne rencontre plus que des bois. Là commence le pays des savanes, qui est sec, mais couvert d'herbes, plein de collines entremêlées de bois, et fertiles jusqu'à leurs sommets, qui sont couverts de beaux arbres fruitiers. Les montagnes d'où tombe la rivière d'Or sont plus stériles, et ne produisent que des arbrisseaux. En général, les lieux secs de l'isthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides : les premiers sont grands, extrêmement gros et presque sans branches inférieures; au lieu que les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux, tels que des mangles, des ronces et d'énormes roseaux.

Les saisons, dans l'isthme comme dans les autres parties de la zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le temps des pluies y commence en avril ou en mai; elles continuent en juin et juillet, et leur grande violence est au mois d'août. La chaleur est extrême partout où le soleil perce les nues, et l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de septembre; mais souvent elles durent jusqu'au mois de janvier. Ainsi l'on peut dire qu'il pleut dans l'isthme pendant les trois quarts de l'année. L'air y a quelquefois une odeur sulfureuse, qui se répand dans les

bois. Après les orages, on entend toujours un bruit effroyable, formé du coassement des grenouilles et des crapauds, du bourdonnement des mousquites, du sifflement des serpens, et des cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même est quelquefois si forte, qu'une plaine qu'elle inonde est transformée tout d'un coup en lac. Il n'est pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres, et qui les entraînent jusque dans les rivières.

La ville de Saint-Philippe de Porto-Bello est située à 9° 33′ de latitude nord, et à 31° 55 de longitude à l'ouest de Paris. Elle doit son origine à la bonté de son port, dont on voit qu'elle tire son nom. Nombre de Dios, après avoir essuyé diverses fortunes depuis l'année 1510, où l'on a rapporté sa fondation, fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II, et ses habitans furent employés à former Porto-Bello dans une situation plus avantageuse pour le commerce d'Espagne. Cette ville était autrefois très-florissante par le commerce des métaux précieux et des marchandises du Pérou, qui passaient exclusivement par l'isthme de Panama pour être envoyés en Europe. Le commerce ne se faisant plus comme autrefois par les galions, Porto-Bello a beaucoup déchu. Il est cependant intéressant de connaître son état au temps de sa splendeur.

La ville, dit un voyageur de la fin du dix-septième siècle, est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui en-

toure le port; les maisons y sont de bois, à l'exception de quelques-unes dont le premier étage est de pierre. On n'en compte guère plus de cent trente, mais grandes et commodes : elles forment ensemble une rue principale qui suit la figure du port, avec quelques ruelles qui la traversent du penchant de la montagne au rivage. Un quartier se nomme la Petite-Guinée, parce qu'il renferme tous les Nègres libres. Il est fort peuplé à l'arrivée des galions ; la plupart des habitans de la ville, trouvant du profit à louer leurs maisons aux Européens de la flotte, se retirent dans cette espèce de faubourg, où ils ne font pas difficulté de se réduire aux cabanes des Nègres. Du côté de la mer, dans un terrain spacieux entre la ville et le château de la Gloria, on dresse des baraques pour les matelots, qui se font de leur côté des boutiques où ils étalent toutes sortes de denrées et de fruits d'Espagne ; mais la foire n'est pas plus tôt finie, que tout disparaît avec les vaisseaux, et la ville redevient déserte.

Le seul nom du port en fait connaître les avantages. L'entrée en est large, mais assez bien défendue par un château nommé Saint-Philippe de Todo-Fiéro, et situé à la pointe du nord. On compte environ six cents toises d'une pointe à l'autre, c'est-à-dire, un peu moins qu'un quart de lieue : le côté du sud n'a pas besoin d'autre défense que les pointes et les rochers qui sont à fleur d'eau. Sur la côte que le port forme au sud et vis-à-vis de la rade, est le fort

de *San-Iago de la Gloria.* C'est à la distance d'environ cent toises à l'est de ce fort que la ville commence : une pointe de terre qui s'avance dans le port contenait autrefois un petit fort nommé St-Jérome, à six toises des maisons : tous ces ouvrages furent démolis, en 1740, par l'amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de défenseurs et d'artillerie. Le mouillage des gros vaisseaux est au nord-ouest du fort de la Gloria, c'est-à-dire presqu'au milieu du port.

Entre les montagnes qui entourent Porto-Bello, on en distingue une fort haute qui sert comme de baromètre à la ville; elle donne d'un côté sur le chemin qui conduit à Panama, et de l'autre sur le port. On la voit presque toujours couverte de nuages sombres et épais, qu'on appelle *Capello* ou Bonnet de la Montagne, d'où lui est venu apparemment par corruption le nom de *Capiro.* Si ces nuages se condensent et s'épaississent, ils baissent de leur hauteur ordinaire, et c'est un signe d'orage; au contraire, s'ils s'élèvent et s'éclaircissent, ils annoncent le beau temps. Ces changemens se succèdent avec tant de promptitude, qu'on découvre rarement le sommet de la montagne, dont l'état ordinaire est une profonde obscurité.

L'air de Porto-Bello est d'une malignité qui ne se fait pas moins sentir aux anciens habitans de la ville qu'aux étrangers; il produit des maladies mortelles ou capables d'affaiblir les meilleurs tempéramens. On était persuadé autrefois qu'il était fort dangereux pour l'accou-

chement des femmes, et cette opinion les faisait partir deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de distinction ayant heureusement bravé le danger par affection pour son mari, à qui ses affaires ne permettaient point de quitter Porto-Bello pour la suivre, la prévention s'est dissipée. Les habitans ont les idées les plus désavantageuses de leur climat; ils assurent que les animaux des autres pays cessent de multiplier lorsqu'ils sont transportés dans leur ville; que les poules, par exemple, qui viennent de Panama et de Carthagène, sont stériles après leur arrivée, et que les bœufs amenés de Panama deviennent si maigres qu'on n'en peut presque plus manger la chair, sans que les pâturages dont les montagnes et les vallons abondent aux environs de la ville puissent arrêter ce dépérissement: la même raison empêche qu'on y entretienne des haras de chevaux et d'ânes.

Les chaleurs sont excessives à Porto-Bello; on en rejette particulièrement la cause sur les hautes montagnes qui l'entourent et qui ferment le passage au vent. Les arbres épais dont elles sont couvertes ne permettant point aux rayons du soleil de sécher la terre, il en sort continuellement d'épaisses vapeurs qui redescendent en pluies abondantes, après lesquelles le soleil recommence à se montrer; mais aussitôt qu'il a séché le feuillage des arbres et la superficie du terrain, il se trouve enveloppé de

nouvelles vapeurs qui l'obscurcissent. Il survient alors des pluies subites, et le temps s'éclaircit encore avec la même promptitude, sans que tous ces changemens en fassent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies sont des ondées violentes qui paraissent capables de tout submerger : elles sont accompagnées de tonnerre et d'éclairs, avec un fracas si terrible, que les plus braves en sont effrayés. Le port étant au milieu des montagnes, rien ne peut donner une idée du retentissement qui s'y produit, et qui est encore augmenté par les cris des singes et des animaux de toute espèce, surtout le soir et le matin, lorsque les vaisseaux tirent le coup de la retraite ou du réveil.

L'intempérie du climat fait nommer Porto-Bello *le tombeau des Espagnols;* le nombre de ses habitans est proportionné à la petitesse de la ville, et la plupart sont nègres ou mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de blancs; les plus riches n'y passent que le temps de la foire, et se retirent ensuite à Panama : il n'y reste que le gouverneur, les commandans des forts, les alcades et la garnison, qui est ordinairement de cent vingt-cinq hommes envoyés de Panama.

Les vivres sont rares, et par conséquent très-chers dans le pays, surtout pendant le séjour des galions. On tire alors de Carthagène du maïs, du riz, de la cassave, des porcs, de la volaille, et toute sorte de racines. Les bestiaux viennent de Panama; mais la côte fournit d'excellent

poisson, comme la campagne donne toutes sortes de fruits, et beaucoup de cannes à sucre, dont on fait du miel et de l'eau-de-vie. L'eau ne manque pas dans le canton; elle descend du haut des montagnes en torrens qui arrosent les dehors de la ville ou qui la traversent. On vante la qualité des eaux pour aider à la digestion; mais cette vertu, qui les ferait estimer dans un autre climat, les rend ici fort nuisibles, parce que tant d'activité ne convient point à des estomacs aussi faibles que ceux des habitans; elles leur causent des dysenteries, dont il est rare qu'ils se délivrent, et c'est le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux, qui descendent en cascades, forment de petits réservoirs dans les cavités des rochers, et leur fraîcheur est augmentée par le feuillage des arbres, qui ne perdent jamais leur verdure. L'usage des habitans de l'un et de l'autre sexe, et de tous les âges, est de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin, pour se rafraîchir de l'excessive chaleur qui brûle le sang.

Les montagnes, couvertes de bois et peuplées d'animaux féroces, touchent de si près aux maisons de la ville, qu'il n'y a point de sûreté le soir dans les rues, pour les poules et les chiens, ni même pour les enfans. Un jaguar qui prend une fois goût à cette chasse, semble dédaigner celle des montagnes. On leur tend des piéges à l'entrée des murs. Les nègres et les mulâtres, qu'on emploie souvent à couper du bois, ont autant d'adresse que de courage

à s'en défendre dans les forêts, et les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont pour ce dangereux combat un épieu de sept à huit pieds de long, et d'un bois fort dont la pointe est durcie au feu, avec une espèce de coutelas. Le combattant tient l'épieu de la main gauche, et son coutelas de l'autre main; il attend que le jaguar s'élance sur le bras dont il tient l'épieu, et qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe. Quelquefois l'animal paraît sentir le péril, et demeurer comme sur ses gardes; mais son ennemi ne craint pas de le provoquer en le touchant légèrement de l'épieu, pour trouver mieux l'occasion d'assurer son coup. Aussitôt que le fier animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, et de l'autre pate il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchirerait du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le nègre se hâte de profiter pour lui décharger sur la jambe un coup de coutelas qu'il tient dans la main droite, et qu'il a eu la précaution de cacher derrière soi. De ce coup il lui tranche le jarret, et lui fait abandonner le bras qu'il avait saisi. L'animal furieux se retire en arrière, sans lâcher l'épieu, et veut revenir aussitôt pour saisir le bras de son autre pate; mais son adversaire lui décharge un second coup qui lui tranche encore un jarret, et qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, et revient triomphant avec sa peau, ses pates et sa tête.

Quoique les mauvaises qualités du climat, la stérilité du terroir et la rareté des vivres s'opposent invinciblement aux progrès de la ville de Porto-Bello, elle devient, au temps des galions, une des plus peuplées de l'Amérique méridionale. Sa situation dans l'isthme qui sépare la mer du Sud de celle du Nord, l'excellence de son port, et le voisinage de Panama, l'avaient fait choisir pour le rendez-vous du commerce de l'Espagne et du Pérou, et pour le théâtre d'une des plus fameuses foires du monde, quand le commerce avait lieu par les galions.

« Aussitôt qu'on apprend à Carthagène que la flotte du Pérou s'est déchargée à Panama, disent les anciens voyageurs, les galions mettent à la voile pour Porto-Bello, avec l'impatience que la crainte des maladies cause aux équipages. Le concours des marchands de l'une et de l'autre flotte devient si grand à Porto-Bello, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, se loue, pour le temps de la foire, jusqu'à mille écus, et le prix des moindres maisons est quelquefois porté à cinq ou six mille. Les vaisseaux sont à peine amarrés dans le port, qu'on dresse proche de la bourse, pour chaque chargement, une grande tente, composée des voiles de chaque vaisseau. Les propriétaires des marchandises sont présens lorsqu'on les apporte dans ces magasins, pour reconnaître leurs ballots aux marques qui les

distinguent. Ce sont les matelots seuls qui les chargent sur des brouettes, et qui partagent entre eux le salaire. Pendant le travail des gens de mer et des commerçans, on voit arriver de Panama plusieurs caravanes, de cent mules chacune, chargées de caissons qui contiennent l'or et l'argent du Pérou. Les uns sont déchargés à la bourse, les autres au milieu de la place, sans que, dans la confusion d'une si grande foule, il arrive jamais de vol, de perte ou d'autre désordre. Don Ulloa peint fort vivement la surprise de ceux qui, ayant vu cette ville si pauvre, si solitaire en temps mort, son rivage si désert et si triste, y voient ensuite une foule si nombreuse, les maisons occupées, les rues et les places remplies de ballots de marchandises, de caisses d'or et d'argent, ou monnayé, ou en barres, ou travaillé; son port couvert de navires et de barques, dont les unes apportent par la rivière de Chagre toutes sortes de marchandises du Pérou, et les autres, de Carthagène, des vivres pour la subsistance de tant d'acheteurs empressés. Cette ville qu'on fuit dans tous les autres temps, quand on aime la vie, prend un aspect tout différent, en devenant le dépôt des richesses de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

» Après le déchargement des galions, et l'arrivée des marchandises du Pérou, qui sont accompagnés du président de Panama, on procède à l'ouverture de la foire. Les députés des deux commerces s'assemblent à bord du galion

amiral, pour traiter de leurs affaires communes et régler le prix des marchandises, sous les yeux du commandant de l'escadre et du président de Panama, le premier, comme juge-conservateur des intérêts du commerce d'Espagne, et le second, de celui du Pérou. Ordinairement trois ou quatre assemblées suffisent. Les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier, et la foire s'ouvre sur ce fondement. Les emplettes et les ventes, les changes de marchandises et d'argent se font par des courtiers venus d'Espagne et du Pérou à cet effet. Les uns ont la liste de tout ce qui est à vendre; les autres, celle de ce qu'on veut acheter. Aussitôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, et l'embarquement commence; celui des caisses d'argent dans les galions pour les négocians espagnols, et celui des marchandises de l'Europe dans les chatas et les bongos, pour remonter par la rivière de Chagre, passer de Crucès à Panama, où la flotille les attend et les transporte au Pérou.

» Autrefois le temps de cette foire n'était pas limité; mais, l'expérience ayant appris que dans un long séjour à Porto-Bello la mauvaise qualité du climat nuisait beaucoup aux commerçans, la cour d'Espagne a réglé qu'elle ne durerait pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce port; et si dans cet espace on n'est pas d'accord sur tous les prix, il est permis aux négocians

d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, et même jusqu'au Pérou. Le commandant des galions en apporte toujours une permission formelle dont l'usage est abandonné à sa prudence. Dans ce cas, les galions retournent à Carthagène; mais autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses marchandises hors de Porto-Bello, ou de les envoyer plus loin pour les faire vendre : d'autre part, il n'est pas permis non plus aux marchands du Pérou, de faire des remises d'argent en Espagne, pour des achats de marchandises.

» En temps mort, c'est-à-dire après la foire, le commerce de Porto-Bello tombe presqu'autant que celui de Carthagène; il se réduit alors au débit des vivres qu'on y apporte de Carthagène même, au cacao qu'on embarque sur le Chagre, et au quinquina. Le cacao est transporté dans des bélandres à Véra-Cruz. Le quinquina demeure dans les magasins de Porto-Bello, ou s'embarque sur les vaisseaux qui ont la permission de passer d'Espagne aux ports de Honduras et de Nicaragua. Il vient aussi à Porto-Bello quelques petits bâtimens de l'île de Cuba, de la Trinité et de Saint-Domingue, chargés de tabac, pour lequel ils prennent du cacao et de l'eau-de-vie de cannes. Pendant la durée du traité de l'assiente des nègres, avec les Français ou les Anglais, ce port était le principal comptoir de ce commerce. Comme c'est par cette voie que non-seulement Panama, mais tout le Pérou se fournit de nègres, il est

permis à ceux qui jouissent de l'assiente d'apporter une certaine quantité de vivres pour leur subsistance et pour celle des esclaves qu'ils amènent. »

On va de Porto-Bello à Crucès en remontant la rivière de Chagre, et de Crucès on va par terre jusqu'à Panama. Toutes les montagnes et les forêts qui règnent des deux côtés du Chagre, sont remplies d'animaux, surtout de singes, dont les nègres, les créoles et les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair. Don Ulloa fait une peinture très-vive du spectacle que les rivières de ce pays offraient à la vue : « Tout ce que l'art, dit-il, peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la nature. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les collines, la variété de leurs feuilles et de leurs rameaux, jointe à celle de leurs couleurs, font un coup d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'animaux qui forment d'autres nuances; les singes de diverses espèces qui voltigent par troupes d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit ensemble pour passer la rivière; les mères portant leurs petits sur le dos, avec cent grimaces et cent gestes ridicules; les oiseaux propres au pays, dont le nombre est incroyable; d'autres, semblables à ceux de l'Europe, tels que des paons

de montagnes, des paons royaux, des faisans, des tourterelles et des hérons de différentes espèces; les uns tout-à-fait blancs; d'autres blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres au cou et dans tous les endroits du corps où cette couleur paraît plus vive; d'autres avec le cou et le bord des ailes blancs; d'autres encore bigarrés de couleurs diverses, et tous de différentes grandeurs. Ceux de la première espèce sont les plus petits. Les blancs et noirs sont tout à la fois les plus grands et les plus délicats à manger. Les paons et les faisans sont d'un goût délicieux. Enfin les arbres de cette rivière sont chargés de toutes sortes de fruits. »

Panama est située dans l'isthme du même nom, près d'une plage baignée par le flot du grand Océan. Sa position est à 8° 58′ de latitude nord, et 81° 4′ de longitude à l'ouest de Paris.

Vasco Nugnez de Balboa ayant découvert le grand Océan en 1513, les Espagnols furent redevables de la première connaissance qu'ils eurent de Panama, au capitaine Tello de Gusman, qui s'y avança, deux ans après, pour observer quelques cabanes de pêcheurs américains, d'où le lieu tirait son nom; car Panama signifie dans leur langue un lieu poissonneux. On a vu qu'en 1518, Pédrarias d'Avila, gouverneur de la Castille d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-Firme, y établit une colonie, et qu'en 1521 cette peuplade obtint le nom de ville avec quelques changemens dans sa forme et des avantages convenables à ce

titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, et rien ne manquait à la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée et brûlée par des pirates anglais, sous la conduite du fameux Morgan, flibustier. Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent, dans cette vue, le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloigné d'une lieue et demie de son ancienne place, et bien plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, et défendue par une forte garnison, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre et de Porto-Bello.

La plupart des maisons de Panama ne sont que de bois, d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais elles sont grandes et belles. Un faubourg, qui est hors de l'enceinte, et plus grand que la ville même, n'est bâti aussi que de bois. Les rues de la ville et du faubourg sont droites, larges et pavées de pierres. On s'y croyait à couvert de l'incendie, parce que le bois des édifices passe pour incombustible, ou du moins que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer, sans le mettre en flamme, et s'éteint dans sa cendre. Mais la ville n'a pas laissé d'être ravagée par le feu en 1737; ce qu'on attribue à la nature du feu même, qui, ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron et d'eau-de-vie, prit une force à laquelle cette singulière espèce de bois ne put résister. Toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierre.

Panama est le siége d'une audience royale. La ville reçoit un autre lustre de son évêque, qui se qualifie de primat de Tierra-Firme. Ses tribunaux sont l'ayantamiento, ou le conseil de ville, composé d'alcades et de régidors; la chambre des caisses royales, et celle de l'inquisition, dont le tribunal de Carthagène nomme les officiers. La cathédrale et tous les couvens sont de pierre. Quoique Panama ait des habitans riches, et qu'il n'y en ait pas un qui n'y mène une vie aisée, don Ulloa nous assure que l'opulence de cette ville ne répond point à l'opinion qu'on a de son commerce. L'arrivée des galions à Porto-Bello décide du principal commerce de Panama. Non seulement c'est dans cette ville que l'armadille du Pérou vient débarquer son trésor, mais elle sert aussi d'entrepôt aux marchandises qui remontent le Chagre; et ce trafic est d'un grand avantage pour les habitans. Cependant leur profit ne consiste que dans le loyer des maisons, le fret des bâtimens, et la fourniture des mules et des nègres, qui vont prendre les marchandises à Crucès pour les transporter à Panama par un chemin taillé dans le roc, qui traverse les Cordillières, et si resserré en divers endroits, qu'une bête de charge y passe à peine le corps, et n'y marche point avec une charge sans un extrême danger.

Dans d'autres temps, Panama ne laisse point de voir aborder quantité d'étrangers dans ses murs; les uns qui arrivent d'Espagne pour

passer dans les ports de la mer du Sud, et d'autres qui reviennent des mêmes ports pour retourner en Europe. Il faut y joindre l'abord continuel des bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sucre, du savon, du saindoux, des huiles, des olives, etc., et les vaisseaux de Guayaquil, qui apportent du cacao, du quinquina et d'autres productions de la province de Quito. Le prix de ces denrées varie beaucoup. Les farines sont sujettes à se corrompre par la trop grande chaleur; les vins et les eaux-de-vie s'échauffent dans les jarres, et contractent une odeur de poix : le saindoux se fond et se convertit en terre. En un mot, si les profits sont grands, les risques le sont encore plus. Il vient aussi à Panama, par les barques de la côte, du porc, de la volaille, de la viande salée et séchée, qu'on appelle *tassajo*; des bananes, des racines, et d'autres alimens, dont la ville est fort bien pourvue par cette voie. Hors du temps des flottes, les vaisseaux du Pérou et de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vide. Quelquefois ils peuvent charger des nègres. Panama est en possession d'un comptoir pour ce commerce, où les nègres sont amenés lorsque l'assiente est ouverte, et d'où ils sont distribués dans toutes les parties de Tierra-Firme et du Pérou. C'est une prérogative du président, de pouvoir permettre tous les ans à un ou deux vaisseaux de passer à Sonsonate, à Réaléjo, ou dans d'autres ports

de Guatimala et de la Nouvelle-Espagne, sous prétexte d'y charger du goudron et des cordages pour les bâtimens qui trafiquent à Panama, et d'y transporter les denrées du Pérou, dont on n'a pu trouver le débit. Mais il est rare que ceux à qui cette permission est accordée reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaison consiste ordinairement en indigo, qu'ils portent à Guayaquil ou dans d'autres ports plus au sud.

Un des plus grands avantages de Panama est la pêche des perles qui se fait aux îles de son golfe, surtout à celles du Roi et de Taboga. Il y a peu d'habitans qui n'emploient un certain nombre de nègres à cette précieuse pêche. La méthode n'est pas différente de celle du golfe Persique et du cap de Comorin; mais elle est plus dangereuse par la multitude de monstres marins qui font la guerre aux pêcheurs. C'est dans les lieux où se fait cette pêche que se trouvent toujours en plus grand nombre les requins, qui dévorent en un instant les malheureux plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les mantas, autre espèce de monstres, ont l'art de les envelopper de leur corps et de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce poisson vorace, qui tire son nom de sa figure, est large, et s'étend en effet comme une pièce de drap. S'il joint un homme ou quelque autre animal, il l'enveloppe et le roule dans son corps comme dans une couverture,

et bientôt il l'étouffe à force de le presser : il ressemble à la raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un grand couteau pointu et fort tranchant. Dès qu'il aperçoit un de ces monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait pas à craindre de blessure, et lui enfonce son couteau dans le corps : le monstre ne se sent pas plus tôt blessé qu'il prend la fuite. Les caporaux nègres, qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, et ne manquent pas d'avertir les plongeurs en secouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le plongeur qu'il voit en danger; mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques-uns, et que d'autres ne reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Espagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus sûre par quelque machine qui puisse défendre les pêcheurs ou les mettre à couvert. Jusqu'à présent toutes les inventions ont mal réussi. Les perles du golfe de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur et leur figure. Une partie est transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement recherchées, et dans les provinces intérieures du Pérou.

Autrefois on tirait de l'or des mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentait pas peu les richesses de Panama. Le plus fin venait du Darien; mais, depuis la révolte des Américains, le travail est abandonné, ou se réduit à quelques mines des frontières. Celles de Varaguas et du pays même de Panama, quoique moins exposées aux incursions, n'en sont pas poussées avec plus de vigueur, parce que l'or y est moins abondant qu'au Darien, et d'un aloi fort inférieur, sans compter que la mer, produisant beaucoup de perles, les habitans du pays ont plus de goût pour cette pêche, dont les frais sont moindres et le profit plus certain.

Outre l'argent que le commerce attire à la ville de Panama, il s'y fait annuellement une remise considérable de deniers royaux, qu'on y envoie de Lima pour le paiement des troupes, des officiers de l'audience et des autres officiers du roi. Les revenus que ce monarque tire de Panama même ne suffisent pas pour tant de monde employé à son service.

Les voyageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les modes du Pérou. Cependant l'habillement des femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pied dans les rues, d'une mante et d'une jupe assez semblables à celles d'Espagne; mais, dans leurs maisons et dans leurs visites, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches ouvertes

par le bas; et ces ouvertures, comme celle du cou, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures au-dessus des hanches, et cinq ou six chapelets de différente espèce, régulièrement pendus au cou, les uns de perles, d'autres de corail mêlé de grains d'or; et par-dessus elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des reliquaires. Leurs poignets sont ornés de bracelets d'or ou de tombac, au-dessus desquels elles ont un autre bracelet de perles, ou de corail, ou de jais. Leur jupon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De là, jusqu'assez près de la cheville du pied, règne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la jupe de dessous: elles portent des souliers. Les métives et les négresses ne peuvent porter la mante ni la jupe. Ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce privilége donne celui de prendre le titre de *signora*, quand elles ne l'auraient point par leur rang ou leur naissance.

Le climat de Panama diffère plus de celui de Carthagène que l'on ne pourrait le penser de si peu d'éloignement. L'été y commence plus tard et finit plus tôt, parce que les brises y sont plus tardives, et qu'elles durent moins.

Il semble que le terroir de Panama devrait être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t-on la disette qui oblige les habitans de tirer toutes leurs provisions du Pérou qu'à leur aversion pour toute autre profession que le négoce. On n'aperçoit point d'autres traces de culture,

aux environs de cette ville, que celles dont la nature veut bien faire les frais.

L'intérieur de l'isthme contient peu d'habitans indigènes. C'est du côté de la mer des Caraïbes, surtout au bord des rivières, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les pays plus méridionaux que de se soumettre au joug espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'isthme où l'on ne trouve des Américains dispersés, et leurs usages, différant peu de ceux des autres provinces de Tierra-Firme, peuvent être compris tous sous le même article.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq et six pieds : ils sont droits, et d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros et la poitrine large : on ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle, ce qui les a fait accuser d'abord par quelques voyageurs de se défaire de leurs enfans lorsqu'ils naissent avec quelques défauts ; mais, depuis qu'on les connaît, cette barbarie n'a pas été prouvée. Ils sont souples, vifs et fort légers à la course. Les femmes sont petites et épaisses, grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille : elles ont l'œil vif et le regard agréable. En général, les deux sexes ont le visage rond, le nez court et écrasé, les yeux gros et fort brillans, quoique gris ; le front élevé, les dents blanches et bien rangées, les lèvres

fines, la bouche petite et le menton bien formé.

Ils ont, tous, les cheveux noirs, très-forts, et si longs, qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon sur la nuque du cou, et les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont, pour se peigner, un instrument de bois composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq à six pouces, et pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos gantiers : ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu ; et les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout leur sert de peigne. On juge du plaisir qu'ils prennent à se peigner par le temps qu'ils y emploient; c'est un exercice qu'ils répètent plusieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent la barbe et tout autre poil, à la réserve des paupières et des sourcils ; cette opération est le partage des femmes. Elles prennent les poils entre deux petits bâtons, et les arrachent fort adroitement. Les hommes se font couper aussi les cheveux dans quelques occasions, telles qu'une victoire sur quelque ennemi qu'ils ont tué de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci et sans cheveux passe entre eux pour un héros : mais ce glorieux état ne dure que depuis le jour de l'exploit jusqu'à la première lune; et le vainqueur serait déshonoré s'il ne faisait pas disparaître aussitôt sa

noirceur, et s'il ne laissait pas croître ses cheveux.

Leur teint naturel est couleur de cuivre clair ou d'orange sèche; leurs sourcils ont la noirceur du jais : ils ne les teignent point, mais ils se les frottent, comme leurs cheveux, avec une sorte d'huile qui les rend fort luisans. Waffer, Zarate et d'autres voyageurs parlent d'une race d'Américains blancs, et attestent tous ceux qui ont fait le voyage de l'isthme. Ce sont des albinos; leur peau n'est pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens; c'est plutôt un blanc de lait; et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur, et si fin qu'il n'empêche point de voir la peau. Les hommes auraient la barbe blanche, s'ils la laissaient croître. Ils se l'arrachent; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils et les cheveux aussi blancs que la peau, et leurs cheveux, longs de sept à huit pouces, paraissent frisés. Ils ont la vue si bonne pendant la nuit, qu'ils distinguent un objet de fort loin; aussi leur donne-t-on dans le pays un nom qui signifie yeux de la lune. Leurs yeux sont trop faibles pour soutenir la lumière du soleil; et l'eau qui en dégoutte sans cesse les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Américains, ni capables d'aucun exercice violent. Cependant, lorsque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence

pour aller courir dans les bois. On vante beaucoup leur légèreté. Si les hommes couleur de cuivre font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent; ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce.

Tous les habitans de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, et n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes et des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune et le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, et ne demande que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Waffer, dans une occasion dangereuse, ne fit pas difficulté de se laisser peindre à la manière des Américains, pour se concilier leur amitié. Nous transcrirons ici une partie de sa relation, qui joint à l'intérêt des événemens quelques détails curieux sur les propriétés du pays, et les usages des habitans.

Waffer, chirurgien de profession, et du nombre des aventuriers qui avaient suivi le pirate Shap dans la mer du Sud, jugea, comme

Dampier et quelques autres de leurs compagnons, qu'il valait mieux repasser l'isthme au travers de mille dangers que de demeurer sous la conduite d'un chef auquel ils n'avaient pas reconnu plus de capacité que de courage. Après quelques jours de marche, un accident fâcheux fut pour lui le prélude de beaucoup d'infortunes ; mais on regretterait de ne les pas lire dans le récit même du voyageur.

« C'était, dit-il, le 5 mai 1687 : j'étais assis sur la terre, près d'un de nos Anglais, qui faisait sécher de la poudre à canon sur une assiette d'argent. Il s'entendait si mal à manier la poudre, que le feu y prit, et me brûla le genou jusqu'à découvrir l'os. J'y appliquai aussitôt des remèdes ; et, ne voulant pas demeurer derrière mes compagnons, je les suivis pendant deux jours avec de vives douleurs. Mais nos esclaves s'enfuirent après nous avoir volés ; et le nègre qui me servait ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des secours nécessaires à ma plaie. Mon mal augmenta, et me mit bientôt dans l'impuissance de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux de nos compagnons, Robert Spratlin et Guillaume Bowman, qui nous avaient quittés. Toute la compagnie était si fatiguée, que, pour s'encourager les uns les autres, on régla que ceux qui ne pourraient continuer la route seraient tués sans pitié, dans la crainte que, s'ils tombaient entre les mains des Espagnols, on ne leur arrachât par des supplices le secret de notre

marche. Mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée, et l'on se contenta de m'abandonner à la merci des sauvages, avec M. Gobson, et Jean Hington, matelot, qui avait succombé comme moi à la fatigue du chemin.

» Quelques Américains, dont nous nous vîmes forcés d'implorer le secours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâchèrent diverses herbes, dont ils firent une espèce de pâte, qu'ils étendirent sur une feuille de bananier ; et ce cataplasme fut appliqué sur le mal. Dans l'espace de deux jours, je me trouvai soulagé. Mais si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur ce point, nous étions peu satisfaits des alimens que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisaient manger que des bananes vertes. Cependant un jeune Américain se dérobait quelquefois à la vue des autres pour nous en donner de mûres. Il avait été pris dans son enfance par les Espagnols, avec lesquels il avait demeuré assez long-temps pour apprendre leur langue ; et l'amour de sa famille lui avait fait trouver le moyen de se sauver de leurs mains. Comme nous savions un peu d'espagnol et quelques mots de sa langue, que nous avions appris en nous rendant de la mer du Nord à celle du Sud, il n'eut pas de peine à nous faire entendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi méchans que nous pouvions nous l'imaginer, et que, s'ils nous traitaient avec un peu de rigueur, c'était pour nous punir d'avoir enlevé plusieurs habitans dans notre premier passage, et de les avoir for-

cés de nous servir de guides pendant les pluies. En effet, leur vengeance n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser ma plaie avec les mêmes herbes, et ce remède me guérissait à vue d'œil.

» J'étais en état de me promener, lorsque Spratlin et Bowman, qui nous avaient laissés, nous surprirent agréablement par leur arrivée. Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans guides au travers des bois, et de ne subsister que de quelques bananes que le hasard leur faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au risque de tous les mauvais traitemens qu'ils pouvaient craindre des Américains. Je leur répondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être mieux traités que nous; et que leur vie même, non plus que la nôtre, n'était pas en sûreté, parce qu'on n'avait pas encore eu de nouvelles des guides que nos Anglais avaient enlevés.

» En effet, tous les habitans du canton, ne voyant pas revenir leurs amis après avoir attendu long-temps leur retour, perdirent patience, et tinrent plusieurs fois conseil sur la vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les uns proposaient de nous ôter la vie, les autres de nous garder parmi eux, et d'autres enfin de nous livrer aux Espagnols, dont ils connaissaient la haine pour nous. Mais, comme ils ne les haïssaient pas moins, ce dernier avis fut rejeté; et le résultat de leurs délibérations fut de nous accorder encore dix jours, après lesquels ils résolurent de nous brûler vifs, si leurs amis ne re-

paraissaient pas. Notre perte nous parut certaine ; car neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils entendissent parler des guides, ils ne doutèrent point que nos compagnons ne les eussent assassinés, et le bûcher fut préparé pour le jour suivant. Ils devaient l'allumer après le coucher du soleil, et nous y jeter aussitôt. Heureusement leur chef, nommé Lacenta, fut informé de leur résolution, et les détourna de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire descendre vers la côte avec deux Américains qui s'informeraient du sort des autres. Cet avis fut approuvé. On nous accorda deux hommes, avec lesquels nous nous mîmes joyeusement en chemin, parce que nous étions persuadés que nos compagnons n'avaient fait aucun mal à leurs guides.

» Pendant trois jours nous ne fîmes que traverser des marais bourbeux avec une pluie continuelle. Il fallut passer les deux premières nuits sous des arbres, dont chaque feuille était un ruisseau qui coulait sur nous ; et la troisième, sur une petite montagne, que la grande quantité d'eau dont nous nous vîmes environnés le lendemain nous fit prendre pour une île. Nos provisions de vivres, qui n'étaient qu'une poignée de maïs, furent consommées dès le troisième jour. Alors les deux Américains, aussi pressés que nous par la faim, prirent le parti de nous abandonner.

» Nous demeurâmes dans un mortel embarras. La pluie cessa le jour suivant, et les eaux n'ayant pas tardé à s'écouler, nous marchâmes

du côté du nord jusqu'au bord d'une rivière très-profonde, et large d'environ quarante pieds. Il était six heures du matin : nous aperçûmes sur la rive un grand arbre qui paraissait avoir été nouvellement abattu à coups de hache, et qui, s'étendant d'un bord de la rivière à l'autre, formait une espèce de pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos compagnons, ou que du moins ils avaient suivi cette route. Notre première résolution fut de passer la rivière, et de marcher sur leurs traces. Nous passâmes à la file sur un pont que les pluies avaient rendu si glissant, que nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir ; mais en vain cherchâmes-nous quelques vestiges de ceux qui nous avaient précédés ; la terre était couverte de boue, et tout inondée des dernières pluies. Nous n'en fûmes pas moins forcés de passer la nuit dans ce lieu ; et le lendemain nous repassâmes la rivière pour suivre son cours, qui nous paraissait descendre vers la mer du Nord. Nous eûmes à traverser jusqu'à la fin du jour des bois de grands roseaux et de ronces. Le soir nous nous trouvâmes dans un accablement de fatigue et de faim auquel nous aurions infailliblement succombé, si le ciel, qui veillait à notre vie, ne nous eût fait découvrir un maca ou cocotier du Brésil chargé de fruits : nous en mangeâmes avidement, et nous en fîmes une provision qui nous donna de meilleures espérances pour le jour suivant.

» Après avoir marché depuis le lever du so-

leil, nous arrivâmes, vers quatre heures après midi, sur le bord d'une autre rivière, qui recevait celle dont nous avions suivi la rive. Comme elle paraissait aussi couler vers le nord, nous résolûmes de faire deux radeaux pour la descendre. Les grands roseaux que nous avions autour de nous favorisaient ce dessein. Nous en coupâmes quelques-uns; et, les laissant dans toute leur longueur, nous les liâmes ensemble avec des branches de divers arbrisseaux. La nuit nous surprit avant la fin de notre travail; mais les fruits ne nous manquant point encore, nous établîmes notre logement sur une petite éminence couverte d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de bois pour allumer du feu; et nous commencions à nous endormir tranquillement lorsqu'il survint un si furieux orage, que le ciel et la terre semblaient près de se confondre. La pluie fut accompagnée de tonnerres et d'éclairs avec une odeur de soufre, dont nous nous sentîmes presque étouffés. Bientôt nous entendîmes de toute part l'effroyable bruit des eaux, qui roulaient avec la dernière impétuosité, et la lumière des éclairs nous fit apercevoir qu'elles commençaient à nous entourer. En moins d'une demi-heure elles emportèrent le bois que nous avions allumé. Nous ne pensâmes alors qu'à la fuite, et chacun chercha quelque arbre sur lequel il pût monter; mais la colline n'en ayant que de fort gros, et presque sans aucune branche, il fallut renoncer à cet espoir. J'eus le

bonheur d'en rencontrer un qui était creux d'un côté, avec une ouverture à trois ou quatre pieds de terre. J'y entrai, et je m'assis sur un nœud qui s'y trouvait. Là, m'abandonnant aux plus tristes réflexions, j'attendis le jour avec des mouvemens que je ne puis représenter, dans la crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort de plusieurs autres, qui étaient emportés par la violence des eaux, et dont le choc me faisait trembler. Enfin j'aperçus les premiers rayons du jour, et je sentis renaître la joie dans mon cœur. En effet, la pluie et les éclairs cessèrent, les eaux s'écoulèrent assez vite, et le soleil se leva. Je sortis alors de ma retraite pour chercher l'endroit où nous avions fait du feu, dans l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes compagnons; mais je ne vis personne, et les échos seuls répondirent aux cris que je poussai pour les appeler. Ma douleur devint si vive, que j'enviai le sort de ceux que je croyais entraînés par la fureur des eaux; et, dans cet accès de désespoir, je me laissai tomber par terre comme mort. Cependant Gobson et les trois autres, qui avaient aussi trouvé leur salut dans des arbres creux, et qui en avaient été quittes pour les mêmes alarmes, vinrent me joindre et me rappeler à la vie. Nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux, en remerciant le ciel de notre conservation. Nos raisonnemens sur l'inondation nous firent conclure que pendant les grandes pluies la pente des montagnes formait des torrens qui grossissaient aus-

sitôt les rivières, et que par la même raison l'eau n'était pas long-temps à disparaître.

« Nous cherchâmes nos radeaux, que nous avions attachés sur la rive, au tronc d'un arbre : ils étaient enfoncés dans la boue, et remplis; ce qui nous fit reconnaître que nous les avions mal construits, car le roseau creux se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres pour descendre la rivière, et nous résolûmes, à toutes sortes de risques, de retourner chez les Américains. Quelles grâces ne rendîmes-nous pas au ciel de nous avoir inspiré cette résolution, lorsque nous apprîmes ensuite que la rivière allait se jeter dans celle de Chéapo, et que nous serions par conséquent tombés au milieu des Espagnols, dont nous ne devions attendre aucun quartier! Nous reprîmes donc le chemin par lequel nous étions venus. Comme notre unique nourriture, depuis sept jours, était le fruit de maca, et la moelle d'un arbre que les habitans nomment *beïbles*, la faim nous faisait chercher des yeux tout ce qui pouvait être propre à la soulager. Nous aperçûmes un daim qui dormait. Un de nos compagnons, détaché pour le tuer, s'en approcha de fort près; mais, en tirant, un faux pas lui fit manquer son coup : l'animal, éveillé par le bruit, s'éloigna légèrement. Dans le dessein de chercher les habitations, il fallait s'écarter de la rivière, et cette nécessité nous exposait à nous égarer. Heureusement la trace d'un pécari nous conduisit vers

une plantation. Avant de nous montrer aux habitans, dont nous appréhendions d'être mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil. On résolut d'envoyer vers eux un seul homme qui serait tiré au sort, et d'attendre l'événement. Le sort tomba sur moi-même, qui avais proposé cette ouverture, et j'allai trouver les Américains, avec assez d'inquiétude sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'offrirent leurs meilleurs alimens, et n'eurent pas plus tôt appris l'embarras de mes compagnons, qu'ils leur envoyèrent le jeune homme dont nous avions éprouvé l'amitié, et il les amena. Nous sûmes de lui la cause de cet heureux changement. Les guides étaient revenus, et se louaient fort de la troupe anglaise, qui leur avait fait oublier par ses caresses et ses présens la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

« Nous prîmes six ou sept jours de repos dans cette plantation, après quoi l'impatience de nous approcher de la mer du Nord nous remit en marche. Les Américains, remplis alors de bonne volonté, nous donnèrent pour guides quatre jeunes hommes robustes, qui marchèrent volontairement devant nous. Ils nous menèrent en un jour au bord de la rivière, où nous en avions mis trois à nous rendre. Nous y trouvâmes un canot, sur lequel ils nous firent embarquer; mais ce fut contre le courant qu'ils ramèrent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit, ils nous mirent à terre, pour nous faire loger

dans une cabane. Le lendemain nous partîmes avec deux nouveaux rameurs, qui s'offrirent pour soulager les premiers. En six jours, ils nous rendirent au pied d'une grande habitation qui était la demeure et comme le château de Lacenta, ce même cacique à qui nous avions obligation de la vie.

« Elle occupe le sommet d'une petite montagne sur laquelle il se trouve des arbres dont le tronc a depuis six jusqu'à dix et onze pieds de diamètre, avec une belle allée de bananiers et un fort joli bocage. Ce lieu serait des plus agréables du monde, si l'art y avait secondé la nature. Dans sa circonférence, la montagne contient environ cent arpens. C'est une péninsule de forme ovale, presque environnée de deux grandes rivières, dont l'une vient de l'est, l'autre du côté opposé, et qui ne sont pas éloignées entre elles de plus de quarante pieds. Cette langue de terre, seul chemin qui conduit au château, est tellement embarrassée de roseaux et de diverses sortes d'arbrisseaux, qu'elle paraît impénétrable à ceux qui n'y sont pas reçus volontairement. C'était dans ce lieu que Lacenta faisait sa demeure avec cinquante de ses principaux sujets. Tous les sauvages de la côte du nord, et ceux qui touchent à l'isthme vers le sud, ne reconnaissaient pas d'autre souverain.

« Aussitôt que nous eûmes quitté notre canot, il renvoya nos guides à leurs habitations. Il nous offrit un logement pour attendre une

saison plus commode, en nous représentant que celle des pluies avait rompu les chemins; et nous éprouvâmes avec joie que ces peuples savent observer les lois de l'hospitalité. Un incident fort simple augmenta la bonne opinion qu'ils avaient conçue de nous, sur le témoignage de nos guides, et me mit tout d'un coup dans une haute réputation. Une des femmes du cacique avait la fièvre, et devait être saignée : cette opération est fort singulière parmi les habitans de l'isthme; elle se fait en public. Le malade se tient assis sur une pierre, tout nu, devant un homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire sur toutes les parties du corps de très-petites flèches avec une promptitude surprenante. Les flèches sont arrêtées par un petit cercle de fil qui les empêche de pénétrer trop. On les retire ensuite avec la même vitesse. Si, par hasard, elles ont percé quelque veine, et que le sang paraisse sortir goutte à goutte, les spectateurs applaudissent à l'habileté du chirurgien, et marquent leur joie par des sauts et par des cris. Les ridicules apprêts que je vis faire pour saigner la femme du cacique me portèrent à lui offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre comment la saignée se faisait en Europe. Je tirai de ma poche une boîte d'instrumens, seul bien que mon nègre ne m'avait point enlevé; je fis une bande d'écorce d'arbre dont je liai le bras de la femme, et je lui ouvris la veine avec ma lancette. Je m'attendais à des félicitations sur

une méthode si prompte; mais Lacenta, voyant sortir le sang avec violence, jugea que j'avais blessé sa femme, et devint si furieux, qu'il prit sa lance pour m'en frapper. Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus ses menaces, en lui offrant ma vie pour caution du succès, me fit obtenir la liberté de finir. Je tirai à la malade environ douze onces de sang, et la fièvre la quitta dès le lendemain. Un événement si nouveau pour les Américains m'attira d'eux toutes sortes d'honneurs. Le cacique parut à leur tête, se baissa devant moi, et me baisa la main avant que je pusse l'empêcher. Tous les autres m'embrassèrent les genoux, et me mirent ensuite dans un hamac, où ils me portèrent comme en triomphe sur leurs épaules.

« Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter par les services que je continuai de leur rendre, Lacenta me menait souvent à la chasse, qui était une de ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois vers ses états du sud, et nous passâmes près d'une rivière d'où les Espagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du sud-est, et qui vont se décharger dans le golfe de Saint-Michel. Nous aperçûmes quelques Espagnols qui travaillaient, et, nous étant glissés aussitôt dans un bois voisin, la curiosité nous fit observer de quelle manière ils tirent l'or. Ils ont de petites gamelles qu'ils enfoncent dans l'eau, et qu'ils retirent pleines d'eau et de sable. Ils secouent la gamelle, le sable s'élève de lui-même au-dessus de l'eau,

*.

et l'or qui s'y trouve mêlé demeure au fond : ensuite ils font sécher l'or au soleil, et pour achever de le séparer du sable, ils broient les parties sèches dans un mortier ; ensuite ils les étendent sur du papier ; ils passent une pierre d'aimant par-dessus, apparemment pour les nettoyer, et, sans autre préparation, ils les mettent dans des calebasses. Ce travail ne se fait qu'en été et ne dure que trois mois. La rivière, qui n'a pas alors plus d'un pied de profondeur, est inaccessible dans le temps des pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle saison est transporté à Sainte-Marie, dans de petits bâtimens ; et lorsque nous prîmes cette ville avec le capitaine Sharp, nous y en trouvâmes plus de trente mille marcs.

« Pendant notre voyage, je pris occasion du mauvais succès de la chasse du cacique pour lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre. Je m'étais aperçu que son dessein était de me retenir auprès de lui ; mais il ne put résister à l'offre que je lui fis de lui amener quelques beaux chiens de mon pays, s'il me permettait d'y retourner pour quelques mois. Cependant il ne m'accorda cette grâce qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais avant la fin de l'année, et que j'épouserais une de ses sœurs. Je fis ce serment sans y croire ma conscience fort engagée. Il me congédia dès le lendemain, sous l'escorte de sept jeunes Américains. J'étais nu comme eux, et j'avais consenti, pour leur plaire, à me laisser peindre le corps par leurs

femmes. Cependant j'avais conservé mon habit pour me présenter avec plus de décence aux premiers Européens que je pouvais rencontrer. Lacenta chargea quatre femmes de transporter ce petit équipage avec mes provisions, et me dit, en m'embrassant, que je serais surpris, à mon retour, de tout ce qu'il voulait faire en ma faveur. Quinze jours de marche me firent arriver à son habitation, où mes compagnons apprirent avec des transports de joie que j'avais obtenu leur liberté et la mienne. Je pris quelques jours de repos, après lesquels nous nous mîmes en marche vers la mer du Nord, escortés par un grand nombre d'Américains bien armés.

« Ils nous menèrent par des chemins très-rudes, et par de si hautes montagnes, qu'il y en eut une où nous eûmes besoin de quatre jours entiers pour arriver au sommet. En y arrivant, je fus pris d'un étourdissement de tête que je crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que celles dont M. Dampier a donné la description, et que nous avions traversées ensemble sous le capitaine Shap. La cime de toutes les autres était au-dessous de nous, et souvent des nuées épaisses nous empêchaient de voir les terres basses qui nous environnaient. Nous n'eûmes pas moins de peine à descendre de cette étrange hauteur; mais, en descendant, mon cerveau se dégageait par degrés des vapeurs qui m'avaient étourdi.

« Nous trouvâmes au pied de la montagne une rivière qui coulait vers la mer du Nord, et quelques maisons sur ses rives. On nous y fit un accueil qui nous fit oublier six jours d'une cruelle fatigue, pendant lesquels nous n'avions eu pour le repos de la nuit, qu'un hamac suspendu entre deux arbres, avec un peu de maïs pour unique nourriture. Nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, où nous fûmes surpris de rencontrer quarante des principaux du pays, qui nous félicitèrent sur le succès de notre voyage. Nous ignorions qu'un de nos guides avait été détaché pour les informer de notre arrivée. Loin d'être nus comme les Américains des montagnes, ils avaient de fort belles robes blanches et bordées de franges, qui leur descendaient jusqu'à la cheville du pied. Chacun était armé d'une demi-pique. Leurs caresses furent vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient pas vu quelques vaisseaux de l'Europe : ils répondirent qu'il n'y en avait point sur la côte ; mais que, si nous souhaitions d'être mieux instruits, il était aisé de nous satisfaire.

« Ils firent appeler aussitôt quelques-uns de leurs devins. Il en vint trois ou quatre, auxquels on n'eut pas plus tôt déclaré ce qu'on attendait d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour leur conjuration. Ils commencèrent par se renfermer dans une partie de la cabane où nous étions, pour y faire plus librement leurs cérémonies ; et si nous n'eûmes pas le plaisir

de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils poussaient de grands cris en contrefaisant ceux de divers animaux ; tantôt c'étaient des pierres et des coquilles qu'ils faisaient heurter les unes contre les autres. Ils joignaient à ce bruit le son d'une espèce de tambour et d'un autre instrument composé de cordes et d'os de bêtes. D'effroyables hurlemens succédaient par intervalles, et de temps en temps toute cette infernale musique était interrompue par le plus profond silence. La conjuration avait déjà duré plus d'une heure, lorsque les devins, surpris de ne recevoir aucune réponse, conclurent que le silence de leur divinité venait de notre présence dans la même maison. Ils nous obligèrent d'en sortir, et l'opération fut recommencée. Le succès n'en fut pas plus heureux ; une nouvelle recherche dans la cabane leur fit découvrir quelques-unes de nos hardes pendues au mur ; ils les jetèrent brusquement dehors. Ensuite, rien ne s'opposant plus à leurs désirs, ils parurent satisfaits ; et nous les vîmes bientôt sortir de leur retraite, en sueur et fort agités. Ils allèrent d'abord se laver dans la rivière ; ensuite, venant à nous, ils nous dirent qu'avant dix jours il arriverait deux vaisseaux ; que nous entendrions tirer deux coups de canon, et qu'un de nos compagnons perdrait la vie. En effet, le matin du dixième jour nous entendîmes les deux coups, et nous découvrîmes deux vaisseaux qui s'arrêtèrent à la caye

de la Sonde. Notre impatience nous fit entrer sur-le-champ dans un canot pour nous rendre au quai. En traversant la barre, le canot se renversa, et M. Gobson tomba dans l'eau. Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer; mais enfin, l'ayant repris à bord, nous espérâmes que la prédiction ne s'accomplirait pas sur lui. Cependant il avait avalé tant d'eau, qu'après avoir langui trois ou quatre jours, tous nos soins ne purent l'empêcher de mourir à la caye de la Sonde.

« Nous nous approchâmes des deux vaisseaux. C'était une felouque anglaise, avec une tartane espagnole, que les Anglais avaient enlevée depuis quelques jours. La forme de la tartane nous effraya, et ne causa pas moins d'épouvante à quelques Américains qui nous accompagnaient. Ils regardaient les Espagnols comme leurs plus grands ennemis: mais, quoique nous ne les crussions pas moins les nôtres, et que nous ignorassions encore lequel des deux bâtimens était soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de nous avancer jusqu'au vaisseau anglais, où nous reconnûmes M. Dampier, et plusieurs de nos anciens compagnons. Ils nous reçurent avec des transports de joie: je fus le seul qu'ils ne reconnurent pas tout d'un coup. Comme j'étais peint à la manière des Américains et nu comme eux, à la réserve de mon haut-de-chausse, que j'avais repris après avoir quitté Lacenta, je voulus me donner le plaisir de voir si mes anciens amis me reconnaîtraient

dans ce déguisement, et je pris la posture ordinaire des naturels du pays, qui est de se tenir assis sur les jarrets. On fut plus d'une heure à me considérer, sans pouvoir se rappeler qui j'étais. Enfin quelqu'un s'écria : « Eh! c'est notre docteur Waffer, c'est lui-même »; et tout le monde ouvrit aussitôt les yeux. Je me lavai, je n'épargnai rien pour effacer les traces de ma peinture; mais le soleil les avait séchées depuis si long-temps, que je ne pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma peau. »

Lorsque les habitans de l'isthme doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules et l'estomac de noir, et le reste du corps de jaune, ou de quelque autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les hommes sont absolument tout nus, et n'observent la bienséance naturelle qu'en se couvrant d'une feuille de banier tournée en forme d'entonnoir, et soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Américain qui obtient une vieille chemise de matelot la porte avec affectation, et paraît en devenir plus fier. Ceux de la côte du nord ont même de longues

robes de coton, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux blouses de nos voituriers, excepté que les manches en sont larges et ouvertes, et qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras; mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Leurs femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent avec soin, et se promènent ensemble dans cet équipage autour de l'habitation.

Un autre ornement des hommes est une plaque d'or ou d'argent, qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale, et descendent si bas, qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus, ce qui forme une espèce de croissant dont les deux pointes aboutissent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage; mais on ajoute que la manière dont elles sont posées sur la bouche leur donne un mouvement continuel. Cette parure n'est employée que les jours de fête ou de conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres temps sont plus petites, et ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui leur pend de même, et dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris; les plus massifs sont de l'épaisseur d'une plume d'oie, et leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que, dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques et les

anneaux sont ôtés pour manger, mais on se les remet aussitôt; et quoiqu'ils branlent sans cesse sur les lèvres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les chefs portent un anneau à chaque oreille dans les occasions d'éclat; et deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long et la figure d'un cœur, sont percées par le haut, et tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portait sur la tête, les jours de conseil, un diadème composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut comme nos scies, et doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient autour de la tête un réseau de cannes de la même forme, c'est-à-dire dentelé, mais sans feuilles d'or, peint de rouge, et surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formaient un beau panache. Le diadème de Lacenta était sans plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons ou des chaînes de dents et de coquilles, qu'ils s'attachent au cou, et qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de jaguar, sont faites avec beaucoup d'art, et si bien rangées, qu'on les prendrait pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux habitans; ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cents autour du cou, sans ordre, et les unes sur les autres.

Les femmes, en général, les portent réunies en un paquet. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfans: au reste, cette parure n'est en usage que les jours de fête. Aux cordons de cou les femmes joignent des bracelets de même matière; et tous ces ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grâce.

Leurs cabanes sont ordinairement écartées les unes des autres, surtout dans les nouvelles habitations, et sont toujours au bord d'une rivière. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve assez pour former de petites villes, s'il y avait plus d'ordre dans leur position; mais elles sont dispersées sans aucune forme de rues. Ils changent de canton lorsqu'ils jugent que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs migrations leur causent peu d'embarras, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jeter pour leurs édifices. Ils font seulement quelques trous dans la terre; ils y enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut, et les entrelacent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés et couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces cabanes : elles sont longues d'environ vingt-cinq pieds, sur huit ou neuf de large. Un trou qu'on laisse au sommet du toit sert de cheminée; et le feu, qui n'est jamais bien grand dans une contrée si chaude, se fait sur la terre, au milieu de la cabane. Il n'y a point de sépa-

rations, ni d'étages. Toute la famille est logée dans le même lieu, et chacun a son hamac suspendu au toit pour le repos de la nuit.

Les habitations, qui sont proches l'une de l'autre, ont une espèce de fort commun, long d'environ cent trente pieds, et large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur; mais ils sont percés de toutes parts d'un grand nombre de trous, par lesquels on peut voir approcher l'ennemi, et lui décocher des flèches. Les peuples de cette région n'ont pas d'autre manière de se défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barrière, et dans quelques endroits, comme au château de Lacenta, ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres, que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Une famille, choisie pour faire sa demeure dans le fort, est chargée d'y entretenir la propreté, parce qu'il sert aussi pour les assemblées du conseil.

La terre n'est cultivée qu'autour de chaque maison. Lorsqu'une habitation change de lieu, le premier soin de chacun est de défricher son champ, et d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les souches; mais la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des trous avec les doigts, et dans chaque trou on met deux ou trois grains de maïs. Le temps de se-

mer est au mois d'avril, pour recueillir en septembre. Les épis sont arrachés avec la main: on fait sécher le blé; on le réduit en poudre, en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain ou des gâteaux, mais diverses sortes de boissons, dont la principale se nomme *chicacopa*, et se fait en laissant tremper la poudre de maïs pendant plusieurs jours. Ils en font une autre, nommée *misla*, et l'on en distingue deux sortes: l'une composée de bananes fraîchement cueillies, qu'on fait rôtir et qu'on écrase dans une gourde après les avoir pelées; le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau; la seconde misla est composée de bananes sèches, réduites en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver long-temps lorsqu'il est cueilli dans sa maturité, on le fait sécher à petit feu sur une machine de bois de la forme de nos grils, et l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Américains de l'isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voyages, surtout lorsqu'ils n'espèrent point trouver de bananes mûres. Les ignames, les patates et la cassave sont employés au même usage. Il n'y a point d'habitations où ces divers alimens ne se trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagère. L'assaisonnement commun est le piment, dont chaque cabane est toujours bien pourvue.

Les hommes, moins paresseux que dans les

régions plus méridionales, se chargent ici de nettoyer les plantations, d'abattre les arbres, et de faire tout ce qu'on nomme le gros ouvrage; ce qui n'empêche point que le travail des femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le maïs, et le nettoient. Elles préparent les boissons, les bananes, les ignames, et les autres alimens. Dans les voyages, elles portent les ustensiles et les vivres. Mais quoiqu'elles fassent ainsi les plus viles fonctions de chaque famille, elles n'en sont pas plus méprisées de leurs maris, qui, loin de les traiter en esclaves, les aiment et les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Américain de l'isthme battre sa femme ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les femmes servent leurs maris avec affection, et sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, et beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies et ses voisines la portent aussitôt à la rivière, elle et son enfant, et les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre qui lui sert de lange, et couché dans un petit hamac. On continue de le nettoyer soigneusement, et toujours avec de l'eau froide. Les pères et mères sont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation des garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance; et leur adresse à ces exercices est

admirable. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs pères à la chasse et dans leurs voyages : les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont nus, les uns et les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, et les garçons leur entonnoir.

Les filles sont formées de bonne heure aux devoirs domestiques. Elles aident leurs mères dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce ; elles font de la soie d'herbe ; elles épluchent le coton, et le filent pour leurs mères qui en font de fort bonne toile. Leur métier est un rouleau de bois, long de trois pieds, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent autour du rouleau des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile ; car elles n'en font jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois, entaillée de chaque côté ; et prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail de l'autre. Mais, pour serrer les fils, elles frappent le métier, à chaque tour, avec une longue pièce de bois mince et ronde, qui croise entre le cordon de la trame. Les filles tressent aussi le coton pour en faire des franges, et préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes qui achèvent l'ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes de différentes couleurs ; ensuite, les mêlant pour les tresser, avec une propreté singulière, ils en font non-seulement des paniers

et des corbeilles, mais même des coupes, si serrées et si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toute sorte de liqueurs. Ces coupes leur servent pour boire, comme leurs calebasses. Enfin les paniers, qu'ils font avec le même art, sont si forts, qu'on ne peut les écraser.

Lorsque les filles entrent dans l'âge nubile, elles demeurent enfermées dans leur famille jusqu'à ce qu'on les demande en mariage; et leur visage est couvert d'un petit voile de coton qu'elles portent devant leur père même. Le nombre des femmes n'est fixé par aucune loi. Waffer en donne sept à Lacenta, qui n'allait jamais à la chasse, ni à la guerre, sans en trouver une dans le lieu où il devait passer la nuit. Mais si la polygamie est permise aux habitans de l'isthme, l'adultère est puni avec beaucoup de rigueur. La mort suit de près le crime. Cependant, si la femme jure qu'on l'a forcée, elle obtient grâce, et l'homme seul porte la peine; mais si le crime est prouvé, lorsqu'elle le nie, elle est brûlée vive. Ils ont d'autres lois de la même sévérité. Un voleur est condamné sans pitié. Le supplice d'un homme qui débauche une fille vierge est de lui enfoncer dans l'urètre un petit bâton hérissé d'épines, qu'on lui tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux, qu'il cause ordinairement la mort; mais on laisse au coupable la liberté de se guérir, s'il le peut.

Les mariages sont précédés d'une cérémonie

fort bizarre. Le père, ou, en son absence, le plus proche parent de la fille, doit la tenir enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde, pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Ensuite il la livre à son mari. Tous les habitans du canton sont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail; et les femmes, chacune leur demi-boisseau de maïs : les garçons apportent des fruits et des racines, et les filles du gibier et des œufs. Personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la cabane nuptiale, et s'en écarte jusqu'à la fin de cette procession. Alors les hommes entrent les premiers dans la cabane, et le marié les reçoit l'un après l'autre, en leur présentant une coupe remplie de quelque boisson forte. Les femmes succèdent immédiatement, et reçoivent aussi une coupe de liqueur. Ensuite les garçons et les jeunes filles sont introduits de même. Lorsque tous les convives sont rassemblés, on voit paraître les pères des deux parties. Celui du garçon fait un assez long discours, après lequel il commence à danser, avec mille contorsions, jusqu'à perdre haleine. Ensuite, se mettant à genoux, il présente son fils à la mariée, dont le père est aussi à genoux, et la tient par une main. Alors celui-ci se lève et danse à son tour. Après cette danse, les deux époux s'embrassent, et le jeune homme rend la fille à son père. Aussitôt les hommes, armés de leurs haches, courent, en sautant, vers une petite portion de terre qui

est assignée pour la plantation des deux époux, et commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres et défrichent le terrain. Les femmes et les enfans y sèment du maïs ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une cabane, qui doit être la demeure des jeunes mariés. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du chicacopa. On en fait beaucoup, et l'on en boit sans modération : mais, avant la chaleur de l'ivresse, le marié prend les haches et toutes les armes offensives, qu'il pend au plus haut chevron de la cabane. Cette fête dure aussi long-temps qu'il reste de quoi boire, c'est-à-dire, ordinairement trois ou quatre jours.

Il se fait des festins dans d'autres occasions, telles que l'assemblée d'un grand conseil. Les Américains parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres, et se présentent la coupe après avoir bu. Mais ils ne paraissent faire aucune attention à leurs femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire, et ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent ni ne dansent publiquement avec les hommes. Elles attendent, pour se réjouir entre elles, que leurs maris se soient retirés ; et le soin qu'elles prennent d'eux est extrême lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamacs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, et ne les quittent point

qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble et s'enivrer à leur tour.

Une des principales occupations des hommes est de faire des flèches et des lances. Ils font aussi quelques instrumens de musique, surtout une espèce de flûtes de roseaux, dont ils aiment à jouer, et qui forment un étrange concert. C'est au son de ces flûtes qu'on les voit danser. Ils se joignent en rond, les mains étendues sur leurs épaules, et se tournent de tous côtés avec une furieuse agitation. Les plus adroits se détachent du cercle pour faire des sauts et d'autres tours de souplesse. Dans une assemblée nombreuse, la danse dure un jour entier. Ensuite ils se jettent tous dans la rivière pour s'y rafraîchir.

Mais leur plus cher exercice, c'est la chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer, qu'à tout âge ils ne sauraient voir voler un oiseau sans lui décocher une flèche, et rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs cabanes sans être armés de leur arc et d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chasses particulières, qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est épuisée, ils font souvent des chasses solennelles, pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse, dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelquefois vingt jours, suivant la quantité de gibier qu'ils rencontrent. Les femmes en sont aussi, mais pour servir les hommes et

porter les provisions; ce sont des paniers de bananes, d'ignames, de patates et de racines rôties. Dans les bois, elles trouvent des bananes vertes, qu'elles apprêtent sur-le-champ. La farine de maïs n'est point oubliée, pour en faire du chicacopa. L'usage commun pour le gibier que les chasseurs tuent, est de manger sur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, et d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit ils logent dans le lieu où ils se trouvent vers le coucher du soleil, pourvu que ce soit près d'une rivière ou d'un ruisseau, ou sur le penchant d'une montagne. Ils suspendent leurs hamacs entre deux arbres, et font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort singulière à leurs chiens. Quand ces animaux ont lassé un pécari, ils l'entourent; et, n'osant se jeter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres; alors ils se retirent tous pour se garantir des flèches. Un Américain qui a blessé une bête sauvage court et l'achève d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ses entrailles, lui croise les jambes, dans lesquelles il passe un bâton, et la porte sur ses épaules à sa femme. On observe qu'ils ne mangent d'aucun animal sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif, ils le percent avec la pointe d'une flèche pour en tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font dessécher sur le feu en plein air, avec autant de

succès que les boucaniers, quoique avec moins de préparation. Cette venaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, se garde long-temps. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaisseau de terre avec des racines et quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette composition; elle demeure couverte pendant sept ou huit heures sur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair plus d'une fois le jour; mais ils mangent à toute heure des bananes et d'autres fruits. Chaque cabane est pourvue d'une grosse pièce de bois qui leur sert de table, et de petits troncs sur lesquels ils se placent à l'entour. Dans les fêtes, ils dressent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles de bananiers, qui leur servent de nappe, et chacun a près de soi, par terre, à la droite, une calebasse pleine d'eau. Ils y avancent le pouce et l'index de la main droite, les portent au plat; et pour chaque morceau qu'ils mangent ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande; mais ils ont une petite masse de sel dont ils se frottent de temps en temps la langue pour s'exciter le goût.

Dans leurs voyages, le soleil leur sert de guide : mais si l'épaisseur des nuages ou quelque autre accident leur cause de l'embarras, ils ont recours aux arbres, dont ils observent l'écorce; et le côté le plus épais leur fait connaître celui du midi. Ils marchent ordinaire-

ment par les bois, les marécages et les rivières, plutôt que par les chemins battus, soit par la crainte de rencontrer des Espagnols, soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes et les femmes, jusqu'aux enfans, traversent les rivières à la nage; mais ils se servent de canots ou de radeaux pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin, ils ont une manière de l'enseigner qui leur est propre : en apprenant où l'on veut aller, ils font tourner le visage au voyageur du même côté ; et, pour lui marquer quand il arrivera, ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le soleil décrit dans leur hémisphère. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'orient comme à l'occident du méridien, ils annoncent non-seulement le jour auquel on peut arriver, mais si c'est le matin ou l'après-midi, et l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne distinguent les semaines, les jours et les heures que par des signes qu'ils savent faire entendre à ceux mêmes qui ignorent leur langue, et le temps passé que par les lunes. Leur manière de compter est par unités et par dizaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au delà. En allant dans la mer du Sud, le capitaine Sharp avait trois cents hommes sous ses ordres. Les Américains voulurent compter ce nombre. Un d'entre eux s'assit, en tenant deux poignées de grains de maïs, dont il mettait un dans son panier à chaque Anglais qu'il voyait passer. Il en avait déjà compté une grande

partie, lorsqu'un accident renversa le panier et fit tomber les grains ; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte, et crut l'avoir fait ; mais ses compagnons lui ayant demandé quel était le nombre des étrangers, il ne put le dire. Enfin, quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencèrent le calcul, et n'y réussirent pas mieux, apparemment parce qu'il excédait leur arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un d'entre eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux et les remua devant l'assemblée. C'était faire entendre que le compte était impossible, et cette déclaration les mit tous d'accord.

Ils n'ont ni temple ni culte. On y envoie des missionnaires qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cents hommes à la fois ; de sorte que, depuis qu'ils y vont, tous ces pays devraient être absolument chrétiens. Cependant, dit Corréal, le christianisme de Tierra-Firme ne fait pas grand bruit dans le monde. Gomara fait consister la principale religion de l'isthme et des peuples voisins dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer. Il est assez étrange que, dans un long séjour avec eux, Waffer n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, et qu'il ne parle

que de la confiance qu'ils ont pour leurs devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des puissances ou des esprits qu'ils invoquent, et sans paraître douter lui-même, comme on l'a vu, de la vérité de leurs prédictions. Il paraît qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, et que toutes leurs vues sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles. S'ils étaient autrefois anthropophages, suivant le reproche des Espagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la dernière cruauté, il ne paraît point qu'il leur reste la moindre trace de cette barbare inclination, ou du moins Waffer ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui se renouvellent quelquefois contre leurs anciens destructeurs.

De toutes les villes situées sur le golfe de Darien, Cathagène est la plus célèbre. Elle est située par 10° 25′ de latitude nord, et 77° 50′ de longitude à l'ouest de Paris.

Un lecteur curieux d'origines se rappellera sans doute que la baie de Carthagène et les pays anciennement nommés *Calamari* furent découverts en 1502 par Rodrigues de Bastides. Deux ans après, les Espagnols, ayant entrepris de s'y établir, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Les habitans étaient extrêmement belliqueux; leurs armes étaient des flèches empoisonnées, dont les plus légères blessures étaient mortelles. Alphonse d'Ojéda, qui vint ensuite dans le pays avec La Cosa et Améric Vespuce, n'y obtint

pas plus de succès. Il fut remplacé par Grégoire Hernandez d'Oviedo. Enfin les naturels du pays furent domptés par Heredia, qui établit et peupla la ville de Carthagène en 1527.

Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, dès l'an 1544, à l'invasion de quelques aventuriers français, et quarante ans après, à celle de l'Anglais Drake, qui la réduisit en cendres; réparée et depuis exposée à de nouveaux désastres, pillée par les Français en 1597, et attaquée en vain par les Anglais en 1741, elle était au plus haut point de splendeur quelque temps avant cette dernière époque, lorsque don Antoine Ulloa vint la visiter. Rien n'est plus admirable que sa vue; du côté de la campagne et de la mer, elle n'a rien qui la borne. La ville et son faubourg, que d'autres nomment la basse ville, sont fortifiés régulièrement.

Elle est une des plus belles villes de l'Amérique, composée de cinq grandes rues, droites et bien pavées, dont chacune a plus d'un demi-mille de long: les maisons sont de pierre et fort bien bâties, toutes avec des balcons et des jalousies de bois, matière plus durable pour ces ouvrages que le fer, qui serait bientôt rouillé et détruit par l'humidité, dont les murailles même se ressentent. Une rue plus longue et plus large que toutes les autres traverse la ville entière, et forme une grande place au centre. La cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices, et ne renferme pas moins de

richesses dans son sein qu'elle étale de magnificence au-dehors. Les édifices sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols, et le reste de race américaine, ou nègres et mulâtres; la plupart si aisés, qu'ils passeraient pour riches dans toute autre contrée du monde.

Le gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la ville. Il était indépendant, pour le militaire, avant 1739 : mais, depuis l'érection de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, il en relève dans les affaires de cette nature, comme on appelle pour les affaires civiles à l'audience de Santa-Fé. La juridiction spirituelle de l'évêque s'étend aussi loin que le gouvernement militaire et civil.

C'est dans la baie de Carthagène que les galions arrivaient pour y attendre que l'armadille du Pérou se fût rendue devant Panama. « Au premier avis qu'ils en reçoivent, dit Ulloa, ils prennent la route de Porto-Bello, où se tient une foire, après laquelle ils reviennent faire dans la baie les provisions nécessaires à leur retour, et bientôt ils se hâtent de remettre à la voile. Dans leur absence, la baie est déserte. A peine y voit-on quelques *bélundres* ou felouques du pays, qui ne s'y arrêtent que pour le carénage ou le radoub.

« Carthagène étant la première échelle où se rendent les galions, on doit se faire une haute idée du commerce d'une ville qui reçoit les

*...

prémices de tout ce qui passe d'Espagne dans l'Amérique méridionale. En effet, les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'observent à Porto-Bello, y sont ordinairement fort considérables. Les négocians des provinces intérieures méridionales, telles que Santa-Fé, Popayan et Quito, y apportent leurs propres fonds, et ceux qu'on leur a confiés pour l'*encomiada*, c'est-à-dire pour des commissions. Ces fonds sont employés en marchandises et en provisions. Santa-Fé et Popayan ne pouvant recevoir les unes et les autres que par la voie de Carthagène, leurs marchands viennent dans cette ville avec de l'argent et de l'or monnayés, en lingots et en poudre ; ils apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées dans ces régions, et dont il se trouve de riches mines dans l'intérieur du pays. Cependant, depuis que les émeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, surtout en Espagne, où elles ne sont presque plus recherchées, ce commerce, qui était autrefois considérable, est extrêmement déchu.

« Pendant le temps que les galions passent à Carthagène, et que don Ulloa nomme la petite foire, on y voit quantité de boutiques ouvertes, soit au profit des Espagnols arrivés sur les galions, soit à celui des marchands de la ville. Les cargadores favorisent les uns et les autres en leur fournissant des marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns don-

nent à louage des chambres et des boutiques; les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves profitent de leur travail, dont le salaire augmente à proportion du besoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reste à quantité d'esclaves pour acheter leur liberté, après avoir payé à leur maître ce qu'ils doivent pour l'occupation journalière. Ces avantages s'étendent jusqu'aux plus misérables villages de la dépendance de Carthagène, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

« Mais ce mouvement ne dure que pendant le séjour des galions dans la baie. Après leur départ, tout rentre dans le silence et l'inaction; aussi ce temps est-il nommé le temps mort. Le commerce particulier que la ville fait alors avec tous les autres gouvernemens se réduit presqu'à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havane et de Saint-Domingue quelques bélandres chargés de tabac et de sucre, qui reprennent pour cargaison du cacao de la Madeleine, des vases de terre, du riz et d'autres marchandises rares dans ces îles. Il se passe trois mois sans qu'on voie paraître un de ces bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagène. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Vera-Cruz, à Honduras, et plus souvent à Porto-Bello, à Chagre ou à Sainte-Marthe; mais ce commerce est très-faible, parce que la plupart de ces lieux étant pour-

vus de ces mêmes denrées, on a peu d'occasions de trafiquer avec eux. Ce qui soutient Carthagène, *en tiempo muerto*, en temps mort, ce sont les bourgades de sa juridiction, d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans, dans des canots, ou dans une espèce de bateaux qu'ils nomment *champanes*. Les premiers côtoient toujours le rivage de la mer; et les seconds viennent par la rivière de la Madeleine, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils se chargent de quelques étoffes, dont les boutiques des négocians sont pourvues par les galions, ou quelquefois par les prises de quelques corsaires. Les subsistances du pays ne paient aucun droit. Chacun a la liberté de tuer dans sa maison les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour; car celle même du porc ne se mange point salée à Carthagène, et les chaleurs ne permettent pas de la garder long-temps fraîche. Les denrées qu'on apporte d'Espagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes et les raisins secs, paient un droit d'entrée, et se vendent ensuite librement. Ceux qui les vendent en détail ne sont assujettis qu'à l'*alcavala*, droit imposé sur les échopes et les boutiques.

« Outre les marchandises qui font l'entretien de ce petit commerce intérieur, la ville a depuis long-temps un bureau pour l'*assiente* des esclaves nègres que les vaisseaux y apportent. Ils y restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'ils

soient achetés pour les provinces intérieures, où ils sont employés aux plantations que les Espagnols nomment *haziendas*. Mais ce bureau et ceux des finances royales établis à Carthagène ne produisent pas même assez pour l'entretien des fortifications, du gouverneur, de la garnison et des autres officiers du roi : on y supplée par les deniers royaux de Santa-Fé et de Quito.

« A Carthagène, comme dans toutes les autres colonies de l'Europe, les habitans sont divisés en différentes races. Les blancs forment, comme ailleurs, deux espèces : celle des Européens, qu'on y appelle *chapetons*, et celle des créoles, ou des blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers est peu considérable, parce que la plupart retournent en Europe après avoir gagné quelque chose, ou passent plus loin pour augmenter leur fortune. Ceux qui se sont fixés à Carthagène y font presque tout le commerce. Les créoles possèdent les terres : on en compte quelques familles d'une grande distinction, c'est-à-dire descendues d'aïeux nobles qui se sont établis dans la ville après y avoir exercé les premiers emplois. La plupart se sont maintenues dans leur lustre, en s'alliant dans le pays avec leurs égaux, ou avec des Européens employés sur les galions. Il se trouve quelques familles de blancs pauvres, entées sur des familles américaines, ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas, ils se croient

heureux d'être comptés au nombre des blancs.

« Mais la division est plus difficile entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des blancs et des noirs. Après les noirs ou les nègres, et les mulâtres, qui viennent d'un blanc et d'une noire, ou d'un noir et d'une blanche, la troisième espèce, provenue des blanches avec les mulâtres, ou des mulâtresses avec les blancs, se nomme les *tercerons*. La quatrième est celle des *quarterons*, qui vient du mélange des tercerons avec les blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mélange des quarterons et des blancs, est celle des *quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque degré, il n'est plus question de race nègre au cinquième; on ne distingue point les quinterons des blancs, ni pour les manières, ni pour la couleur. Les enfans d'un blanc et d'une quinterone portent le nom d'Espagnols. Ils sont si jaloux de cet honneur, que, si par hasard on s'y méprend, et qu'on les suppose d'un degré plus bas, ils se croient injuriés. Mais, avant d'arriver à cette classe, il y a des obstacles qui peuvent les en éloigner. Entre le mulâtre et le nègre, on distingue une race intermédiaire, nommée *sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang américain, ou des deux races ensemble. La race du père fait une autre distinction. Entre les tercerons et les mulâtres, les quarterons et les tercerons, on compte ceux qui se nomment *tente en el ayre*, c'est-à-dire, en-

fans de l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans nés du mélange des quarterons ou des quinterons avec le sang mulâtre ou terceron sont nommés *salto atras*, c'est-à-dire saut en arrière, parce qu'au lieu d'avancer et de devenir blancs, ils ont reculé en se rapprochant de la race des nègres. De même, tous les enfans sortis du mélange avec le sang américain depuis le nègre jusqu'au quinteron, sont nommés *sambos*, de nègre, de mulâtre, de terceron, etc.

« Telles sont les races les plus communes : non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres qui viennent de diverses unions; mais les espèces en sont si obscures, que souvent ils ne savent pas eux-mêmes à quelle classe ils appartiennent. Ces castes ou races, à compter depuis les mulâtres jusqu'aux quinterons, sont toutes vêtues à l'espagnole, et d'habits fort légers, à cause de la chaleur du climat, Ils se livrent aux arts mécaniques, au lieu que les chapetons et les créoles regardent ces occupations comme indignes d'eux, et s'attachent uniquement au commerce, jusqu'à préférer la misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

« Entre toutes ces races, celle des nègres n'est pas la moins nombreuse : elle est divisée en deux classes : celle des nègres libres, et celle des esclaves, qui se subdivisent encore en créoles et en *bozales*, ou nouveaux-venus. Une partie de ces derniers est occupée à la culture

des plantations. Ceux qu'on retient dans la ville y sont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font assez gagner pour payer chaque jour à leurs maîtres une partie de leur salaire et pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne de coton, dont ils se couvrent le milieu du corps. Les esclaves négresses ne sont pas autrement vêtues. Elles sont mariées à la campagne avec les nègres qui cultivent les champs, ou sans cesse occupées dans la ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, et d'autres plantes comestibles. Celles qui ont de petits enfans les portent sur les épaules pour se conserver la liberté des bras, et les nourrissent de leur lait sans les faire changer de situation. Leurs mamelles, dont elles laissent le soin à la nature, leur pendant quelquefois jusqu'au-dessous du ventre, il n'est pas surprenant qu'elles puissent les présenter par-dessous l'aiselle ou par-dessus l'épaule aux enfans qu'elles portent sur le dos.

« L'habillement des blancs est peu différent à Carthagène de celui que ses fondateurs y ont apporté d'Espagne; l'étoffe en est seulement fort légère. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même, et les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étaient encore si rares en

1735, qu'on n'en voyait qu'au gouverneur et à quelques officiers : au lieu de cravates, on se contente de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or, et le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nu-tête, et les cheveux coupés au chignon ; mais la plupart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent, pour se rafraîchir, des éventails tissus d'une espèce de palme fine et déliée, en forme de croissant, avec un bout de la même palme qui sert de manche.

« Les femmes blanches ont une sorte de jupe nommée *pollera*, qu'elles attachent à la ceinture, et qui pend jusqu'aux talons, de taffetas uni et sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps ; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment hiver, et n'ont en été qu'un corset lacé sur la poitrine ; jamais elles ne sortent du logis sans la mantille et la jupe. Leur usage est d'aller à l'église dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement blanches mettent par-dessus la pollera une jupe de taffetas de la couleur qu'elles aiment, à l'exception de la noire, qui leur est interdite. Cette jupe est toute percée de petits trous pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une mitre, et fort garni de dentelles ; il est terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front : jamais elles ne paraissent sans cette coiffure. Les femmes de

condition ne portent pour chaussure qu'une espèce de petites mules où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maisons, elles ne quittent point leurs hamacs, et leur occupation est de s'y bercer pour se rafraîchir. Les hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paraisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

» On ne vante ni l'application, ni le savoir des habitans de Carthagène; mais il n'est pas surprenant qu'il y ait peu d'émulation dans un pays où l'on ne peut se proposer aucun avancement par l'étude des sciences : l'esprit et la pénétration ne laissent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux sexes. On compte aussi la charité entre leurs principales vertus, surtout à l'égard des Européens qui, venant, suivant l'expression du pays, pour *brusquer la fortune*, ne trouvent souvent que la misère, et quelquefois même la mort. Les vaisseaux espagnols n'abordent jamais sans apporter une espèce d'hommes qu'on nomme *pulizons*, gens sans emploi, sans bien, sans recommandation, vrais aventuriers qui viennent chercher fortune dans un pays où ils ne sont connus de personne, et qui, après avoir long-temps couru les rues de la ville, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont pour dernière ressource le couvent des cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de cassave, moins pour apaiser leur faim que pour les empêcher de mourir. Le coin d'une place ou la porte d'une église est leur

gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misère, parce qu'il n'y a point d'habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un négociant qui passe dans les provinces intérieures, et qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux chapetons, qu'il emmène avec lui. Le chagrin d'une si triste condition et la mauvaise qualité de la nourriture les jettent enfin dans une maladie qui a pris d'eux le nom de *chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre refuge que la Providence ; car on ne reçoit à l'hôpital de Carthagène que ceux qui paient les secours qu'ils demandent, et par conséquent la misère est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le peuple les attend pour faire éclater sa charité. Les négresses et les mulâtresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons, où elles les assistent et les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, et leur zèle va jusqu'à faire dire pour eux des prières et des messes. A la vérité les témoignages de compassion finissent, pour ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses filles. Les pulizons qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié de femmes de Carthagène, prennent à la fin le parti de se faire canotiers, ou de se retirer dans quelques villages pour y vivre de la culture des terres et du fruit de leur travail.

» L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures

et le miel sont la passion de tous les états et de toutes les races dans la ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer est encore plus vive. Là tout le monde fume, hommes, femmes et enfans, sans distinction d'âge ni de rang. Les dames et les femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs maisons, mais cette retenue n'est pas imitée des autres castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les temps. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. Une femme tient entre ses lèvres l'extrémité d'un bout de tabac allumé, dont elle tire assez long-temps la fumée sans l'éteindre, et sans être incommodée du feu. Les femmes de la plus haute distinction s'accoutument à fumer dès l'enfance. Une des plus grandes marques d'estime et d'amitié qu'elles puissent donner aux hommes, c'est d'allumer pour eux du tabac, et de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce serait aussi les offenser beaucoup que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagène. Les bals commencent par quelques danses d'Espagne, et finissent par celles du pays, qui ne sont pas sans agrément pour les étrangers, surtout avec les chansons dont elles sont accompagnées.

» Le climat est excessivement chaud. Le 19 novembre 1735, le thermomètre se soutint à 1025 $\frac{1}{2}$, sans autre variation en différentes heures que depuis 1024 jusqu'à 1026. La

même année, à Paris, il monta, le 16 juillet à trois heures du soir, et le 10 d'août à trois heures et demie, jusqu'à 1025 $\frac{1}{2}$, et ce fut la plus grande chaleur qu'on y sentit cette année; par conséquent, la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris est continuelle à Carthagène. Mais la nature du climat se fait encore mieux sentir depuis le mois de mai jusqu'à la fin de novembre, qui est la saison de l'hiver, parce qu'alors les pluies, les tonnerres et les éclairs y sont si fréquens, que d'un instant à l'autre on voit les orages se succéder. Les rues de la ville sont inondées, et les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les citernes, qui suppléent au défaut de rivière et de source. Outre celles des maisons particulières, il y en a de fort larges sous les terres-pleins des bastions. On a des puits en grand nombre, mais d'une eau saumache, qui n'est pas potable, et qui ne sert qu'aux usages domestiques.

» Depuis le milieu de décembre jusqu'à la fin d'avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du nord, qui rafraîchissent alors la terre. C'est néanmoins cet espace de temps qu'on nomme l'été, comme on donne le nom de petit été à celui qui est vers la Saint-Jean, parce que les pluies y cessent pendant un mois, et font place aux mêmes vents; mais, en général, les chaleurs sont continuelles, avec peu de différence entre la nuit et le jour; d'où il arrive que, la transpiration des corps l'étant aussi,

tous les habitans ont une couleur si pâle et si livide, qu'on les croirait relevés de quelque grande maladie. Leurs actions mêmes s'en ressentent par une mollesse singulière, et le ton de leur voix par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conservent pendant trois ou quatre mois leurs forces et leur couleur; mais, par degrés, ils deviennent semblables aux anciens habitans, c'est-à-dire qu'avec une assez bonne santé, ils paraissent en manquer.

» Ils sont sujets d'ailleurs à plusieurs sortes de maladies. Celle qui menace les Européens, et qu'on a déjà nommée *chapetonade*, par allusion au nom de *chapeton*, dont on ne nous apprend pas l'origine, emporte souvent une partie des équipages après l'arrivée des vaisseaux. Sa nature est peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis; à d'autres, de quelque indigestion; d'où suit un vomissement mortel, accompagné quelquefois d'un si furieux délire, qu'on est obligé de lier le malade pour l'empêcher de se déchirer en pièces. Il expire au milieu de ses transports, comme dans une espèce de rage.

» Une autre maladie fort commune à Carthagène et dans toute sa juridiction, c'est la lèpre, qu'on y nomme mal de Saint-Lazare. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc, qui est la nourriture ordinaire du pays, ne font pas attention que cet aliment n'est pas moins commun dans d'autres contrées de l'Amérique, et que, par conséquent, il en faut chercher la

cause dans la nature du climat. On a fondé, pour en arrêter la communication, un grand hôpital hors de la ville, proche d'une colline, où est le château qui en tire le nom de *San-Lazaro*. Tous ceux que l'on croit attaqués de la lèpre y sont renfermés sans distinction de sexe, d'âge ni de rang; et, s'ils refusent d'y aller de bonne grâce, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entre eux, parce qu'on leur permet de s'y marier, et qu'il se perpétue dans leurs enfans, sans compter que, les revenus de l'hôpital étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain qu'on lui marque à son entrée. Il y bâtit une cabane proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours. Les souffrances inséparables de la lèpre n'empêchent point que ceux qui en sont attaqués ne vivent long-temps. On remarque aussi qu'elle excite vivement le feu des passions sensuelles, et c'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer qui fait permettre le mariage aux malades.

Une maladie plus étrange, mais moins commune, est celle qui se nomme *la culebrilla* ou le dragonneau. Elle consiste dans une tumeur qui se forme entre les membranes de la peau,

et qui augmente sans cesse, jusqu'à ce qu'elle occupe la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle se loge particulièrement aux bras, aux cuisses et aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau, de l'enflammer, et d'y causer la gangrène. La manière de guérir ce mal est d'appliquer des suppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle la tête du dragonneau; et lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espèce de petit filet blanc, qui passe pour un animal. On l'aide à sortir avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de soie, et tous les jours on prend soin de l'entortiller autour de la carte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la tumeur, qui ne tarde point ensuite à se dissiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience et d'adresse.

En continuant de suivre la côte à l'est, on arrive à Sainte-Marthe, port de mer. Cette ville est bien déchue, quoique l'air y soit extrêmement salubre, et son havre sûr et commode; il est au fond d'une grande baie nommée *Bocca-Grande*, qui servit fréquemment de rendez-vous à l'époque des découvertes. Plus à l'est, on rencontre Rio de la Hacha, petit port dans un terrain fertile. Cette ville s'enrichissait autrefois par la pêche des perles. La province de Sainte-Marthe est très-fertile; elle a des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, ainsi que des fabriques de coton et de vaisselle de terre.

Entre Sainte-Marthe et Carthagène, par 11 degrés 8 minutes de latitude nord, se trouve l'embouchure du Rio Magdalena, fleuve qui prend sa source au versant oriental du Coconucu, volcan de la chaîne des Andes, situé un peu au sud de Popayan. Il coule du sud au nord; son cours est d'environ trois cent quarante lieues. On peut le remonter avec des bâtimens assez considérables jusqu'à Honda, port le plus méridional qui soit sur ses bords; il est situé par 5 degrés 16 minutes nord. Vis-à-vis d'Ibagué, petite ville qui est à dix-huit lieues au sud de Honda, le Rio Magdalena reçoit à droite le Bogota ou Fhunza, qui vient de Santa-Fé. Le Bogota est très-considérable, même dans les environs de cette capitale. « C'est peut-être inutilement, selon le récit de Bouguer, que l'on chercherait sur toute la terre une plus haute cataracte que celle qu'il forme quinze ou seize lieues au-dessous de cette ville, et à huit lieues de la Magdalena, dans un lieu nommé *Tequendama*. » On a su avec certitude, depuis Bouguer, que ce saut n'est pas le plus haut du globe; mais on n'en connaît pas encore qui, à une élévation si considérable, réunisse une aussi grande masse d'eau. Le Bogota, qui, à peu de distance au-dessus du saut, conserve encore une largeur de deux cent soixante-dix pieds, se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la fissure qui sépare la montagne paraît formée par un tremblement de terre, et n'a qu'une quarantaine de pieds d'ouverture.

A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de cinq cent trente pieds, présente un profil de vingt-une toises carrées. Lorsque l'on en approche, l'œil est ébloui par une clarté subite, due aux vapeurs blanches qu'élèvent sans cesse les rejaillissemens de l'eau qui se précipite sur les rochers avec un fracas épouvantable. Le sommet de la montagne qui environne la chute est couronné d'arbres majestueux, et couvert des plus belles fleurs. L'énorme masse des vapeurs qui s'élève de la cascade, et qui est précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de la partie du plateau de Bogota, voisine de Tequendama.

La hauteur démesurée de cette chute peut servir à donner une idée de celle du plateau arrosé par la rivière qui la forme. Il est élevé à 1365 toises au-dessus du niveau de la mer. C'est pourquoi l'on y cultive les plantes de l'Europe tempérée, quoique Santa-Fé, capitale de la vice-royauté, soit située seulement à 4 degrés 35 minutes au nord de l'équateur: par la même raison le climat y est très-doux. L'air y est fort sain. Cette ville est le siége d'un archevêché, d'une audience et d'une université. A trois quarts de mille des murs coule le Bogota au milieu d'une plaine magnifique, où l'on jouit d'un printemps perpétuel. Les rues de Santa-Fé sont larges, bien alignées, bordées de belles maisons. La cathédrale est

magnifique et fort riche. Le plateau de Santa-Fé, de même que celui de Mexico, est entouré d'une enceinte circulaire de montagnes. C'est à Muzo, dans la vallée de Tunca, près de Santa-Fé, que sont les principales carrières d'émeraudes.

Antioquia est la capitale d'une province riche en or, et où l'on ne peut entrer qu'à pied ou porté à dos d'hommes, à cause de la profondeur excessive des vallées, et de l'escarpement prodigieux des montagnes qui les entourent. Le Choco, à l'est d'Antioquia, peut passer pour le pays du monde le plus riche en or. Il pourrait en produire annuellement plus de vingt mille marcs par le lavage des terres, si, en rendant plus saine cette contrée, une des plus fertiles du Nouveau-Monde, l'on y fixait une population agricole; mais le gouvernement espagnol n'a pas porté son attention sur le progrès de l'agriculture, première source des richesses véritables. Le pays le plus abondant en or est celui où la disette se fait le plus habituellement sentir. Habité par de malheureux esclaves africains, ou par des Indiens qui gémissent sous le despotisme des corrégidors, le Choco est resté ce qu'il était il y a trois siècles, un terrain couvert de forêts épaisses, sans traces de culture, sans pâturages, sans chemins. Le prix des denrées y est si exorbitant, qu'un baril de farine des États-Unis d'Amérique y vaut 64 à 90 piastres (340 à 480 francs). La nourriture d'un mule-

tier y revient à une piastre ou une piastre et demie par jour ; le prix du fer s'y élève quelquefois à 40 piastres (410 francs) le quintal. Tel est l'effet qui résulte de ce que la population entière consomme sans rien produire.

Dans les provinces au sud et à l'ouest de Santa-Fé, l'on rencontre des ânes sauvages provenus de ceux qui ont été amenés d'Europe. Ils se sont beaucoup multipliés. On ne les prend pas sans peine. Les chasseurs s'assemblent en grand nombre à cheval et à pied ; on fait une battue pour resserrer les ânes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes, ils tâchent de se sauver, et l'un d'eux n'a pas plus tôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file ; c'est le temps qu'on prend pour leur jeter des lacs. On renverse ceux qui sont arrêtés, avec le soin de leur mettre aussitôt des entraves aux jambes, et pendant le reste de la chasse on les laisse dans cette situation ; ensuite, pour les emmener plus facilement, on les attache avec des ânes domestiques. En liberté, ils sont si farouches, qu'on a peine à s'en approcher : ils ruent et mordent avec fureur. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la course ; mais, dès la première charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté et leur indocilité ; et, devenant fort paisibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur et de stupidité qui est comme l'apanage de leur espèce. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souf-

frir qu'un cheval approche d'eux; s'ils en voient paraître un dans le champ où ils sont en troupe, ils se jettent dessus sans lui donner le temps de fuir, et ne cessent de le mordre qu'après avoir ôté la vie.

Guayaquil passe pour la seconde des villes que les Espagnols ont fondées dans le Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire un an après celle de Piura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le golfe de Charopoto, un peu plus au nord qu'elle n'est aujourd'hui; ensuite, ayant été détruite par les Américains, elle fut rebâtie en 1537 par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à présent, c'est-à-dire sur la rive occidentale du fleuve de Guayaquil, à 2 degrés 11 minutes de latitude australe. Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une colline nommée *Cerillo-verde*; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui *Ciudad-veja*, la vieille ville; mais, dans la suite, les habitans se trouvant resserrés, d'un côté, par la colline, et, de l'autre, par des inégalités de terrain ou des ravines, prirent le parti, en 1693, de former comme une seconde ville à cinq ou six cents toises de la première, en conservant la communication entre les deux par un pont de bois long d'environ trois cents toises, sur lequel on traverse les ravines sans incommodité; et dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du pont il y a des maisons qui unissent les deux villes. L'étendue du

Guayaquil est considérable, puisque la vieille ville et la nouvelle n'occupent pas moins d'une demi-lieue le long du fleuve; mais elles ont peu de largeur, parce que chacun aime à bâtir sur la rive, pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent.

On ne compte pas moins de 20,000 âmes à Guayaquil. Une grande partie de ses principaux habitans est composée d'Européens, qui s'y sont établis par le mariage et le commerce; le reste l'est de créoles et d'Américains. Ceux qui sont capables de porter les armes sont distribués en différentes compagnies militaires pour leur défense commune. Le corrégidor en est le chef, avec un mestre-de-camp et un sergent-major, sur lesquels il se repose de l'exercice et de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint basané des pays où l'on éprouve le même degré de chaleur. On a nommé ce canton le Pays-Bas équinoxial, parce que sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe; et cette ressemblance, suivant don Ulloa, s'étend jusqu'aux habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous les autres sont blonds; ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres peuples de l'Amérique méridionale. Deux choses paraissent surprenantes: l'une, que, le pays étant si chaud, les naturels n'y soient pas du moins olivâtres; l'autre, que,

les Espagnols n'ayant pas naturellement le teint aussi blanc que les peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans soient blonds à Guayaquil.

La ville de Cuença est située à 2 degrés 53 minutes de latitude australe, et 29 minutes 26 secondes à l'occident du méridien de Quito, dans une fort grande plaine, que la rivière de Machangara traverse à plus d'une demi-lieue au nord de la ville. Le Matadoro, autre rivière, baigne les murs du côté du sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, celle de Yanonçai coule dans la même plaine. Enfin celle de los Bânos y passe aussi près d'un village dont elle tire son nom. Ces quatre rivières sont fort dangereuses lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La plaine s'étend à plus de six lieues au nord, et les quatre rivières, s'y joignant à quelque distance de la ville, y forment un fleuve considérable. Du côté du sud on trouve une autre plaine, large d'environ deux lieues, cultivée et couverte d'arbres qui forment des allées régulières.

On fait monter le nombre des habitans de Cuença à près de 24,000. Cette ville serait la plus délicieuse du Pérou par sa situation, par l'abondance de ses eaux et la fertilité du terroir, si la fainéantise insurmontable des habitans ne leur rendait tant d'avantages inutiles. Ce vice est borné aux hommes ; car les femmes, au contraire, sont si laborieuses à

Cuença, que leurs ouvrages en laine, et la teinture qu'elles savent leur donner, font la ressource des familles, tandis que leurs maris vivent dans une honteuse oisiveté.

C'est à Loja que croît le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, connu en Espagne sous le nom de *cascerilla de Loja*, et dans le reste de l'Europe sous celui de *quinquina.* Joseph de Jussieu donna aux habitans de Cuença des instructions sur la meilleure manière de recueillir cette écorce, et leur enseigna aussi la manière d'en faire des extraits; enfin il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce pays, où il n'était point employé, quoique les fièvres dont il est le remède y règnent comme ailleurs. Les habitans s'imaginaient que cette drogue ne passait en Europe que pour y servir à la teinture des étoffes; et quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu, ils la croyaient d'une qualité si chaude, qu'ils en appréhendaient même l'usage. Jussieu les désabusa par d'heureuses expériences. Depuis si long-temps qu'on coupe de ces arbres, il n'en resterait plus, si les graines qui tombent n'en produisaient d'autres : les montagnes en sont encore couvertes ; ce qui n'empêche point que la diminution n'en soit considérable, parce que les habitans du pays n'ayant point l'attention d'en semer, ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse point de couper. On a découvert dans le territoire de Cuença plusieurs montagnes

où ces arbres sont en abondanee ; et pendant que don Ulloa visitait cette juridiction, le curé de Cueṅça fit recueillir une certaine quantité d'écorce qu'il fit transporter à Panama. Cet exemple et l'opinion confirmée que le quinquina est le même que celui de Loja ayant engagé plusieurs habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouvèrent d'autres montagnes qui en sont remplies.

La ville de Popayan, qui jouit du droit de cité depuis le 25 juin 1538, est bâtie dans une plaine rase, à 2 degrés 25 minutes de latitude septentrionale. Du côté de l'orient elle est couverte par une montagne de hauteur médiocre et revêtue de grands arbres, qu'on a nommée montagne d'M, parce qu'elle a la figure de cette lettre; à l'occident elle a quelques petites collines qui mettent de la variété dans un pays fort uni. La ville est assez grande ; ses rues sont larges et régulièrement droites, mais pavées seulement le long des maisons : le milieu ne l'est point, et offre un fond de menu gravier qui, ne se convertissant jamais en poudre ni en boue, est plus commode et plus net que le pavé même. Toutes les maisons sont de brique crue, et dans le goût de celles de Quito ; la plupart avec un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable, et les appartemens y sont meublés à l'européenne ; ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des habitans dans un pays où la difficulté de voiturer

par terre les marchandises de l'Europe en augmente beaucoup la cherté.

A Quito, et dans les autres villes de son audience, le mélange du sang est d'Espagnols et d'Américains ; mais à Popayan comme à Carthagène, et dans tous les lieux où les nègres sont en grand nombre, la plus grande partie du peuple est un mélange de sang espagnol et nègre. On y compte environ 25,000 âmes de race mêlée, et quantité de familles purement espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de soixante qui sont d'ancienne noblesse. Le nombre des habitans y augmente de jour en jour. On attribue cet avantage aux mines d'or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles familles par l'espoir du gain, ou par la facilité d'y subsister.

Une rivière, nommée *Rio-del-Molino*, qui descend de la montagne d'M et qui traverse la ville, y entretient la fraîcheur et la propreté. Elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux ponts ; ses eaux sont saines, et passent même pour médicinales, qualité qu'elles acquièrent, dit-on, en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source qui descend du même lieu, et qui est réservée pour les couvens de filles et pour les principales maisons de la ville. A la distance d'une lieue vers le nord passe la rivière de Canco, profonde et terrible dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de juin, de juillet et

d'août. Les pluies sont alors continuelles sur la montagne de Guanacas, d'où cette rivière descend, et les orages si furieux, qu'on n'en approche pas sans danger.

Le climat de ce gouvernement varie, comme la plupart de ceux dont on a parlé, suivant la situation des lieux. A Popayan même, et dans quelques autres cantons, le printemps est perpétuel. On prétend que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre, et de là vient la célébrité de ses cloches, auxquelles on attribue, sur diverses traditions, une vertu particulière contre la foudre. Dans quelques vallées, surtout dans celle de Neyba, on trouve un petit insecte, nommé *coya* ou *coyba*, de la grosseur d'une punaise, dont le sang est si venimeux, que, s'il en rejaillit, en l'écrasant sur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénètre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler horriblement le corps, et cause bientôt la mort. Le coca, bétel de l'Amérique méridionale, croît en abondance dans le Popayan, et fait partie de son commerce, qui est assez considérable, parce que ce pays est le chemin par où toute l'audience reçoit les marchandises d'Espagne; il a d'ailleurs des correspondances régulières avec Quito, Choco et Santa-Fé, où il envoie des bestiaux, des mules, du bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuilles, du saindoux, de l'eau-de-vie de cannes, du fil de coton, de la pite ou fil d'agavé, des rubans et d'autres marchandises. On

apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre qui se fabrique à Gunjar, et Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres fabriques. Le change de l'argent pour l'or fait une autre espèce de commerce. Le second de ces deux métaux étant aussi commun dans le pays que l'autre y est rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; et de part et d'autre on y trouve un profit considérable.

Le pays des Maynas termine l'audience de Quito à l'orient. C'est dans ce territoire qu'on trouve la source de différentes rivières qui, après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent au Maragnon, si célèbre sous le nom de rivière des Amazones.

Il en est de ce fleuve comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale, et celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivières qui descendent de la partie orientale des Cordillières. Suivant La Condamine, à qui l'on doit la meilleure description de ce fleuve célèbre, sa principale source est par 16° 30′ de latitude australe, et 75° 10′ de longitude à l'ouest de Paris; elle sort des montagnes qui entourent les savanes de Condoroma, dans la corrégidorerie de Tinta, au nord d'Arequipa, dans le Pérou. Le fleuve porte, dans cet endroit, le nom d'Apurimac. Il coule impétueusement à l'est, puis à l'ouest, enfin au nord, reçoit un si grand nom-

bre de torrens, que bientôt il n'est plus guéable, s'ouvre un passage au travers des Andes, et coule entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui lui fournissent une immense quantité d'eau. Après avoir reçu plus de cinquante rivières d'un volume considérable, parmi lesquelles il faut remarquer le Pari, il se joint entre les 11 et 12 degrés sud au Beni, qui vient de l'est, et dont le cours est si violent, qu'il repousse l'Apurimac, et le force à se diriger au nord-ouest. Le Beni a sa source à soixante lieues plus au sud que celle de l'Apurimac, de sorte que l'on pourrait bien le regarder comme la branche primitive du fleuve. A leur confluent ces deux grandes rivières prennent le nom d'Apo-Paro ou grand Paro, qui, continuant à couler avec la même rapidité au nord-ouest, arrive à 8° 26′ sud, y reçoit le Pachitea, et, désormais s'appelle Ucayal. Le fleuve se dirige alors au nord-est, et sous les 4° 55′ sud, s'unit au Tunguragua ou nouveau Maragnon. Celui-ci fut d'abord désigné seulement par le premier de ces noms; car l'Ucayal, à l'époque de la conquête, fut considéré comme le véritable tronc du Maragnon. Mais la source du Tunguragua ayant été la première reconnue, cette rivière fut regardée comme la principale. Elle sort du lac de Lauricocha, près de la ville de Guanuco, par 10° 14′ sud, coule au nord, traverse une région montagneuse, dans une étendue de six degrés, jusqu'à Jean de Bracamoros, où, après avoir reçu deux grandes rivières, elle

se rétrécit et s'ouvre un passage entre deux montagnes. Sorti de la chaîne des Andes, où il était singulièrement resserré, le Junguragua s'élargit de nouveau, coule à l'est, et se joint à l'Ucayal, près de Saint-Joachim d'Omagua. Au-dessous de ce confluent, la largeur du fleuve augmente successivement. Il est grossi par les eaux de rivières immenses. En approchant de l'Océan, il se partage en deux branches: la plus petite, qui tourne au sud, se perd pour ainsi dire dans une mer formée par le concours de plusieurs grandes rivières; la branche la plus étendue se dirige au nord-est. Sa largeur est si considérable, que d'une rive on n'aperçoit pas la rive opposée. Sa profondeur est de plus de cent brasses; le flux s'y fait sentir à plus de deux cents lieues de la mer. L'embouchure est à 2° au nord de la ligne. La longueur du Maragnon, à la prendre seulement depuis le lac Lauricocha, n'est pas moindre de onze cents lieues jusqu'à l'Océan.

Dans le cours du Tunguragua il se trouve des endroits où, changeant tout d'un coup de direction, ce fleuve heurte avec violence les rochers escarpés de ses bords, ce qui lui fait former des tournoiemens aussi dangereux pour les bâtimens que les détroits dont ils sont heureusement sortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ses dangers est celui qu'on rencontre entre San-Iago de las Montanas et Borja, et auquel on donne le nom de *Pongo de Manseriche*. *Pongo*, en américain, signifie

une porte; et ces peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. *Manseriche* est le nom d'une contrée voisine. La Condamine, qui a tout examiné avec l'attention d'un philosophe, et dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des voyageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, vingt-cinq toises de large, et deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la ville de Borja. Il ajoute qu'il fit ces deux lieues dans une *balze*, ou barque péruvienne, en cinquante-sept minutes.

Les bords du fleuve des Amazones, autrefois habités par des Américains plus féroces que des bêtes, sont aujourd'hui couverts de villages bien situés et peuplés d'habitans raisonnables. C'est particulièrement au P. Samuel Fritz, missionnaire, qu'on attribue cette heureuse révolution. Le nombre des nations soumises était si grand, dès la fin du dernier siècle, que l'espace d'une année suffisait à peine au P. Fritz pour faire la visite des villages qui étaient sous sa direction, sans compter ceux des autres nations qui avaient aussi leurs missionnaires.

Borja, capitale du gouvernement de Maynas, est située à 4° 28′ de latitude australe, 1° 54′ à l'orient du méridien de Quito. Quoique cette ville soit la résidence du gouverneur, elle est médiocrement peuplée.

Il reste à parler de Quito, capitale de l'audience qui porte son nom. Cette ville est située

par 13′ 33″ de latitude australe, et 81° 5′ 30″ à l'ouest de Paris, à la distance d'environ trente-cinq lieues des côtes du grand Océan. Elle a, au nord, la montagne de Pichincha; célèbre par sa hauteur. C'est sur le penchant même de cette montagne que la ville est située : elle est non-seulement environnée de plusieurs autres montagnes, mais bâtie sur des collines séparées par des ravins auxquels on donne le nom de *guyacos*, et qui font les vallées du Pichincha. Quelques-uns sont si profonds, qu'il a fallu construire des voûtes par-dessus pour donner un peu d'égalité au terrain; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades, et que ses rues sont très-irrégulières. Sa grandeur est celle de nos villes du second ordre; mais, dans un terrain moins inégal, elle paraîtrait plus étendue.

Le Pichincha est un volcan qui vomissait des flammes du temps des incas; et ce phénomène s'est renouvelé quelquefois depuis la conquête. En certains temps il effraie par les murmures affreux que le vent produit dans ses cavités intérieures. Les habitans tremblent alors au souvenir des ravages qu'il a causés en couvrant de cendres la ville et les champs voisins. Le sommet de cette montagne n'est jamais sans neige et sans glace, et les habitans s'en servent pour rafraîchir leurs liqueurs. On sait d'ailleurs que Quito fut renversée, en 1755, par ce fameux tremblement de terre qui se fit sentir depuis Lisbonne jusqu'au Pérou. Depuis cette épo-

que, Quito a encore éprouvé de nouveaux désastres.

La ville est extrêmement peuplée : on y compte des familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers conquérans, à des présidens, à des auditeurs ou à d'autres personnes de considération, venues de différentes provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes, Espagnols ou blancs, les métis, les naturels du pays, les nègres et leurs descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito en comparaison de quelques autres villes du Nouveau Monde; car il n'est pas aisé d'y amener des nègres; et d'ailleurs ce sont les naturels du pays qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme *chapeton*, comme à Carthagène, mais un homme né de parens espagnols : ils ont la peau blanche, ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche font environ la sixième partie des habitans de Quito.

Les Espagnols de Quito sont bien proportionnés dans leur taille; celle des métis est presque généralement au-dessus de la médiocre.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la philosophie et de la théologie.

Quelques-uns étudient la jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession. Depuis plusieurs années ils ont fait de grands progrès dans les sciences naturelles, l'économie politique, l'histoire et les beaux-arts.

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fonds de douceur qui est le caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque à Quito que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes; ce qui paraît d'autant plus extraordinaire que les hommes n'ont pas l'usage de voyager comme dans les pays de l'Europe. On voit des maisons chargées de filles sans un seul garçon. Le tempérament même des hommes, surtout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affaiblit dès l'âge de trente ans, au lieu qu'après cet âge les femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat ou dans les alimens du pays; mais don Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui est de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, sur le même principe, que l'estomac, perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion; et pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre, quelque temps après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, et que, s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés; mais, avec cet assujettissement et ces infirmités, ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire,

et l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction qui n'ont pas pris le parti de l'église est de visiter leurs biens de campagne, et d'y passer tout le temps de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens, qui prennent la peine de voyager dans cette vue. Ce désœuvrement général, qui ne peut venir que d'un fonds naturel d'indolence et de paresse, a répandu dans Quito un goût plus vif que dans tout le reste de l'Amérique, pour une espèce de danse qui se nomme *fandango*. Les postures y sont fort indécentes, surtout parmi le peuple, qui ne se livre à cet amusement qu'en s'enivrant d'eau-de-vie de cannes, et d'une autre liqueur nommée *chica*, dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque désastre.

Le peuple, surtout parmi les métis et les Américains, est extrêmement porté au larcin, et l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les métis, quoique naturellement poltrons, sont des filous fort hardis; ils enlèvent particulièrement les chapeaux, et le vol est quelquefois considérable, parce que les personnes de condition et les bourgeois mêmes qui ont quelque bien portent des chapeaux blancs de castor, qui coûtent quinze à vingt écus, entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes montée en or.

On ne regarde pas comme un crime à Quito de dérober les choses comestibles ni les usten-

siles de table. Un métis ou un Américain qui se trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie ne manque jamais de s'en saisir, et choisit toujours la moins précieuse, dans l'espérance qu'on s'en apercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot, qui est même introduit dans la langue espagnole du pays. Ce mot est *yanga*, qui signifie sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le voleur n'est pas coupable : il rend la pièce avec la liberté de se retirer; mais, s'il n'est point aperçu, il n'y a point de preuves qui puissent constater le fait lorsqu'il s'obstine à le désavouer.

Le langage qu'on parle à Quito et dans les autres parties de la province n'est point uniforme. La langue espagnole est aussi commune que la péruvienne. Il y a dans toutes les deux un mélange de quantité de mots pris et corrompus de l'une et de l'autre. La première que les enfans parlent est la péruvienne, parce que c'est celle de leurs nourrices. Il est rare qu'un enfant sache un peu d'espagnol avant l'âge de cinq ou six ans; et dans la suite, les jeunes gens se font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent se défaire. Un Espagnol qui arrive d'Europe a besoin d'un interprète pour les entendre.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variations, que l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement.

Qui pourrait se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la zone torride, sous l'équateur même, non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid est très-sensible, et que dans d'autres on jouisse sans cesse de tous les charmes du printemps? La douceur de l'air et l'égalité des jours et des nuits font trouver mille délices dans un pays qu'on croirait inhabitable. On le préfère aux pays situés sous les zones tempérées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir par le passage du froid au chaud, et du chaud au froid. La nature rend le climat de Quito si délicieux par la réunion de diverses circonstances, dont une seule ne pourrait manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élévation du terrain au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la terre. Cette élévation diminue la chaleur, parce que, dans un pays qui occupe une si haute région de l'atmosphère, les vents sont plus subtils, la congélation plus aisée, et la chaleur moins ardente : effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la température qu'on y admire, et des autres merveilles que la nature y étale; d'un côté, des montagnes d'une hauteur et d'une étendue immenses, couvertes de glace et de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler; un air

tempéré dans les plaines, une vive chaleur dans les ravines et les vallons; enfin, suivant la profondeur ou l'élévation du terrain, cette variété qu'il est impossible de représenter entre les deux extrémités du froid et du chaud.

Le climat de la ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les neiges, les glaces et les volcans en soient si proches. Les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, et les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes; elles sont agréables. De là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les vêtemens. On voit porter indifféremment des étoffes légères et du drap, sans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

Il règne continuellement à Quito des vents modérés; les plus ordinaires sont ceux du sud et du nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent pas de rafraîchir la terre en arrêtant l'impression excessive du soleil.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur ni de plus agréable pays dans l'univers. Mais les pluies y sont terribles et presque continuelles; elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerre, et souvent d'affreux tremblemens de terre qui semblent menacer la nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après midi, les vapeurs commencent à s'élever;

l'air se couvre de nuages sombres qui se convertissent bientôt en orages. Alors tout paraît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, et cause souvent bien des désastres dans la ville, qui se trouve inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs, malgré leur pente; et le désordre dure jusqu'au coucher du soleil, où l'air redevient tranquille et le ciel fort serein. Quelquefois néanmoins la pluie dure toute la nuit, et continue toute la matinée, ou même trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse de pleuvoir. Il arrive quelquefois aussi que le temps demeure beau, sans interruption, pendant plusieurs jours; mais on peut compter que le quart ou la cinquième partie des jours de l'année est de ceux où le beau temps est mêlé d'orages et de pluie.

L'hiver ne diffère pas beaucoup de l'été. On appelle hiver l'intervalle entre décembre et mai : tout le reste porte le nom d'été. Le premier de ces deux périodes est plus orageux; l'autre a plus de jours sereins. Si les pluies cessent plus de quinze jours, toute la ville est en alarmes, et les habitans se mettent en prières pour en obtenir le retour. Durent-elles sans interruption, les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies fort dangereuses, et que l'excès d'humidité ruine les semences; au lieu que des pluies intermittentes servent non-seulement à tempérer l'ardeur du soleil, mais à

nettoyer les rues de la ville, qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes de saletés. Cependant l'air est naturellement si pur à Quito, qu'on n'y connaît pas même la plupart de ces insectes qui font la guerre au repos des hommes dans les régions chaudes. Les serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y sont sans venin. En un mot, on n'y voit guère d'autre insecte malfaisant que la nigue, dont aucune partie de l'Amérique méridionale n'est exempte. La peste y est inconnue, du moins suivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies contagieuses, des pleurésies ou points de côté, qui causent souvent d'affreux ravages.

Dans toute l'Amérique méridionale, la rage est aussi inconnue pour les chiens que la peste pour les hommes.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito, et l'attribuent à la réunion des avantages dont on a parlé. Le chaud et le froid y sont tempérés avec un accord qu'on ne voit dans aucun autre climat entre ces deux contraires. Toute l'année se passe à semer et à récolter, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; et cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines et des vallées.

Dans une fertilité si singulière, l'excellence des fruits et des denrées doit naturellement répondre à leur abondance. Le pain de froment, si rare dans d'autres parties de l'Amérique mé-

ridionale, est à fort bas prix à Quito, et serait beaucoup meilleur si les Péruviennes qui exercent le métier de boulangères savaient le pétrir. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verts: on y supplée par des racines et des légumes secs. Les fruits qui demandent un climat chaud croissent partout dans la plus grande abondance, tels que les oranges douces et amères, les citrons et les petits limons, les limes douces et aigres, les cédrats et les toronjes. Les arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles et de fleurs. L'usage des habitans de Quito est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions : ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, et les derniers qui disparaissent. Ils servent non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Outre la viande de boucherie, le gibier serait abondant à Quito si les habitans avaient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des montagnes beaucoup de lapins et de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre, et ressemblent peu à celles d'Europe, car elles ne sont pas plus grosses que nos cailles. On mange beaucoup de fromage à Quito. Le débit annuel s'en élève de soixante-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre de vache y est aussi fort bon, et l'on en fait un grand usage. Mais, de même que dans les autres colonies espagnoles, l'on y aime prodigieusement

les sucreries : les voyageurs ne parlent qu'avec étonnement de la quantité de sucre et de miel qui se consomme dans cette ville et dans les cantons voisins. Après avoir exprimé le suc des cannes, on le laisse figer pour en faire de petits pains en forme de gâteaux, que l'on nomme *raspaduras;* c'est le régal habituel des pauvres.

CHAPITRE III.

Le Pérou.

Ce nom, sous lequel on comprenait autrefois tous les pays qui avaient fait partie du vaste empire des incas, a considérablement perdu de son étendue, depuis que l'on en a détaché au nord, en 1718, les provinces qui composaient le royaume de Quito, et, en 1778, celles qui vers le sud-est ont été réunies à la vice-royauté de Buénos-Ayres. Le Pérou s'étend aujourd'hui du 3e. au 23e. degré de latitude australe, et du 69e. au 85e. degré de longitude à l'ouest de Paris. Au nord la rivière de Guayaquil, qui sort des Andes de Loxa, sépare le Pérou de la Nouvelle Grenade; la limite est ensuite formée par le Nouveau Maragnon. Au sud, le désert d'Atacama borne le Pérou du côté du Chili; à l'est, il confine avec des contrées à peine soumises, et sur lesquelles le

Brésil élève des prétentions; et avec la vice-royauté de Buénos-Ayres, la limite entre ces deux pays est tracée par la Sierra de Vilcanota. Une partie de l'espace qui les sépare est occupée par un désert affreux : le grand Océan le borne à l'ouest.

Les Andes, qui traversent le Pérou du nord au sud, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles; l'une est la grande Cordillière des Andes, et compose le noyau central du Pérou; l'autre, plus basse, est la Cordillière de la côte; entre celle-ci et la mer se prolonge de Tumbez à Lima le Bas-Pérou, large de dix à vingt lieues et appelé les Vallées: il est composé en partie de terrains sablonneux. On en voit un, entre autres, entre Morropé et Sechura, qne l'on a nommé *le désert*, parce qu'en effet on n'y aperçoit pas une seule maison. Cet espace, long de trente lieues, est si uni, que l'on peut aisément s'y égarer; et le sable y est si fréquemment remué par les vents, que les guides mêmes perdent la trace. Les Vallées, qui sont arrosées par des ruisseaux, ou humectées par des eaux souterraines, présentent à la vue une suite de vallées délicieuses remplies de villes et de villages.

Le climat des Vallées est remarquable par la douceur constante de sa température; jamais à Lima l'on n'a observé le thermomètre à midi au-dessous de 12° 43′; rarement il s'élève en été au-dessus de 23° 98′. La plus grande chaleur qu'on ait éprouvée dans cette ville le fit mon-

ter à 28° 42′. Cette fraîcheur, qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou, sous le tropique, n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de glaces et de neiges perpétuelles; elle est due plutôt à ce brouillard nommé *garua*, qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer, qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Parirena.

Le pays compris entre les deux Cordillières se nomme *la Siera* (la montagne). Ce ne sont, en effet, que des montagnes et des rochers nus; mais ces montagnes renferment de riches mines d'argent.

Les plus hautes cimes, couvertes de neiges éternelles, fournissent les eaux qui, se précipitant par torrens, creusent ces ravins profonds auxquels on donne, ainsi qu'aux ruisseaux qu'elles forment, le nom de *quebradas*, et où l'on cultive toutes les productions végétales propres à la nourriture de l'homme.

Au delà de la chaîne principale des Andes, s'étend vers les bords de l'Ucayal et du Maragnon une plaine immense inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, et arrosée par les affluens du fleuve des Amazones.

Le Pérou se divise en sept intendances, qui sont: Truxillo, Tarma, Guancavelica, Lima, Guamanga, Cusco, Arequipa.

Truxillo, fondé par Pizarre en 1535, dans

la vallée de Chinca, à une demi-lieue de la mer, est situé par 8° 6' sud. Cette ville a bonne apparence; les maisons sont généralement en briques. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monumens péruviens, où l'on a trouvé des trésors considérables.

Piura est la plus ancienne ville du Pérou bâtie par les Espagnols; elle est située sur une petite rivière qui fertilise le terrain, mais qui disparaît entièrement dans la saison sèche. Elle commerce en cire, salpêtre, fil de pite ou d'agavé, cascarille et autres objets. Ses habitans, au nombre de 15,000, s'occupent aussi du transport, à dos de mulet, des marchandises de Quito à Lima.

Caxamarca, située dans la Cordilière, est aussi dans l'intendance de Truxillo. Cette ville fut bâtie sur les ruines de celle où résidait Atahualpa : elle renferme même des restes de son palais, où réside un de ses descendans. Elle est située au milieu d'une plaine fertile qui rapporte le soixantième grain; le climat y est tempéré et extrêmement sain. A une lieue on voit des sources d'eau chaude appelées le Bain des incas. Les habitans sont actifs et industrieux; ils fabriquent toutes sortes de grosses étoffes de laine, et des toiles de lin et de coton. La matière première de ces objets se trouve dans les districts, dont le sol, en partie inégal et montueux, réunit, dans un espace peu étendu, les températures et les productions les plus différentes. Caxamarca est sur une rivière de même

nom, à 1,464 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à dix lieues à l'ouest du Nouveau-Maragnon. On découvrit en 1771, à seize lieues de cette ville, les riches et célèbres mines d'argent de Guyalgagua et de Micuipampa, communément nommées Chota; elles sont à 2,000 toises d'élévation au-dessus de la mer; et cependant on y trouve des coquilles pétrifiées.

Plus à l'est, de l'autre côté de la Cordilière, est situé Chachapoyas, ville agreste, dans une plaine fertile en froment, sucre et tabac, et arrosée par un affluent du Nouveau-Maragnon.

Lima, capitale du Pérou, renferme 53,000 habitans. Cette ville a un archevêque, une audience royale, un hôtel des monnaies, une salle de spectacle, et plusieurs manufactures. Son université forme comme un foyer de lumières qui se répandent sur tout le pays. Les sciences, généralement cultivées, y font chaque jour des progrès. On y connaît et on y suit les découvertes qui ont eu lieu en Europe.

Les habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, d'Américains, de nègres et de métis. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers, ou le quart du moins, est composé de la noblesse la plus distinguée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres de Castille anciens et modernes. Entre les familles nobles sans titres, il y en a de fort illustres. Il en est une qui tire son origine des anciens incas par une princesse de leur

sang, qu'un capitaine espagnol épousa au temps de la conquête, et dans une haute distinction. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs et des prérogatives, qui portent les personnes du nom le plus illustre à rechercher son alliance. Toutes ces familles font une figure convenable à leur rang: elles ont un grand nombre de domestiques et d'esclaves, de carrosses, et de calèches; ces dernières voitures sont communes jusque dans la bourgeoisie: elles ne sont tirées que par une mule, et n'ont que deux roues et deux siéges, l'un sur le devant, et l'autre sur le derrière, qui peuvent tenir quatre personnes. La plupart sont dorées et d'une forme agréable; aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille; celui des carrosses est aussi fort grand.

Aux terres et aux emplois, qui font le principal soutien des familles nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du commerce; la qualité de commerçant n'y est point incompatible avec la noblesse. Une déclaration royale, aussi ancienne que la conquête, a guéri les Espagnols de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expressément « que, sans déroger, et sans craindre » l'exclusion des ordres militaires, on peut » exercer le commerce en Amérique. » Don Ulloa regrette que cette heureuse loi ne soit pas commune à tous les royaumes d'Espagne, qui en ressentiraient bientôt de grands avantages.

Cette ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la cour. Plusieurs s'en retournent après avoir fini leurs affaires; mais la plupart, charmés des agrémens et de la fertilité du pays, s'y attachent par des mariages, ou par de simples engagemens de commerce; qui tournent, après eux, à l'avantage des parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Les nègres et les mulâtres font la plus grande partie des habitans; ils exercent les arts mécaniques; ce qui n'empêche point, comme à Quito, que les Européens ne s'adonnent aussi aux mêmes professions. A Lima, le but de chacun est de s'enrichir; nul n'y met obstacle. La troisième et dernière espèce d'habitans est celle des Américains et des métis, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la ville, ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation est de cultiver les terres, de faire des ouvrages de poterie, et de vendre les denrées aux marchés; car tout le service domestique se fait par des nègres et des mulâtres, libres ou esclaves; mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'habillement des hommes ne diffère à Lima de celui d'Espagne que par un excès de luxe, qui règne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter; et le mulâtre qui exerce un vil métier est quelquefois plus magnifique

dans ses habits que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes, et celles qui viennent de l'Europe sont promptement débitées. Le prix n'arrête personne; chacun se pique d'avoir les plus belles; et, par une autre ostentation, on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes, et la différence est d'ailleurs si grande entre leur parure et celle des dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Don Ulloa ne dissimule point qu'elle paraît d'abord indécente. « Il n'y a que l'usage, dit-il, » qui puisse la rendre supportable. » Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, un jupon de toile, qui se nomme *fustan*, et qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte ou faldelin, et un pourpoint.

Les manches de la chemise, longues d'une aune et demie, et larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies. Pardessus la chemise et le pourpoint, dont les manches sont fort grandes, elles sont de batiste très-fine, couverte d'une profusion de dentelles. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qui tiennent au corset; ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, et celles de la chemise par-dessus : ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ailes, qui descendent jusqu'à

*.

la ceinture. En été l'on ne voit point de femme qui n'ait la tête couverte d'un voile de batiste, ou de linon très-fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de *bayette* ou de flanelle; mais en visite le rebos est orné comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de franges d'or et d'argent; d'autres, de galons de velours noir. Sur le jupon, elles mettent un petit tablier pareil aux manches du pourpoint. On peut s'imaginer ce que coûte un habillement où l'on emploie plus de matière pour les garnitures que pour le fond, et l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

Un des agrémens dont les femmes se piquent le plus à Lima, c'est de la petitesse de leur pied : elle passe pour une si grande beauté, qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance on fait porter aux filles des souliers si étroits, qu'en avançant en âge, la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats et sans semelle : un morceau de maroquin sert tout à la fois de semelle et d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large et aussi longue que le talon; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Ils se ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries, plus pour l'ornement que pour l'usage; car étant

tout-à-fait plats, ils n'ont pas besoin de boucles pour tenir au pied : aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire briller la beauté de la jambe, qui est presque entièrement découverte.

La coiffure est d'autant plus agréable, qu'elle est toute naturelle. De tous les dons que la nature a faits aux femmes de Lima, leur chevelure est un des plus remarquables. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, et si longs, qu'il leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture; elles les relèvent et se les attachent derrière la tête, en cinq ou six tresses qui en occupent toute la largeur, et dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, terminée à chaque bout par un bouton de diamans de la grosseur d'une noisette. Les tresses qui ne sont pas relevées ont des aigrettes de diamans. Par-devant, de petites boucles descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles; et chaque tempe offre une mouche de velours noir : les pendans d'oreilles sont des brillans, accompagnés de glands ou de houppes de soie noire. Indépendamment des colliers de perles qu'elles portent au cou, elles y pendent encore des rosaires, dont les grains sont de perles fines. Elles ornent leurs bras et leurs mains de bagues de diamans et de bracelets de perles, et leur estomac, d'une plaque d'or enrichie de diamans

attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour se distinguer, ajoutent çà et là des diamans montés en or. Enfin la femme d'un simple particulier, quand elle sort dans toute sa parure, a sur elle en ornemens la valeur de trente à quarante mille écus; et, ce qui surprend encore plus les étrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelque chose à raccommoder, et qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'église, elles prennent un voile de taffetas noir et une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cape et une jupe ronde. Elles sont alors accompagnées de trois ou quatre esclaves de leur sexe, négresses ou mulâtres, en livrée comme des laquais.

Les femmes de Lima sont la plupart belles ou jolies, et de taille moyenne; à leurs beaux cheveux elles unissent une peau très-blanche, sans le secours d'aucun fard, de la vivacité dans la physionomie, des yeux charmans et un teint admirable. Don Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit comme ceux du corps. « Elles » ont, dit-il, de la pénétration; elles pensent » avec justesse, et s'expriment avec élégance; » leur conversation est douce et amusante. » En un mot, il les trouve si aimables, que cette raison seule lui paraît expliquer pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima et s'y fixent par les nœuds du mariage. Il les

représente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles aiment à gouverner; mais il trouve des raisons pour excuser ce faible, d'autant plus, ajoute-t-il, que, si les maris s'y conforment, ils en sont bien dédommagés par des attentions et des complaisances qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs : elles mettent de l'ambre derrière leurs oreilles, dans leurs robes et dans toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets mêmes sont chargés d'ambre, comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes, elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance et la variété des fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les dames, dans leurs calèches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, sans faire attention au prix; et ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. Au reste, chaque femme, dans sa sphère, se règle sur celles du rang le plus distingué, sans excepter les négresses mêmes, qui veulent imiter les femmes de qualité jusque dans leur chaussure.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres : on peut même as-

surer qu'elles sont toutes gaies et badines. De toutes parts on n'entend que des chansons vives et ingénieuses, ou des concerts de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens; on y danse avec une légèreté qui étonne. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitans de Lima, et leur goût pour la musique et la danse aide encore à faire régner le plaisir.

Avec leur vivacité et leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises : ils marquent un vif désir de s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. Leur usage de former entre eux de petites assemblées ne sert pas peu à leur aiguiser l'esprit par l'émulation : c'est une école continuelle. D'ailleurs ils sont d'un caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour-propre, on est toujours sûr de les trouver complaisans. Ils aiment les manières douces, et les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entre eux fort tranquillement. C'est surtout dans la noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les étrangers. Les mulâtres, moins polis et moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la société; ils sont rudes, altiers, inquiets,

et souvent ils ont entre eux de vifs démêlés : cependant les désordres qui naissent de tous ces vices ne sont pas aussi fréquens qu'on pourrait se l'imaginer de la grandeur de la ville et de la multitude de ses habitans.

Il ne manque aux agrémens de Lima et de sa situation que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation ; mais on doit remarquer que l'industrie sait y suppléer en rendant les environs fertiles en toutes sortes de grains et de fruits. Un des soins de l'ancien gouvernement américain, et peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur, fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivières pût servir à porter la fécondité dans les terres et faciliter le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, et les ont conservés comme ils les avaient reçus des incas. C'est de cette manière qu'on a jusque aujourd'hui arrosé les champs de froment et d'orge, les luzernes pour la nourriture des chevaux, les vastes plantations de cannes de sucre, les oliviers, les vignes et les jardins, pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito, où les fruits n'ont aucune saison déterminée. A Lima, les champs produisent dans un temps, qui est toujours le même ; la récolte se fait au mois d'août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature ; car ceux qui sont propres aux pays

chauds ne font que perdre la vivacité de leur verdure, et ne s'en dépouillent que pour faire place à de nouvelles feuilles. Il en est de même des fleurs, c'est-à-dire qu'elles ont aussi leurs saisons. Ainsi le canton de Lima, où l'on distingue l'hiver de l'été, comme dans la zone tempérée, a le même avantage dans la production des arbres et des fruits.

Ce qu'on sème le plus dans le canton, c'est la luzerne, dont la consommation est prodigieuse. Les habitans ne donnent point d'autre nourriture aux animaux, surtout aux mules et aux chevaux, dont le nombre est infini, puisque l'on en voit au moins un ou deux aux personnes mêmes qui n'ont pas de carrosse ou de calèche. Le froment et les cannes à sucre occupent une autre partie des terres. Tous ces champs sont cultivés par des esclaves nègres. Les oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Ils forment des forêts épaisses; car, outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais; ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer : aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les champs qui en sont plantés. On se borne à nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre, et à arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejetons qui croissent autour. On n'en récolte pas moins une grande quantité de belles olives, dont on fait de l'huile, ou qui se con-

servent à la manière de l'Europe. Elles sont très-propres à ce dernier usage par leur grosseur et leur beauté, par leur douceur, et par leur facilité à se détacher de leurs noyaux, qualités qui manquent aux olives espagnoles; aussi l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de cette ville sont remplis de jardins où croissent toutes les espèces de légumes et de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de plusieurs autres cantons, il n'y en a point qui égalent ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année est la saison des fruits, et l'on peut sans cesse les manger frais, parce que, les saisons étant alternatives dans les montagnes et les vallées, les fruits mûrissent d'un côté quand ils cessent de l'autre; et Lima, qui n'est qu'à vingt-cinq ou trente lieues des montagnes, en tire de toutes les sortes: à l'exception de quelques-uns qui demandent un terroir plus chaud. Le raisin est de diverses espèces à Lima. Celui qu'on nomme raisin d'Italie est gros et de très-bon goût. On ne fait aucune sorte de vin dans le canton : il n'y a que du raisin de treilles qui s'étendent sur la terre, où elles croissent fort bien, sans autre soin que de les tailler et de les arroser.

Cependant le terroir est sablonneux, et tellement graveleux, qu'il n'est en quelque sorte composé que de petits cailloux; ce qui rend les chemins fort incommodes. Les lieux où l'on

sème ont environ deux pieds de bonne terre : mais si l'on creuse au delà, on n'y trouve plus que des cailloux roulés; d'où l'on conclut que la mer couvrait autrefois tout cet espace. Au reste, on ne creuse pas à quatre ou cinq pieds dans ce terroir sans y trouver de l'eau. On pense que l'eau de la mer s'y insinue et s'y filtre aisement, et qu'un grand nombre de ruissaux et de torrens qui coulent des montagnes se perdent dans cette plaine avant d'avoir pu se joindre aux rivières. Il se trouve même des rivières qu'on n'aperçoit point, parce que leur lit est rempli de pierres; mais un animal n'y peut mettre les pieds sans y faire jaillir l'eau. Cette abondance de sources souterraines contribue sans doute à la fertilité du pays, surtout pour les grands végétaux, dont les racines pénètrent assez loin pour en être sans cesse humectées.

Outre les vergers, les jardins et les plantations, qui répandent une variété charmante dans les campagnes, la nature seule fournit, en divers endroits, un coup d'œil agréable aux habitans, et une nourriture abondante aux troupeaux. Les collines de San-Christoval et d'Amancaès sont couvertes au printemps d'une brillante verdure émaillée d'une grande variété de fleurs. On rencontre çà et là les mêmes agrémens à cinq ou six lieues à la ronde. Amancaès tire son nom d'une très-belle fleur jaune dont la colline est couverte. Outre ces promenades, la ville en a de publiques; celle

d'Alaméda, au faubourg San-Lazaro, formée par cinq allées d'orangers et de citronniers, longues d'environ deux cents toises; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'arbres, sur les bords de la rivière, et quelques autres où l'on voit chaque jour une foule de carrosses ou de calèches.

Le voisinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'antiquité que des *guacas*, ou d'anciens sépulcres américains, et quelques restes de murailles qui bordaient les grands chemins; mais, à trois lieues de la ville, au nord-est, on voit encore dans la vallée de Guacachipa les murs d'une grande bourgade. Ces murs et ceux que l'on rencontre dans d'autres vallées voisines, quoique construits sur la surface de la terre sans mortier et sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre, tandis que les plus solides édifices de Lima et de tous les lieux bâtis par les architectes espagnols y ont succombé. On en conclut que l'expérience servait de maître aux naturels du pays, et leur enseignait que, dans une contrée si sujette aux tremblemens de terre, le mortier n'était pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Aussi assure-t-on que les Américains, remarquant la méthode de leurs premiers conquérans, se moquaient d'eux, et disaient que les Espagnols creusaient des tombeaux pour s'enterrer; mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu les nouvelles villes du Pérou si sou-

vent changées en monceaux de ruines, et connaissant l'ancien usage des Américains, on ne se soit pas corrigé depuis trois siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses et des appartemens commodes l'emportent, dans l'esprit des Espagnols, sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute. On se rappelle qu'en 1746 un tremblement de terre fit éprouver à la capitale du Pérou un désastre encore plus affreux que celui qui renversa une partie de Lisbonne quelques années après. Lima fut presque entièrement détruite; mais dans une contrée si opulente, un espace de trente ans est plus que suffisant pour fermer une si grande plaie.

Le pain de Lima n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes : le *criollo*, qui est fort léger; l'autre, qu'on nomme pain à la française; et le pain mollet. Les nègres fabriquent tous ces pains pour le compte des boulangers, et les boutiques en sont toujours bien fournies. Les boulangers sont fort riches, et une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; et, se chargeant de leur nourriture, ils paient encore au maître leur travail journalier en argent ou en pain. Ce châtiment est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les galères n'en approchent point. Ils sont forcés de tra-

vailler continuellement le jour et la nuit. On les nourrit mal; on leur laisse peu de temps pour le sommeil. En peu de mois l'esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli. Enfin cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; et ceux qui s'y trouvent condamnés font les plus grands efforts pour obtenir grâce de leurs maîtres. On sait que le même usage existait chez les Grecs et chez les Romains.

Le mouton est la viande la plus ordinaire à Lima; elle y est de très-bon goût. Le bœuf y est aussi fort bon, mais on en mange peu; deux ou trois bœufs suffisent par semaine pour toute la ville. La volaille y est excellente et très-abondante. Le gibier y est moins commun: il consiste particulièrement en perdrix, tourterelles et sarcelles. La chair de cochon est celle dont on consomme le plus; elle est bonne sans être aussi délicate qu'à Carthagène. Toutes les viandes, et le poisson même, sont accommodées avec du sain-doux, ce qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols le Pérou n'avait point d'huile; et depuis qu'il en produit, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribéra planta le premier olivier qu'on ait vu dans ce pays.

On apporte des montagnes, comme un mets fort délicat, du veau gelé; les étrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation consiste à laisser la chair des veaux un jour ou deux à l'air

dans les bruyères pour l'y faire geler. Elle se conserve fort long-temps dans cet état. Le poisson vient à Lima des ports de Chorillos, de Callao et d'Ancon. Le plus délicat est le cordudo, et le *peje-reye* ou poisson-roi, espèce de grado, de six à sept pouces de longueur; quoiqu'il ne se pêche au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on trouve sous le même nom dans les rivières d'Espagne. Celle de Lima nourrit différentes espèces de poissons, et une sorte de crevettes qui ont deux ou trois pouces de large. Les anchois sont abondans sur la côte. C'est la nourriture de cette multitude d'oiseaux de mer connus sous le nom général de *guanaès*, quoiqu'ils soient de diverses espèces.

Parmi les différens vins qu'on boit à Lima, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba et du lac. Le plus en usage est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les eaux-de-vie qui se consomment dans la ville, et qu'on transporte plus loin. L'eau-de-vie de sucre n'y est pas connue. Les fruits secs, tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires et les pommes séchées, etc., viennent du Chili. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima que dans les autres villes de l'Amérique; mais l'usage en est plus modéré. Celui du chocolat l'est aussi. On prend à sa place du maté, ou infusion de l'herbe du Paraguay, qu'on prépare deux fois chaque jour.

« Mais rien, ajoute don Ulloa, ne contribue

tant à l'abondance qui règne à Lima que son commerce avec les autres parties du Pérou. Le tribunal du consulat et le comptoir général, où l'on rassemble non-seulement toutes les marchandises qui arrivent par les galions et les vaisseaux de registres, mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres provinces, rend Lima comme le centre de toutes les richesses et commodités du pays.

» Ce qui vient des provinces est déposé à Lima pour être embarqué sur la flottille qui part du port de Callao, et qui se rend à Panama vers le temps de l'arrivée des galions. Les propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux négocians de Lima, qui vont trafiquer à la grande foire de Panama. A son retour, la flottille s'arrête au port de Payta, où les négocians prennent terre avec les marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvus; et, pour éviter les longueurs de la navigation, ils les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par mer jusqu'à Callao. Lorsque toutes leurs marchandises sont arrivées à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs correspondans, et font serrer dans des magasins tout ce qui est pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'il se présente des acheteurs, qui ne manquent point de se rassembler dans un temps reglé; ou bien ils ont des commis dans les provinces intérieures auxquels ils font des envois dont ils reçoivent le produit

en argent comptant ou en lettres de change.

» Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du pays se paie avec de l'argent en barres, en pignes ou en œuvre. Les barres et les pignes sont converties en espèces à la monnaie de Lima. Ainsi les négocians gagnent beaucoup, non-seulement sur leurs marchandises, mais encore sur les retours en argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres. Les fonds qui en proviennent dans l'intervalle des flottilles sont employés par la plupart des négocians en étoffes du pays, qui sortent des fabriques de l'audience de Quito; car il s'en consomme une si grande quantité pour l'usage du peuple, qui n'est pas en état, dans les petites villes comme à la campagne, d'acheter de magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce commerce n'est pas moins lucratif que l'autre. »

Outre ce commerce, qui est le plus considérable, et qui se fait uniquement par Lima, ses habitans en font aussi avec d'autres pays de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du nord, c'est le tabac en poudre, qui, passant de la Havane au Mexique, y est préparé, et se transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres contrées. Ce commerce se fait à peu près comme celui de Panama; mais les marchands qui le font ne vendent que des parfums, de l'ambre, du musc et de la porcelaine de la Chine.

Il vient des ports de la Nouvelle-Espagne à Lima du goudron, du fer, de l'indigo, mais en petite quantité; de Caracas, beaucoup de tabac en feuilles, et des perles dont le débit est toujours fort grand pour les bijoux et la parure des femmes.

Entre les modes des femmes de Lima il n'y en a point d'aussi générale que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *limpion*. Il paraît par la signification du mot que cet usage n'est venu, dans son origine, que du désir de se tenir les dents propres. Le mot de *limpion* dérive de *limpiar*, qui signifie *nettoyer*. On appelle ainsi de petits rouleaux de tabac longs de quatre pouces sur neuf lignes de diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés à mesure qu'on en fait usage. Les dames se contentent de porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un instant, et s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles et plus nettes après cette opération ; mais les femmes du commun la poussent à l'excès. Elles sont horribles à voir avec un limpion entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet usage, et celui du tabac à fumer, qui n'est pas moins à la mode parmi les hommes, occasione une grande consommation de tabac en feuilles. Les limpions sont composés de tabac de Guayaquil, mêlé à un peu de tabac de la Havane. Le tabac à fumer se tire de Sana, de Moyamba, de Jaën, de Bracamoros, de Lulla et de Chillaos, où

l'on en recueille beaucoup, qui est de fort bonne qualité.

Beaucoup de négocians de Lima ne sont pas aussi riches qu'on pourrait le penser, à cause de leurs dépenses excessives et des riches dots qu'ils donnent à leurs filles : l'établissement des fils emporte aussi une grande partie du capital. D'une grande fortune il s'en forme ainsi plusieurs médiocres, et souvent l'opulence d'une famille finit avec celui qui l'a commencée. Mais si quelque chose peut donner une haute idée des richesses de Lima et du faste espagnol, c'est ce qui se passa en 1682 à la réception du duc de Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la vice-royauté. Les marchands firent paver les rues de la Mercade et de los Mercadores, par lesquelles il devait aller à la Place-Royale, où est le palais, de lingots d'argent quintés, qui pèsent ordinairement environ vingt marcs, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, et épais de deux à trois, ce qui pouvait faire la somme de quatre-vingts millions de piastres, ou quatre cent vingt millions de francs.

L'on peut dire que régulièrement il ne pleut jamais à Lima et dans les vallées ; jamais on n'y voit d'orage. Les habitans qui n'ont voyagé ni dans les montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ignorent ce que c'est que le tonnerre et les éclairs, et leur frayeur est égale à leur étonnement la première fois qu'ils sont témoins de ces météores ; mais il n'est pas moins surpre-

nant que ce qui est inconnu dans les vallées soit très-fréquent à trente lieues de Lima. Les pluies et les orages y sont aussi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique constans à Lima, varient peu : ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons ; et si cette ville n'était pas sujette à d'autres incommodités, ses habitans n'auraient rien à désirer pour l'agrément de la vie ; mais la nature a balancé ces avantages par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des terres australes, qui se font généralement sentir dans les vallées, succèdent quelquefois des vents du nord, si faibles à la vérité, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les girouettes et les banderoles des vaisseaux; c'est une petite agitation de l'air qui suffit pour faire remarquer que les vents du sud ne règnent plus. Elle arrive régulièrement en hiver; et c'est par ce changement que les brouillards commencent ; mais ce léger souffle a des qualités si particulières, que, même avant que le brouillard soit condensé, les habitans en ressentent les effets par de violens maux de tête.

On a déjà remarqué combien le Pérou était sujet aux tremblemens de terre : ses habitans vivent dans de continuelles alarmes. Les secousses sont subites et se suivent ordinairement de près, et avec tant de violence, qu'elles inspirent de la terreur aux âmes les plus fortes. Don Ulloa en fait une peinture assez poétique

pour un grave mathématicien ; il ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. « Quelque inopinés, dit-il, que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire une minute avant les secousses, on entend dans l'intérieur de la terre un bruit sourd qui va d'un endroit à l'autre. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre, en aboyant, ou plutôt en poussant des hurlemens lugubres. Les bêtes de somme et les autres animaux qui marchent dans les rues s'arrêtent tout à coup, et, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitans : au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur leur visage, et courent vers les rues les plus larges pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Leur précipitation est extrême : ils sortent dans l'état où ils se trouvent, et sans y faire réflexion ; si c'est la nuit, pendant qu'ils étaient à reposer, ils sortent en chemise, ne se couvrant pas même d'une robe ; et si, dans une consternation si générale, ce spectacle pouvait être regardé de sang-froid, tant de figures singulières feraient une scène fort comique. Qu'on se représente encore les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent toutes les puissances du ciel, celles même des hommes, et les hurlemens des

chiens qui ne cessent pas : c'est une épouvantable confusion qui dure plus long-temps que les secousses, parce que, l'expérience ayant appris qu'elles peuvent se réitérer, et que les malheurs qui ne sont point arrivés dès les premières sont souvent causés par celles qui les suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi. »

Le premier tremblement de terre qu'on ait ressenti à Lima depuis l'établissement des Espagnols arriva quelques années après la fondation de cette ville ; mais elle en reçut peu de dommage, et tout le mal alla tomber sur Arequipa, qui fut entièrement ruinée. En 1586, le 2 juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux qui échappèrent au danger fondèrent une fête d'actions de grâces, qui se célèbre encore le jour de la Visitation. En 1609, on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore le 27 novembre 1630. La ville, menacée de sa ruine entière, célèbre tous les ans la fête de sa préservation, sous le titre de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, le 13 novembre, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices et quantité de maisons. Sa violence et sa durée obligèrent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. Le 17 juin 1678, les églises souffrirent beaucoup, et diverses maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux tremblemens celui du 20 octobre 1687, qui, ayant commencé à quatre heures du matin, ensevelit un

grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet, les secousses recommencèrent deux heures après, et ne laissèrent rien d'entier dans la ville ; par bonheur pour le reste des habitans, qu'ayant été avertis par les premières, ils avaient eu le temps de se sauver par la fuite. La mer, après s'être retirée loin de ses bornes, revint en montagne qui tomba sur le Callao et d'autres lieux dont tous les habitans furent noyés. Le 29 septembre 1697, le 14 juillet 1699, le 6 février 1716, le 8 janvier 1725, et le 2 décembre 1732, les secousses furent violentes, et causèrent beaucoup de dommage aux maisons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734 et 1743, et cinq grands en 1742.

Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 octobre 1746; il fut plus désastreux que tous les autres ensemble. A dix heures et demie du soir, cinq heures trois quarts avant la pleine lune, les secousses commencèrent avec tant de violence, que, dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, et les habitans qui ne se hâtèrent pas de fuir, ensevelis sous leurs ruines. La tranquillité qui succéda ne fut pas de longue durée. On compta deux cents secousses en vingt-quatre heures, et quatre cent cinquante-une jusqu'au 24 février de l'année suivante ; plusieurs ne furent pas moins fortes que les premières, quoiqu'elles eussent duré moins.

Dans le même temps le Callao éprouva la même catastrophe ; mais la perte des édifices ne fut rien en comparaison de ce qui suivit. La mer s'étant retirée, comme on l'avait vu dans d'autres temps, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, et tomba sur le Callao, qu'elle submergea. Elle se retira une seconde fois pour revenir plus furieuse encore; et, par une nouvelle inondation, elle engloutit totalement cette malheureuse ville, dont il ne resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix. Il y avait alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le port; dix-neuf furent submergés, et les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurèrent embourbés dans la terre à une distance considérable du rivage. Les autres ports de cette côte eurent le même sort, entre autres, Cavalla et Guanapé. Les villes de Chançay et de Gaura, et les vallées de la Baranca, de Supé et de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 octobre, étaient au nombre de mille trois cents, sans y comprendre une infinité d'estropiés. Au Callao, de quatre mille habitans qu'on y comptait, il n'en échappa que deux cents, et de ce nombre vingt-deux furent conservés par ce même pan de mur, qui sert comme de monument au malheur de cette ville.

La même nuit, un volcan qui s'ouvrit tout d'un coup à Lucanas, vomit une si énorme

quantité d'eau, que toutes les campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres volcans crevèrent dans la montagne qui se nomme *Convensiones de Caxamarquilla*, et répandirent aux environs des déluges d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avait entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissemens, tantôt à une décharge de plusieurs pièces d'artillerie.

« Dans cette région, dit don Ulloa, l'expérience apprend mieux que partout ailleurs, par le grand nombre de volcans dont les Cordilières sont remplies, que, lorsqu'un volcan vient à crever, il donne une si furieuse secousse à la terre, que les villages voisins en sont ordinairement détruits. Cette secousse, qu'on peut déjà nommer un tremblement de terre, n'arrive pas aussi ordinairement dans les éruptions où les ouvertures sont déjà faites; ou bien, si l'on sent alors quelque ébranlement, il est léger. Ainsi, dès que la bouche du volcan est ouverte, les secousses cessent, quoique la matière recommence à s'enflammer. »

Du temps des incas, Cusco était non-seulement la capitale, mais la plus ancienne, la plus grande et la plus magnifique ville du Pérou. On voit encore sur une colline, au nord de la ville, les ruines d'une forteresse que les incas avaient fait bâtir pour leur sûreté; un grand mur en talus ferme tous les passages extérieurs, et conserve en même temps une communication libre avec la ville par des voûtes

souterraines qui conduisaient à trois autres forts situés dans la ville même où ces princes entretenaient une nombreuse garnison. Ce rempart était d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres de taille de différentes formes. Quelques-unes sont si grandes, qu'il est difficile de comprendre comment on a pu sans le secours d'aucune machine les tirer des carrières et les transporter dans le lieu où on les voit. Les intervalles que laisse l'irrégularité de ces grosses masses sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art, qu'on n'aperçoit pas facilement leur liaison. Il y en a une d'une grosseur si prodigieuse, qu'on ne peut même imaginer une machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *cansada*, qui signifie *la fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presque entièrement détruits; mais la plupart de tous ceux du dehors subsistent, et semblent promettre une durée égale à celle du monde.

Il se trouve dans cette forteresse des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude, l'autre d'eau froide. Un couvent y a pour murs ceux mêmes du temple du soleil, et le Saint-Sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or de cet astre. Un couvent de religieuses occupe le même emplacement où demeuraient les vierges du soleil.

La plupart des rues de l'ancien Cusco étaien

longues, mais étroites. Toutes les maisons étaient de pierre, et l'on y comptait un grand nombre de palais ou d'édifices royaux. L'or et l'argent en faisaient le principal ornement; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Coréal, qu'on apportait à Cusco toutes les richesses de l'empire, et qu'après les y avoir fait entrer, il était défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir.

Cusco est à peu près de la grandeur de Lima. Cette ville, éloignée de cent quatre-vingt-quatre lieues au sud est de Lima, est située dans un terrain fort inégal, sur le penchant de plusieurs collines. Celles qui l'environnent au nord et à l'ouest forment un arc auquel on a donné le nom de *senca;* au sud-est, la ville est contiguë à une plaine où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont en pierre; les appartemens en sont bien distribués : tous les ouvrages de menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes, et les meubles répondent à cette magnificence. Cusco fait un commerce assez considérable en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemins.

On compte dans Cusco 32,000 habitans, dont plus de 20,000 Américains. Coréal, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, assure que Cusco est l'endroit auquel il donne la préférence pour le plaisir et la santé, quoique le voisinage des Andes y rende l'air un

peu froid, Garcilasso assure que les habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la ville dans la vallée d'Yucay, qui en est à quatre lieues au nord, pour s'éloigner de ces montagnes, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige; mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être tempéré, et le dessein de l'abandonner n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay, qui, étant abrité de toutes parts, passait, du temps même des incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avaient leurs principales maisons de campagne, dont on voit encore les magnifiques débris. L'évêque de Cusco, qui était autrefois le plus riche prélat de l'Amérique, mais qui depuis l'érection des siéges de Guamanga et d'Arequipa, ne jouit plus que de vingt mille piastres de rente, compte entre ses possessions la plus grande partie de cette vallée, et le reste appartient aux principaux Espagnols du pays, qui croient avoir quelque chose à désirer pour le bonheur de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les malades, qui ne sont jamais long-temps à s'y rétablir.

D'autres vallées rendent le voisinage de cette ville extrêmement agréable. Garcilasso vante celle de *Caravaya*. Il raconte qu'en 1566 on tira d'un rocher voisin une masse d'or de la grosseur d'une tête d'homme. Les savans de ce temps jugèrent que, si le hasard ne l'eût pas fait découvrir trop tôt, il y avait grande appa-

rence que tout le rocher se serait converti en or.

Guamanga, fondée par Pizarre en 1539, et qui porta d'abord le nom de *San-Juan de la Vittoria*, est située dans la Sierra, entre Lima et Cusco. Cette ville, qui contient 26,000 habitans, est bâtie sur le penchant de plusieurs collines. Elle est le siége d'une université. Ses maisons sont hautes, construites en pierres, couvertes en tuiles. Elles ont des jardins et des vergers, auxquels le manque d'eau est souvent préjudiciable. Les habitans sont polis, intelligens, adonnés aux sciences. On y fait un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits. Le pays d'alentour jouit d'un climat tempéré; il est très-fertile; on y élève une grande quantité de bestiaux; enfin on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et de mercure.

A trente lieues, à l'ouest de Guamanga, on trouve Guancavelica, ville bâtie dans une crevasse des Andes, sur les bords de la rivière d'Apacoca, et célèbre par une riche mine de mercure, qui en est éloignée d'une lieue et demie, à 2,150 toises au-dessus du niveau de la mer. Les sources d'eau chaude de cette ville sont chargées de sédiment calcaire. On peut dire que les habitans du canton voisin construisent leurs maisons avec de l'eau; car, après qu'ils l'ont laissée refroidir, la matière qu'elle dépose est reçue dans des moules, où elle prend la consistance et la figure d'une pierre. Le sol de l'intendance de Guancavelica ne produit

rien; l'air y est très-froid. Les mines y attirent seules la population. La capitale compte 6,000 habitans.

Tarma, au nord de Guancavelica, est une ville bien bâtie, dans une quebrada ou vallée étroite, profonde et fertile. Sa population est de 5,600 habitans, la plupart créoles, indiens et métis. Le pays d'alentour est malsain, quoique le climat soit très-doux. On attribue cette insalubrité de l'air au voisinage des hautes montagnes, qui interceptent la libre circulation de l'air. On a découvert près de Tarma deux mines de mercure, dont une se trouve dans un filon de fer spathique. Ces deux mines n'ont que deux toises de profondeur. On y exploite aussi deux mines d'argent et d'antimoine.

L'intendance de Tarma renferme la ville de Pasco, dans un pays âpre et sauvage, appelé *Plaines de Bonbon*, où il ne croît aucune espèces de blé, et qui n'est propre qu'au pâturage des bestiaux. Malgré ces désavantages, cette ville est une des plus peuplées du royaume, par le voisinage des riches mines d'argent d'Yauricocha ou Lauricocha. On a vu précédemment que le Nouveau-Maragnon sort du lac de même nom. A quelque distance, au sud, se trouve le lac de Chinchaycocha, qui donne naissance au Pari, dont les eaux vont grossir celles de l'Apurimac.

Atanjauja est le chef-lieu de la vallée de Jauja, une des plus florissantes et des plus peu-

plées du Pérou, parce que la facilité des communications lui donne la possibilité d'envoyer aux mines de Pasco le maïs et les autres denrées qu'elle produit.

Arequipa fut fondée par Pizarre, dans la Sierra, en 1539. Mais les tremblemens de terre et le voisinage incommode du volcan de Guayna-Putena engagèrent les habitans à changer l'emplacement de leur ville. Elle est aujourd'hui sur un terrain uni, à vingt lieues au nord de la mer. Les maisons y sont en pierre : le climat y est très-doux, l'air très-sain. Elle est la résidence d'un évêque. Son nom signifie *restez-y;* en voici l'origine : Les troupes victorieuses de l'inca venaient de conquérir cette contrée; charmés de la beauté du pays, les soldats montrèrent quelques regrets de retourner chez eux; l'inca, qui s'en aperçut, leur dit : Eh bien! restez-y; et ils y restèrent.

Arica est un assez bon port de cette intendance. L'air en est chaud et malsain. Quelques cantons des environs produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. C'est par le port d'Arica que les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, situées dans le Haut-Pérou, et aujourd'hui réunies à la vice-royauté de Buenos-Ayres, communiquent avec le grand Océan.

Tacna, sur le premier degré des montagnes, est arrosée par une petite rivière. La salubrité de son climat lui a valu l'avantage de devenir le siége de l'administration et des autres éta-

blissemens publics qui étaient auparavant à Arica. Ses habitans sont très-laborieux et très-actifs. Le pays d'alentour est aride; le manque d'eau nuit à la fécondité des terres.

La vallée d'Ylo, qui aboutit à un petit port de ce nom, situé plus près d'Arequipa que le précédent, est aussi plantée, en plusieurs endroits, de belles allées d'oliviers dont on tire la meilleure huile du Pérou, et de quantité d'arbres fruitiers, tels qu'orangers, citronniers, figuiers, gouyaviers, bananiers, agouacats.

La province d'Arica est remplie de déserts sablonneux entremêlés de lisières extrêmement fertiles. Elle renferme un volcan qui lance des jets d'une eau chaude et infecte. On y cultive la vigne avec beaucoup de soin et d'intelligence. Elle a des mines d'or, de cuivre et d'argent; celles-ci sont très-riches. Celle d'Huatatanjaya, près du petit port d'Iquique, sur les confins du désert d'Atacama, est dans une contrée entièrement dépourvue d'eau.

Le désert d'Atacama sépare le Pérou du Chili, et faisait autrefois partie de ce dernier pays.

CHAPITRE IV.

Origine des incas; mœurs des Péruviens modernes et des créoles.

Ce qu'il y a de plus obscur dans l'histoire du Pérou, c'est l'origine et la chronologie des incas. Ulloa veut qu'on s'en prenne moins à l'ignorance des peuples du pays, à qui l'art d'écrire était inconnu, et qui n'y suppléaient que par les nœuds dont on a déjà parlé, qu'au préjugé fort adroitement établi par le premier inca, qui se donna pour fils du soleil. Cette fable, reçue aveuglément par tous ses sujets, adoptée et confirmée par ses successeurs, fit perdre toute autre idée des anciens temps, sans soupçons d'erreur, et sans intérêt à chercher la vérité. Tous les historiens conviennent, en effet, que l'origine des incas est fabuleuse; mais ils ne s'accordent point sur la fable inventée par le premier inca pour s'assurer du respect de ses peuples et les gouverner avec plus d'empire. Leur barbarie différait peu de celle des bêtes féroces. La plupart n'avaient aucun sentiment de loi naturelle, et vivaient sans société, sans religion, ou livrés à la plus ridicule idolâtrie.

Suivant Garcilasso, le premier inca passait pour fils du soleil. Son père, touché du triste

état de cette contrée, l'envoya, lui et sa sœur pour en civiliser les habitans, leur donner des lois, leur apprendre à cultiver la terre et à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans le pays la religion et le culte du soleil leur père, et pour lui faire offrir des sacrifices. Dans cette vue, le frère et la sœur furent déposés sur les bords du lac de Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingts lieues. Le soleil leur avait donné un lingot d'or d'une demi-aune de long et de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jeter dans les lieux où ils s'arrêteraient le lingot à terre, et d'établir leur demeure où ils le verraient s'enfoncer. Il y avait joint les lois qui leur devaient servir à gouverner les peuples dont ils pourraient s'attirer la confiance et la soumission. Le frère et la sœur, qui étaient liés aussi par le mariage, prirent leur chemin vers le nord jusqu'au pied d'une montagne au sud de Cusco, nommée *Huanacauri;* ils y jetèrent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout d'un coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'était le lieu où le soleil leur père avait fixé leur demeure. Ensuite, s'étant séparés pour inviter tout le monde à venir jouir sous leurs lois d'un bonheur qui lui était inconnu, l'un continua sa route vers le septentrion, et l'autre prit la sienne vers le midi. Les premiers hommes auxquels ils s'adressèrent, touchés de la douceur de leurs discours et de leurs

offres avantageuses, les suivirent en foule à la montagne d'Huanacauri, où l'inca bâtit la ville de Cusco. Ses nouveaux sujets, charmés de la vie douce et paisible qu'il leur fit mener, se répandirent de toutes parts pour informer d'autres peuples de leur bonheur. Il se forma plusieurs peuplades, dont les plus considérables n'excédaient pas alors le nombre de cent maisons. L'empire de ce monarque s'étendait vers l'orient depuis Cusco jusqu'au fleuve de Paucartambo; vers l'occident, jusqu'à la rivière d'Apurimac, c'est-à-dire environ huit lieues; et vers le sud, neuf lieues jusqu'à Quequesama.

On ignore combien il s'était écoulé de temps depuis la fondation du nouvel empire jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il n'était resté aux Péruviens qu'une mémoire confuse de cette première époque; et leurs quipos, ou les nœuds qu'ils faisaient à des fils pour conserver le souvenir des actions mémorables, n'ont donné là-desus aucune lumière. Garcilasso juge qu'il s'était passé quatre cents ans entre ces deux événemens.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition, on doit admirer l'adresse du premier inca et de sa femme à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractère des Américains. On a déjà dit que ce premier fondateur se nommait *Manco Inca*, et sa sœur ou sa femme, *Mama Oello*. Le mot

Inca a deux significations différentes : proprement, il signifie seigneur, roi ou empereur, et, par extension, il signifie aussi descendant du sang royal. Dans la suite, les sujets s'étant multipliés, et le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un gouvernement policé, on ajouta le surnom de *capac* à celui d'*inca*. *Capac* signifie riche en vertu, en talens, en pouvoir.

A mesure qu'il attirait de nouveaux sujets, et qu'il les accoutumait à vivre en société, Manco Capac leur enseignait ce qui pouvait les rendre capables de contribuer au bien commun, surtout l'agriculture et l'art de conduire les eaux dans les terres pour les rendre fertiles en les arrosant. Il établit dans chaque bourgade un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées du canton, qu'il faisait distribuer aux habitans, suivant leurs besoins, en attendant que l'empire fût assez bien organisé pour établir une juste répartition des terres. Il obligea tous ses sujets à se vêtir, et inventa un habillement décent. Mama Oello enseigna aux femmes l'art de filer la laine et d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son seigneur pour la gouverner sous le titre de *curaca*, et ces charges étaient la récompense du zèle et de la fidélité.

Les lois que Manco Capac fit recevoir au nom du soleil étaient conformes aux simples inspirations de la nature. La principale ordonnait à tous les sujets de l'empire de s'aimer les

uns les autres, et portait des peines proportionnées aux délits. L'homicide, le vol et l'adultère étaient punis de mort. La polygamie fut défendue; et le sage législateur voulut que chacun se mariât dans sa famille, pour éviter le mélange des lignées. Il ordonna aussi que les hommes ne se marieraient point avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leur famille et de pourvoir à sa subsistance. Tout fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'inca faisait assembler dans son palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avait de filles et de garçons nubiles de son sang; il les appelait par leurs noms, et, prenant la main de l'époux et de l'épouse, il leur faisait se donner mutuellement leur foi aux yeux de toute sa cour. Le lendemain, des ministres nommés à cet effet allaient marier avec la même cérémonie tous les jeunes gens nubiles de Cusco; et cet exemple était suivi dans toutes les bourgades par les curacas.

Manco établit le culte du soleil, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il fit ériger à cet astre un temple, auquel il joignit une espèce de monastère pour les vierges consacrées à son service, qui devaient être toutes du sang royal.

Après avoir vu croître heureusement son empire, se sentant affaibli par l'âge et près de sa fin, il fit assembler la nombreuse postérité qu'il avait eue de son épouse et de ses mamaconas, les grands de sa cour et tous les curacas des

provinces. Dans un long discours, il leur déclara que le soleil son père l'appelait à une meilleure vie; il les exhorta de sa part à l'observation des lois, en les assurant que le soleil ne voulait point qu'on y fît le moindre changement; enfin il mourut pleuré de tous ses peuples, qui le regardaient non-seulement comme leur père, mais comme un être divin. Dans cette idée, ils instituèrent des sacrifices en son honneur, et son culte fit bientôt une partie de leur religion. On comptait treize incas depuis Manco jusqu'à Huascar; mais la durée de leur règne est incertaine.

Les voyageurs récens représentent les habitans naturels de l'ancien empire du Pérou si différens aujourd'hui de ce qu'ils étaient au temps de la conquête, qu'on a peine à concilier les peintures modernes avec celles des premières relations. Les écrivains des derniers temps s'étonnent eux-mêmes de se trouver pour ainsi dire en contradiction avec les anciens : « Je ne sais que penser, dit Ulloa, en voyant les choses si changées; d'un côté, j'aperçois des débris de monumens, des restes de superbes édifices et d'autres ouvrages magnifiques, qui signalent l'intelligence, la civilisation, l'industrie des Péruviens, et qui ne permettent pas à ma raison de douter des témoignages historiques : de l'autre, je vois une nation grossière, plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, et peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages à peu près semblables aux bêtes féro-

ces ; de sorte que le témoignage de mes yeux me fait presque douter de ce que j'ai lu. Comment concevoir qu'une nation assez sage pour avoir fait des lois équitables, et formé un gouvernement aussi régulier que celui sous lequel elle vivait, ne conserve plus aucune marque du fonds d'intelligence et de capacité sans lequel il est évident qu'elle n'a pu régler avec tant de sagesse toute l'économie de la vie civile ? » Il n'y a sans doute qu'une réponse à faire à cette question; c'est que ces malheureux peuples ont été abrutis par la tyrannie de leurs nouveaux maîtres. Un philosophe tel que don Ulloa devait trouver cette solution ; mais peut-être un Espagnol n'a pas osé l'écrire.

Les Péruviens actuels ont l'air si imbécilles, qu'on croirait pouvoir à peine les placer au-dessus des brutes; quelquefois même ils semblent dépourvus de l'instinct naturel. Cependant il n'y a pas de peuple au monde qui ait plus de facilité à comprendre, ni une malice plus réfléchie. Il faut conclure de ce contraste que leurs facultés naturelles, qui semblent engourdies par l'esclavage et le malheur, se réveilleraient, si on les mettait en action.

Leur indifférence est extrême pour toutes les choses du monde ; rien n'altère la tranquillité impassible de leur âme. Ils sont également insensibles à la prospérité et aux revers. Quoiqu'à demi nus, ils paraissent aussi contens que l'Espagnol le plus somptueux dans son habillement ; et, loin d'envier un habit riche

qu'on offre à leurs yeux, ils n'ambitionnent pas même d'allonger un peu celui qu'ils portent. L'or, l'argent et tout ce qu'on nomme *richesse*, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'alcade et celui de bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre : aussi n'y a-t-il point d'emplois auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leur repas, ils ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier : leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis. Plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir ni changer leur naturel. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte et le respect ne les touchent pas plus : humeur d'autant plus singulière que rien ne peut la fléchir, et qu'on ne connaît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, soit de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, soit de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts et les soins de leurs guides.

Ils sont fort lents et mettent beaucoup de temps à faire tout ce qu'ils entreprennent. De là le proverbe du pays, pour tous les ouvrages qui demandent du temps et de la pa-

tience : *c'est un ouvrage de Péruvien*. Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lits et d'autres étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, enfin à faire passer la trame; et pour fabriquer une pièce de ces étoffes, ils emploient ainsi deux ans, et plus. On avoue que, si l'on prenait la peine de leur enseigner les méthodes qui abrégent leur travail, ils ont une facilité pour l'imitation qui leur ferait faire de grands progrès.

A la lenteur se joint la paresse, vice enraciné par une si longue habitude, que ni leur propre intérêt ni celui de leurs maîtres ne peuvent les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, ils en laissent tout le soin à leurs femmes. Ce sont elles qui filent, qui font les chemisettes et les caleçons, unique vêtement des hommes; la femme prépare la nourriture, tandis que le mari, accroupi à la manière des singes, l'encourage par ses regards. Il boit dans l'intervalle sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim le presse, ou que l'envie lui prenne de visiter ses amis. L'unique travail qu'il fasse pour sa famille est de labourer une petite portion de terre qui forme ce qu'ils nomment leur *chacarite*; mais ce sont encore les femmes et les enfans qui l'ensemencent, et qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Lorsqu'il est une fois nonchalamment accroupi, rien

n'est capable de lui faire quitter cette posture. Qu'un voyageur s'égare, comme il arrive souvent dans le Pérou, et qu'il s'avance vers une cabane pour s'informer du chemin, le Péruvien se cache, fait répondre par sa femme qu'il n'est pas au logis, et se prive d'une réale, prix ordinaire du service qu'on lui demande, plutôt que d'interrompre son oisiveté. Si le voyageur quitte son cheval pour entrer dans la cabane, il ne lui est pas aisé d'en trouver le maître, parce que ces misérables édifices ne reçoivent de lumière que par une très-petite porte, et qu'en venant du grand jour on n'y distingue point les objets; mais il lui serait inutile de découvrir l'Américain; car les prières, les offres ni les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on leur propose, et qu'ils ont la liberté de refuser. Quant à celles qui leur sont prescrites par leurs maîtres, et pour lesquelles ils sont payés, il ne suffit par de leur dire ce qu'ils ont à faire, on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent jusqu'au retour de celui dont ils craignent la présence. La seule chose qu'ils ne refusent jamais est de prendre part aux danses et aux fêtes : mais il faut que ces divertissemens soient accompagnés du plaisir de boire, qui fait leur bonheur : c'est par-là qu'ils commencent la journée et qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse. La

chicha, espèce de boisson faite avec du maïs, est leur liqueur favorite.

Ce penchant pour l'ivrognerie est si général, que la dignité de cacique ni l'emploi d'alcade ne sont pas un frein pour ceux qui en sont revêtus. Ils courent avec le même emportement aux fêtes, et la chicha met au même rang le cacique, l'alcade et leurs plus vils subordonnés. Mais ce qui doit paraître assez étonnant, les femmes, les filles et les jeunes garçons sont absolument exempts de ce vice. Il n'est permis qu'aux pères de famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu connaissance.

Celui qui fait célébrer une fête invite chez lui toutes les personnes de sa connaissance, et tient prête une quantité de chicha proportionnée au nombre de ses convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la cour de la maison, si c'est une grande bourgade, ou devant la cabane, si c'est en pleine campagne, on met une table couverte d'un tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le festin se réduit à la camcha, ou maïs rôti, avec quelques herbes sauvages bouillies à l'eau. Les femmes servent à boire à leurs maris. Lorsque la gaieté commence à les animer, quelqu'un bat d'une main une espèce de tambourin, et de l'autre joue du flageolet, tandis qu'une partie des assistans de l'un et de l'autre sexe forme

des danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés sans ordre ni mesure. Les femmes y mêlent d'anciennes chansons, et l'on continue à boire la chicha. Lorsqu'à force de boire et de danser, ils ont fini par s'enivrer tous, et qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la femme de l'autre, de sa sœur, de sa fille, ou d'une parente. On oublie tous les devoirs dans ces orgies, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les curés viennent y mettre fin. Leur manière de pleurer les morts est de bien boire. La maison d'où part le convoi est remplie de cruches : ainsi non-seulement ceux qui sont dans l'affliction, et leurs amis particuliers, noient leur chagrin dans la chicha, mais ils sortent dans la rue, arrêtent tous les passans de leur nation, les font entrer dans la maison du défunt, et les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours, et quelquefois plus long-temps. Il paraît que les curés sont assez contens lorsqu'ils y voient mêler une ombre de christianisme.

Autant les Péruviens ont de passion pour la danse et l'ivrognerie, autant ont-ils d'indifférence pour le jeu : jamais ils ne marquent le moindre goût pour cet amusement; il paraît même qu'ils ne connaissent pas d'autre jeu que le *posa*, c'est-à-dire cent, parce qu'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le posa s'est conservé chez eux malgré la conquête. On y

joue avec un aigle de bois à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où les points se marquent par dixaine, et avec un osselet taillé en dé, c'est-à-dire à six faces, dont l'une, distinguée par une certaine marque, se nomme *guagro*. On jette l'osselet en l'air ; et quand il retombe, l'on compte les points marqués sur la face d'en-haut : si c'est celle du *guagro*, on gagne dix points, et l'on en perd autant, si c'est celle de la marque blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur nation ; ils ne le jouent guère que lorsqu'ils commencent à boire.

Les Péruviens ne font pas de grands frais pour voyager : un petit sac rempli de farine d'orge grillée ou macha, et une cuillère, composent leurs provisions pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chicha, ou près d'un ruisseau dans les lieux déserts. Ils prennent avec la cuillère un peu de farine qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche avant de l'avaler. Deux ou trois cuillerées apaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la chica ou de l'eau, et se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs habitations, dans les campagnes, sont aussi petites qu'il est possible de se l'imaginer : c'est une chaumière au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement pour eux, leur famille et leurs animaux domestiques, qui sont les chiens, qu'ils aiment

beaucoup, et dont ils ont ordinairement trois ou quatre, ainsi qu'un ou deux cochons, des poules et des oies. Leurs meubles consistent en divers vaisseaux de terre, et le coton que leurs femmes filent ; leurs lits sont des peaux de moutons étendues à terre, sans coussin et sans couverture. La plupart ne se couchent point, et dorment accroupis sur leurs peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour dormir.

Quoiqu'ils élèvent des poules et d'autres animaux dans leurs chaumières, ils n'en mangent pas la chair. Leur tendresse pour ces bêtes va si loin, qu'ils ne peuvent se résoudre à les tuer ni à les vendre. Un voyageur qui est forcé de passer la nuit dans une de ces cabanes offre en vain de l'argent pour obtenir un poulet : le seul parti est de le tuer soi-même. Alors la Péruvienne jette des cris, pleure, se désole; enfin, voyant le mal sans remède, elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

L'usage des Péruviens est de mener avec eux toute leur famille quand ils voyagent. Les mères portent leurs petits enfans sur leurs épaules. La cabane demeure fermée ; et comme il n'y a rien de précieux à voler, une simple courroie suffit pour serrure. Les animaux domestiques de la famille sont confiés à un voisin, lorsque le voyage doit être de quelque durée; autrement, on se repose sur la garde des chiens; et ces animaux sont si fidèles, qu'ils ne laissent approcher personne de la cabane. Ulloa remarque que les chiens élevés par des Espagnols

et des métis ont une si furieuse haine pour les Américains, que, s'ils en voient entrer un dans une maison où il ne soit pas connu, ils s'élancent sur lui pour le déchirer, lorsqu'ils ne sont pas retenus; mais, d'un autre côté, les chiens élevés par les Américains ont la même haine pour les Espagnols et les métis.

La plupart des Péruviens qui ne sont pas nés dans une ville ou dans une grande bourgade ne parlent que la langue de leur nation, qu'ils appellent *quichoa*; elle fut répandue par les incas dans toute l'étendue de leur vaste empire, pour y rendre le commerce plus aisé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent et parlent l'espagnol; mais ils ont bien rarement la complaisance d'employer cette langue avec ceux qui ne comprennent pas la leur, et s'obstinent plutôt à se taire. Dans les villes et les bourgs, ils se font honneur au contraire de ne parler qu'espagnol, jusqu'à feindre d'ignorer le quichoa. Ils sont tous superstitieux à l'excès; et, par un reste de leur ancienne religion, que tous les efforts des curés ne sont pas encore parvenus à détruire, ils ont des méthodes pour pénétrer dans l'avenir, se rendre heureux, et obtenir du succès dans leurs entreprises.

Ils n'ont que de bien faibles notions du christianisme. Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au service divin les dimanches et les fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châti-

mens. Ce voyageur raconte qu'un Péruvien, ayant manqué à la messe pour s'être amusé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui est la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le curé, et de le remercier de son zèle pour ceux qu'il est obligé d'instruire; car on a mis tout en œuvre pour leur donner une haute idée de la profession ecclésiastique. Le curé lui fit une réprimande, à laquelle il joignit une exhortation affectueuse à ne pas négliger les devoirs de la religion. A peine eut-il cessé de parler, que le Péruvien, s'approchant d'un air humble et naïf, le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain, qui était aussi fête, parce qu'ayant envie de boire encore il prévoyait qu'il ne pourrait assister à la messe.

On leur prodigue les instructions : ils ne disputent jamais, ils conviennent de tout; mais au fond ils ne croient rien. Sont-ils malades et menacés de la mort, on les visite, on les exhorte à faire une fin chrétienne : ils écoutent sans donner aucune marque de sensibilité.

Un de leurs préjugés est de penser que la personne qu'ils épousent a peu de mérite, s'ils la trouvent vierge. Aussitôt qu'un jeune homme a demandé une fille en mariage, et qu'elle lui est accordée, les deux fiancés vivent ensemble comme s'ils étaient déjà mariés. Après s'être ainsi éprouvés mutuellement, le dégoût prend

quelquefois au jeune homme, qui abandonne la fille sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas, ou parce qu'il ne lui a point trouvé les qualités qu'il désire. Il se plaint de son beau-père, et l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après l'épreuve, qu'ils nomment *amanarse*, on se marie. Cet usage est tellement établi, que les évêques et les curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la première question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage est s'ils sont *amanados*, c'est-à-dire amans éprouvés, pour les absoudre de ce péché avant de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon s'il n'est solennel; et, ne le faisant consister que dans la bénédiction du prêtre, donnée devant un grand nombre de témoins, on ne peut leur faire entendre qu'ils sont engagés, si cette circonstance manque. Dans ce cas, ils changent de femmes, comme s'ils n'étaient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, surtout dans l'ivrognerie. Les corrections sont inutiles, parce qu'aucun châtiment n'imprimant parmi eux de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est égal d'être exposés à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais, un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience ayant assez fait con-

naître qu'on ne peut espérer de changer leur caractère, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs désordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier.

La manière dont les Péruviens confessent leurs péchés paraîtra fort singulière. Lorsqu'ils entrent au confessionnal, où ils ne viendraient jamais, s'ils n'y étaient appelés, il faut que le curé commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, et qu'il ait la patience de réciter avec eux le *confiteor* d'un bout à l'autre; car, s'il s'arrête, le Péruvien s'arrête aussi : ensuite il ne suffit pas que le confesseur lui demande s'il a commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, sans quoi le pénitent nierait tout. Quand le prêtre insiste et parle de certitude et de preuve, l'Américain s'imagine alors qu'il est instruit par quelque moyen surnaturel; non-seulement il avoue le fait, mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé.

L'idée de la mort, et la crainte que son approche imprime naturellement à tous les hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur les autres hommes. Dans leurs maladies, ils ne sont abattus que par la douleur; ils ne comprennent pas que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; les exhortations des prêtres ne paraissent pas les toucher. Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, et croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir, aux

derniers momens de leur vie, deux criminels condamnés à mort; l'un était métis ou mulâtre, l'autre Péruvien : il se fit donc conduire à la prison. Le premier, que plusieurs prêtres exhortaient en espagnol, faisait des actes de foi, de contrition et d'amour, avec les signes de terreur propres à sa position. Au contraire, l'Américain, entouré de prêtres qui lui parlaient dans sa langue naturelle, était plus tranquille qu'aucun d'eux. Loin de manquer d'appétit comme son compagnon d'infortune, l'approche de sa dernière heure semblait redoubler son avidité à profiter du dégoût de l'autre pour manger la portion qu'il lui voyait refuser. Il parlait librement à tout le monde. Si les prêtres lui faisaient une demande, il répondait sans marquer aucun trouble; on lui disait de s'agenouiller, il obéissait; on lui récitait des prières, il les répétait mot pour mot, jetant les yeux tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit rien de cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fût conduit au gibet; et tant qu'il eut un souffle de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération.

C'est avec le même sang-froid qu'un Péruvien s'expose à la furie d'un taureau, sans se défendre autrement que par la manière dont il se présente aux coups; il est jeté en l'air, et tout autre serait tué de sa chute; mais il n'en est pas même blessé, et se relève fort content

de sa victoire. Les Péruviens sont aussi adroits que les Chiliens à passer un lacs au cou de toute sorte d'animaux en courant à toute bride ; et, ne connaissant aucun péril, ils attaquent ainsi les bêtes les plus féroces, sans en excepter les ours. Un Péruvien à cheval porte dans sa main une courroie si menue, que l'ours ne peut la saisir de ses pates, et si forte, néanmoins, qu'elle ne peut être rompue par l'effet de la course du cheval et de la résistance de l'ours. Aussitôt qu'il découvre l'animal, il pousse à lui, et celui-ci se dispose à s'élancer sur le cheval : l'Américain, arrivant à portée, jette le lacs, saisit l'ours au cou; et l'autre bout du lacs étant attaché à la selle du cheval, il continue de courir avec la plus grande vitesse. L'ours, occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle, ne peut suivre le cheval, et finit par tomber mort. On a peine à décider qui l'emporte, dans cette action, de l'adresse ou de la témérité.

Les Péruviens élevés dans les villes et dans les grands bourgs, surtout ceux qui exercent un métier et qui savent la langue espagnole, ont l'esprit plus ouvert et les mœurs moins grossières que ceux des campagnes. On les distingue par le nom espagnol de *landinos*, qui revient à celui de *prud'hommes;* mais ils conservent toujours quelques usages anciens par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés, ou par des préjugés qui les attachent à imiter leurs ancêtres. Les plus spiri-

tuels sont ceux qui exercent la profession de barbier ; ils y joignent ordinairement celle de chirurgien, du moins pour la saignée; et, au jugement même de Jussieu et de Séniergues, ils peuvent aller de pair avec les plus fameux phlébotomistes de l'Europe.

Quelquefois les Péruviens sont attaqués d'une sorte de fièvre maligne dont la guérison est également prompte et singulière; ils approchent le malade du feu, et le placent sur deux peaux de mouton; ils mettent près de lui une cruche de chicha : la chaleur du feu et celle de la fièvre lui causent une soif qui le fait boire sans cesse; ce qui lui procure une éruption si décisive, que, dans un jour ou deux, il est mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques jouissent long-temps d'une parfaite santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens, hommes et femmes, qui ont plus de cent ans.

Leurs occupations ordinaires se réduisent aux fabriques, à la culture des terres, et aux soins des bestiaux. Chaque village est obligé, par les ordonnances, de fournir tous les ans aux haciendas, ou métairies de son district, un certain nombre d'Américains, dont le salaire est déterminé : après une année de travail, ils retournent à leurs cabanes, et d'autres les remplacent. Ce service se nomme *mita*. On a renoncé à y avoir recours pour les fabriques, parce que, n'étant pas tous exercés au métier de tisserand, il y aurait peu d'utilité à tirer de

ceux qui l'entendent mal; on se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques mêmes, avec leurs familles, et qui instruisent leurs enfans. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'ouvriers, les maîtres donnent à ceux qui se distinguent par leur industrie des fonds de terre et des bœufs pour les faire valoir; ils défrichent alors, ils labourent, ils sèment pour la subsistance de leurs familles; ils bâtissent des cabanes autour de la métairie, qui devient ainsi un manoir seigneurial, et quelquefois un village fort nombreux. C'est à ces terres défrichées qu'on donne le nom de *chacare* ou *chacarite*.

Les Péruviens conservent une forte inclination pour le culte du soleil. Dans les grandes villes, ils ont des jours où leur dévotion pour cet astre se réveille avec leur amour pour leurs anciens rois, et leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent plus que par les récits de leurs pères. Tel est le jour de la nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique; ils portent encore les images du soleil et de la lune, leurs divinités chéries, et les autres symboles de l'idolâtrie, qui sont des bonnets en forme de tête d'aigle ou de condor, des habits de plumes, et des ailes si bien adaptées, que de loin ils ressemblent à des oiseaux. Dans ces fêtes ils boivent beaucoup : et peut-être n'ose-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils

sont extrêmement adroits à jeter des pierres avec la main et la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols, si redoutés, ne sont pas alors en sûreté; la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques-uns, et les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces fêtes, et depuis quelques années on en a retranché le théâtre où ils représentaient la mort de l'inca.

Frézier, voyageur instruit et judicieux, assure que le principal obstacle à leur conversion vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, dans son style simple et franc, de leur interdire le commerce des femmes lorsqu'ils en voient deux ou trois aux curés? D'ailleurs chacun de ces curés est pour eux, non pas un pasteur, mais un tyran qui va de pair avec les gouverneurs espagnols pour les sucer, qui les fait travailler à son profit sans les récompenser de leurs peines, et qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine où l'ordonnance royale oblige les Péruviens de venir au catéchisme; s'il leur arrive d'y arriver un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coups de bâton, appliquée dans l'église même; de sorte que, pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes et du bois pour sa maison. Les curés ont même

conservé des restes d'idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandes et des liqueurs sur les tombeaux, parce que cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur couvent, c'est une expédition vraiment militaire: ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient; et si le propriétaire ne lâche point de bonne grâce ce qui lui est extorqué, ils changent leur apparence de prière en injures qu'ils accompagnent de coups. » Frézier rend aux jésuites un témoignage plus honorable. « Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Américains; et comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces peuples, et leur inspirent le goût du christianisme.

« Les curés, continue le même voyageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la cour d'Espagne, ces peuples sont traités fort durement par les corrégidors ou gouverneurs, qui les font travailler pour eux et pour le commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils font venir du Tucuman et du Chili une prodigieuse quantité de mules, et, s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Péruviens de leur district de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le roi leur accorde aussi de vendre seuls, dans leur juridiction, les marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Américains, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les vendent à crédit, et par conséquent pour

le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Américains; et parce que ce sont des assortimens, il faut souvent que ces malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin; car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien, et qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les marchands et autres Espagnols qui voyagent prennent hardiment, et le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Péruviens. De là vient que ces peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Ils ne sèment que le maïs nécessaire pour leurs familles, et cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines; et le père et la mère, seuls possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace de temps. »

Il paraît certain à Frézier que les Péruviens, poussés à bout par la dureté du joug espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de temps en temps quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la ville; mais, comme il leur est défendu de porter des armes, on les apaise aisément par des menaces ou des promesses. D'ailleurs les

Espagnols se trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'esclaves nègres qui leur coûtent assez cher, et qui font la plus grande partie de leur richesse et de leur magnificence. Ceux-ci, faisant fond sur l'affection de leurs maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Péruviens, et prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux nations. Les ordonnances sont d'ailleurs remplies de sages précautions pour empêcher qu'elles ne se lient. Il est défendu, par exemple, aux nègres et aux négresses d'avoir aucun commerce d'amour avec les Américains et Américaines; sous peine, pour les mâles, d'être mutilés; et pour les négresses, d'être rigoureusement fustigées. Ainsi les esclaves nègres, qui dans d'autres colonies sont les ennemis des blancs, sont ici les partisans de leurs maîtres. Cependant il ne leur est pas plus permis qu'aux Américains de porter des armes, parce qu'ils en ont quelquefois abusé.

L'invincible aversion des Péruviens pour les Espagnols produit un autre mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les trésors enfouis et les plus riches mines dont ils ont entre eux la connaissance demeurent cachés, et par conséquent inutiles aux uns et aux autres; car les Américains mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage : ils aiment mieux vivre de leur travail et dans la dernière misère. Personne ne doute qu'ils ne connaissent plusieurs belle mines qu'ils ne veulent pas dé-

couvrir, moins pour empêcher que l'or ne sorte de leur pays que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse mine de Salcédo lui fut découverte par une Péruvienne qui l'aimait éperdument. On n'applique point les nègres au travail des mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Péruviens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses herbes qui augmentent leurs forces. Il est certain, par l'aveu des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice à diminuer le nombre des habitans naturels du Pérou, qui se comptait par millions avant la conquête. Les mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que, lorsqu'ils y ont passé quelque temps, le mercure les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans, et meurent hébétés. Les cruautés des corrégidors et des curés en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses nations voisines, qui ont toujours rejeté la domination espagnole.

Il reste une branche de la famille des incas qui jouit d'une singulière distinction à Lima. Le chef, qui porte le nom d'*ampuero*, est non-seulement reconnu du roi d'Espagne pour descendant des empereurs du Pérou, mais, en cette qualité, sa majesté catholique lui donne le titre de *cousin*, et lui fait rendre par les vice-rois une espèce d'hommage public à leur entrée. L'ampuero se met à un balcon sous un dais avec sa femme, et le vice-roi, s'avançant

sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois courbettes vers le balcon.

L'amour, au Pérou, règne parmi les créoles avec une puissance égale sur les deux sexes. Les hommes sacrifient à cette passion la plus grande partie de leurs biens. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté : n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques : leur méthode, qu'ils nomment *mariage derrière l'église*, consiste à vivre avec une maîtresse dont ils reçoivent la foi comme ils la donnent. Ces femmes ont ordinairement de la sagesse et de la fidélité. Les lois du royaume leur sont assez favorables: elles n'attachent point de honte à la bâtardise, et les enfans de l'amour ont à peu près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le père.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade; dans les grandes villes, il est rare qu'elles sortent à pied; mais c'est à l'entrée de la nuit qu'elles font leurs visites. Les plus modestes en plein jour sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert du *rabos* ou de la mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font des démarches qui ne conviennent qu'aux hommes. Leur posture ordinaire dans l'intérieur de leurs maisons est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une estrade couverte d'un tapis à la turque. Elles

passent ainsi des jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas, parce qu'on les sert à part sur de petits coffres qu'elles ont toujours devant elles pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. L'estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, et de cinq à six pieds de large, qui règne ordinairement d'un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'estrade.

Dans les vallées, comme à Lima, les hommes sont habillés à la française, le plus souvent en habits de soie, avec un mélange de couleurs vives. Cet usage ne s'est introduit que depuis le règne de Philippe v; mais, pour déguiser sa source, les créoles le qualifient d'habits de guerre. Les gens de robes, à l'exception des présidens et des auditeurs, portent, comme en Espagne, la golile et l'épée. L'habit de voyage du Pérou est un justaucorps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus et dessous, et des boutonnières.

CHAPITRE V.

Détails sur les anciens Péruviens.

CES détails, que nous tirons de Garcilasso, donnent l'idée d'une nation dont la police était très-avancée, quoique la nation elle-même ne fût pas fort ancienne. La forme du gouvernement, comme on l'a vu, était monarchique.

Le peuple était divisé en décuries, dont chacune avait son chef. De cinq en cinq décuries, il y avait un autre officier supérieur, un autre de cent en cent, de cinq cents en cinq cents, et de mille en mille. Jamais les départemens ne passaient ce nombre. L'office des décurions était de veiller à la conduite et aux besoins de ceux qui étaient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'officier supérieur, de l'informer des désordres ou des plaintes, et de tenir un état du nombre des naissances et des décès. Les officiers de chaque bourgade jugeaient tous les différens sans appel; mais s'il naissait quelques difficultés entre les provinces, la connaissance en était réservée aux incas. Les anciennes lois étaient généralement respectées; on ne souffrait point de vagabonds ni de gens oisifs. La vénération pour l'empereur allait jusqu'à l'adoration. Outre les lumières qu'il recevait chaque mois sur le nom

bre, le sexe et l'âge de ses sujets, il envoyait souvent des visiteurs qui observaient la conduite des chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; et le châtiment des officiers était toujours plus rigoureux que celui du peuple.

L'autorité des empereurs était absolue sur les personnes et sur les biens. Non-seulement ils avaient le choix des terres et des autres possessions, mais ils pouvaient prendre les jeunes filles qui leur plaisaient pour concubines ou pour servantes. A l'exemple du fondateur de la monarchie, l'héritier présomptif du trône prenait en mariage sa sœur aînée, et s'il n'en avait point d'enfans, ou s'il la perdait par la mort, il prenait la seconde, et successivement toutes les autres. S'il était sans sœurs, il épousait sa plus proche parente. Les autres incas prenaient aussi des femmes de leur sang; mais leurs sœurs étaient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'empereur et à l'aîné de ses fils; car c'était toujours l'aîné qui lui succédait.

Dans les nouvelles provinces que les incas ajoutaient à l'empire, ils apportaient leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres et semer beaucoup de grains. Comme l'eau y manque souvent, ils y avaient fait construire en mille endroits ces fameux aquéducs qui, malgré les injures du temps et la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage dans leurs ruines à la magnificence de l'ouvrage. Dans l'ordre de la culture, les champs du soleil avaient le premier rang, ensuite ceux des veuves et

des orphelins, puis ceux des cultivateurs : ceux de l'empereur, ou du caraca ou seigneur, venaient les derniers. Chaque jour, au soir, un officier montait sur une petite tour, qui n'avait pas d'autre usage, pour annoncer à quelle partie du travail on devait s'employer le jour suivant. La mesure de terre assignée aux besoins de chaque personne était ce qu'il en faut pour y semer un demi-boisseau de maïs. On engraissait les terres de l'intérieur avec la fiente des animaux, et les terres voisines de la mer avec celle des oiseaux marins. Le prince n'exigeait de ses peuples aucun autre tribut que la partie de leurs moissons, qu'ils étaient obligés de transporter dans les greniers publics, avec des habits et des armes pour ses troupes. Toute la famille des incas, les officiers et les domestiques du palais, les curacas, les juges et les autres ministres de l'autorité impériale, les soldats, les veuves et les orphelins étaient exempts de toute espèce de tribut. L'or et l'argent qu'on apportait au souverain et aux curacas était reçu à titre de présent, parce qu'il n'était employé qu'à l'ornement des temples et des palais, et que dans tout l'empire on ne lui connaissait pas d'autre usage. Chaque canton avait son magasin pour les habits et les armes comme pour les grains ; de sorte que l'armée la plus nombreuse pouvait être fournie en chemin de vivres et d'équipages sans aucun embarras pour le peuple. Tous les tributs qui se levaient autour de Cusco, dans un rayon de cinquante lieues,

servaient à l'entretien du palais impérial et des prêtres du soleil.

Les incas avaient en horreur les victimes humaines. Le soleil avait plusieurs prêtres, tous du sang royal, et pour chef du sacerdoce un grand-pontife, distingué par le titre de *villouna*, qui signifie devin ou prophète; leur habillement ne différait point de celui des grands de l'empire. On consacrait au soleil, dès l'âge de huit ans, des vierges, qui étaient renfermées dans des couvens où les hommes ne pouvaient entrer sans crime, comme c'en était un pour les femmes d'entrer dans les temples du soleil. C'est une erreur de quelques Espagnols d'avoir écrit que les vierges étaient employées au service de l'autel. Leur ministère n'était qu'extérieur, et consistait à recevoir les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montait à plus de mille dans la seule ville de Cusco. Elles étaient gouvernées par les plus âgées, qui portaient le nom de *mamaconas*. Tous les vases qui servaient à leur usage étaient d'or ou d'argent comme ceux du temple. Dans l'intervalle des exercices de religion, elles s'occupaient à filer pour le service du roi et de la reine. L'habillement des monarques du Pérou était une sorte de tunique qui leur descendait jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, et une bourse carrée qui tombait de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portaient leur coca, herbe qui se mâche dans cette contrée comme le bétel aux Indes orientales,

et qui était alors réservée aux seuls incas. Enfin ils avaient la tête ceinte d'un diadème nommé *uantu*, qui n'était qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés sur les tempes avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des voyageurs et des historiens ont nommé *la frange impériale*.

Toutes les autres parties de l'empire avaient aussi des monastères, où les filles de curacas et toutes celles qui passaient pour les plus belles étaient renfermées, non pour servir le soleil et pour garder la chasteté, mais pour devenir les concubines du souverain. Elles sortaient lorsqu'il les faisait appeler; et leurs mamaconas les occupaient dans leur clôture à filer ou à faire des étoffes que le roi distribuait aux courtisans et aux soldats comme une récompense pour les belles actions. Celles qu'il avait une fois employées à ses plaisirs ne retournaient jamais au monastère; elles passaient au service de la reine, et quelques-unes étaient renvoyées à leurs parens; mais, après avoir eu les bonnes grâces du roi, elles ne pouvaient être ni les femmes ni les concubines de personne. Le respect allait si loin pour tout ce qui lui avait appartenu, que celles qui se laissaient corrompre étaient enterrées vives, et que la même loi condamnait au feu non-seulement le corrupteur, mais tous ses parens et tous ses biens.

Les Péruviens de tous les rangs élevaient leurs enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, et chaque jour,

avant de changer leurs langes, ils les plongeaient dans l'eau. Ils ne leur laissaient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne servait tant à les fortifier. Leurs berceaux étaient de petits hamacs, dont on ne les tirait que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les mères ne prenaient leurs enfans entre leurs bras, ni sur leurs genoux; elles se baissaient sur le hamac pour leur donner le sein, et jamais plus de deux ou trois fois par jour.

L'honnêteté publique était observée avec une extrême rigueur. On ne souffrait point de courtisanes dans les villes et dans les bourgades : elles avaient la liberté de se construire des cabanes au milieu des champs; et quoique leur commerce fût permis aux hommes, les femmes se déshonoraient en leur parlant. Dans chaque maison, la femme légitime jouissait de la distinction d'une reine, au milieu des concubines de son mari, dont le nombre n'était pas borné. Elles ne laissaient pas de travailler ensemble aux ouvrages de leur sexe. Elles faisaient des toiles et des étoffes pour les habits, comme les hommes préparaient les cuirs pour la chaussure. On ne connaisssait pas dans l'ancien Pérou d'ouvriers pour ce genre de travail : chaque famille se suffisait à elle-même. Les femmes etaient si laborieuses, que, dans leurs amusemens mêmes et leurs visites, elles avaient toujours les instrumens du travail entre les mains. Quant aux hommes, quelque paresse qu'on

leur reproche aujourd'hui, il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs ancêtres à la vue de divers monumens qui sont leur ouvrage. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le règne de Hayna Capac, à l'occasion de ses conquêtes, et pour faciliter son retour : cinq cents lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices offrirent en peu d'années une route commode depuis Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'empire. Quelque temps après, et sous le même règne, on en vit de toutes parts dans les plaines et les vallées. C'étaient de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur, qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre et de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux ou de palissades alignés au cordeau, qui empêchaient de s'egarer. Une de ces routes était de cinq cents lieues, comme celle des montagnes. Les levées subsistent encore, quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs ennemis; mais, en paix comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux pour en employer le bois à faire du feu, ou à d'autres usages.

La langue ordinaire des Péruviens était celle de Cusco, que les incas s'étaient efforcés d'in-

troduire dans toutes les provinces conquises. Garcilasso lui reproche d'être pauvre. Elle n'a souvent qu'un seul terme pour exprimer différentes choses, et manque de plusieurs lettres des alphabets latin et castillan. Elle a trois sortes de prononciation, qui servent à varier la signification des mots; une des lèvres, une du palais seul, et la troisième du gosier.

Cette langue avait été cultivée par les poëtes et les philosophes du pays. Les premiers se nommaient *avaracs*, et les seconds *amantas*. On nous a conservé deux exemples de la poésie péruvienne : l'une qui n'est qu'une chanson galante, et qui signifie: *Mon chant vous endormira, et je viendrai vous surprendre pendant la nuit;* l'autre, qu'on peut regarder comme un cantique religieux, parce qu'il contient un point de la mythologie du Pérou. C'était une ancienne opinion qu'une jeune fille de la famille du soleil avait été placée dans la haute région de l'air avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre lorsqu'elle en avait besoin; que son frère frappait quelquefois le vase d'un grand coup, et que de là venaient le tonnerre et les éclairs. Cette espèce d'hymne signifie : « Belle nymphe, votre frère vient de frapper » votre urne, et son coup fait partir le tonnerre » et les éclairs. Mais vous, nymphe royale, vous » nous donnez vos belles eaux par des pluies ; » et dans certaines saisons vous nous donnez » de la neige et de la grêle. Viracocha vous a » placée, et soutient vos forces pour cet emploi.»

Garcilasso y joint une sorte de commentaire, et vante la force des expressions. Il ajoute que les poëtes péruviens composaient aussi des drames, dans lesquels ils représentaient les grandes actions des empereurs défunts.

Les amantas n'ignoraient pas absolument l'astronomie; mais ils ne distinguaient que trois astres par des noms propres : le soleil, qu'ils nommaient *Yut ;* la lune, qui portait le nom de *Quilla ;* et Vénus, qu'ils nommaient *Chasca*; toutes les étoiles étaient comprises sous le nom commun de *coyllur*. Ils observaient le cours de l'année, et les récoltes leur servaient à distinguer les saisons. Les solstices entraient aussi dans leur calcul du temps : ils avaient à l'orient et à l'occident de Cusco de petites tours qui servaient à leur astronomie; mais Acosta et Garcilasso ne s'accordent ni sur leur nombre ni sur leur usage. Rien n'approchait de l'attention des anciens Péruviens pour les éclipses de soleil ou de lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes, et qu'ils leur en attribuassent de ridicules. Ils croyaient le soleil irrité contre eux lorsqu'il leur dérobait sa lumière, et toute la nation s'attendait aux plus terribles malheurs. La lune était malade lorsqu'elle commençait à s'éclipser; si l'éclipse était totale, elle était morte ou mourante; et leur crainte était alors qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chute. Ils se livraient aux cris et aux larmes; ils faisaient sortir leurs chiens, et les contraignaient, à force de coups, d'aboyer dans l'opinion que

la lune aimait particulièrement ces animaux. On retrouve sans cesse, d'un bout du monde à l'autre, les mêmes erreurs nées de la même ignorance.

Leurs mois étaient lunaires. Ils leur donnaient, comme à la lune, le nom de *Quilla;* mais ils les divisaient en quatre parties, qu'ils distinguaient par des noms et par une fête. Dans l'origine de la monarchie, ils commençaient leur année par janvier; mais depuis le règne de Pachacutec, qu'ils nommaient le réformateur, ils avaient pris l'usage de la commencer par décembre.

Quoiqu'ils n'eussent aucun principe de médecine, l'expérience leur avait fait connaître la vertu de certaines herbes, et ceux qui se distinguaient par cette science étaient dans une haute faveur à la cour. D'ailleurs ils n'avaient que deux remèdes, l'ouverture de la veine, qui se faisait ordinairement dans la partie affectée, et la purgation, qui consistait à prendre deux onces d'une racine dont l'effet était assez violent. On remarque, comme un usage assez singulier, qu'ils ne prenaient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies, et qu'ensuite ils employaient uniquement la diète, ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenaient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignaient les mélanges, soit parce qu'ils les ignoraient.

Ils avaient quelques idées de géométrie,

mais grossières et sans méthode. Leur musique instrumentale n'était pas plus avancée. Elle consistait dans l'usage de quelques tambours et de quelques flûtes de roseaux; les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres simples, dont le son n'avait aucune variété.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avaient aucune connaissance de l'écriture. Cependant ils avaient trouvé le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, et de se former une sorte d'histoire, qui comprenait tous les événemens remarquables de leur monarchie. Premièrement, les pères étaient obligés de transmettre aux enfans tout ce qu'ils avaient appris de leurs propres pères, par des récits qui se renouvelaient tous les jours, En second lieu, ils suppléaient au défaut des lettres, en partie par des peintures assez informes, comme les Mexicains, et beaucoup plus par ce qu'ils nommaient *quippos;* c'étaient des rangs de cordes, où, par la diversité des nœuds et couleurs, ils exprimaient une variété surprenante de faits et de choses. Acosta, qui en avait vu plusieurs, et qui se les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-seulement tout ce qui appartenait à l'histoire, aux lois, aux cérémonies, aux comptes des marchandises, était exactement conservé par ces nœuds, mais les moindres circonstances y trouvaient place par de petits cordons attachés aux principales cordes. Des officiers établis

sous le titre de *quippa camayo* étaient les dépositaires publics de cette espèce de mémoires, comme les notaires le sont de nos actes; et l'on n'avait pas moins de confiance à leur bonne foi. Les quippos étaient différens suivant la nature du sujet, et variés si régulièrement, que, les nœuds et les couleurs tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tirait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture et des livres.

Acosta paraît encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'arithmétique avec de simples grains de maïs. Il assure que nos opérations ne sont pas plus promptes et plus exactes avec la plume.

On conclura sans doute que la seule inspiration de la nature avait conduit assez loin les Péruviens, surtout si l'on considère qu'étant environnés de nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvaient rien devoir à l'exemple.

Ils choisissaient, comme les anciens Égyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'était pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devaient reposer, ils les entouraient d'un amas de pierres et de briques, dont ils bâtissaient une sorte de mausolée, et les amis jetaient par-dessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formaient une colline artificielle, à laquelle ils donnaient le nom de *guaque*. La figure des guaques n'est pas exactement pyramidale. Il paraît que, dans ces ouvrages, les

Péruviens ne voulaient imiter que celle des montagnes et des collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt à vingt-six de longueur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, surtout dans le district de Cayambé, dont toutes les plaines en offrent un fort grand nombre.

Les Péruviens étaient ensevelis avec leurs meubles et leurs effets personnels en or, en cuivre, en pierre et en argile. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols, dont plusieurs passent le temps à fouiller dans les sépultures pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée.

Mais les guaques ne contiennent ordinairement que le squelette du mort; les vases de terre qui lui servaient à boire la chicha, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'inca, et d'autres meubles qui n'ont de curieux que leur antiquité.

Les haches de cuivre qu'on trouve dans les tombeaux approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paraît que les Péruviens s'en servaient à faire la plupart de leurs ouvrages; car, si ce n'était pas leur seul instrument tranchant, la quantité qu'on en trouve fait juger que c'était le plus commun; leur unique différence est dans la grandeur.

Les anciens vases à boire sont d'une argile très-fine et de couleur noire. On ignore absolument d'où les Péruviens la tiraient. La forme

de ces vases est celle d'une cruche sans pied, ronde, avec une anse au milieu; d'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur, et de l'autre une tête fort naturellement figurée.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. Ils tiraient particulièrement ces pierres de la côte de Manta, et d'un canton du gouvernement d'Atacamès, nommé *Quaques*. On n'en a pu retrouver les mines; mais les tombeaux de Manta et d'Atacamès fournissent encore des émeraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté et la beauté, sur celles qu'on tire de la juridiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées, les unes en figures sphériques, les autres en cylindres, et d'autres en cônes. On ne comprend point qu'un peuple qui n'avait aucune connaissance de l'acier ni du fer ait pu donner cette forme à des pierres si dures, et les percer avec une délicatesse que nos ouvriers prendraient pour modèle.

Les édifices anciennement bâtis par les Péruviens, soit pour leur culte, soit pour loger leurs souverains, et pour servir de barrière à leur empire, font un autre sujet d'admiration. On a déjà vu qu'ils étaient magnifiques à Cusco, dans la vallée de Pachacamac, à Tumibamba, à Guamanga, et dans quelques autres lieux que les premiers voyageurs ont vantés sans nous en laisser la description. Ulloa donne celle de quelques restes de ces monumens qu'il a visités.

Les ruines, où la jointure et le poli des pierres se font admirer, ne laissent presque aucun doute que ces peuples ne se servissent des pierres mêmes pour en polir d'autres par le simple frottement; car on ne concevrait pas qu'avec les seuls outils qu'ils employaient ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des mines dans le pays; mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux à l'arrivée des Espagnols; et le cas extraordinaire qu'ils faisaient des moindres bagatelles de ce métal prouve qu'il leur était absolument inconnu.

On ne doit pas oublier, entre les monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, et dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des canots, qui sont très-connus, mais d'une sorte d'édifices flottans nommés *balzes*, qui servent en mer comme sur les fleuves. Le bois dont les balzes sont formées est mou, blanchâtre, et d'une extrême légèreté; il n'est plus connu au Pérou que sous le nom espagnol de *balna*, qui signifie radeau.

On fait des balzes de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes par des liens de béjuques, et des solivaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues.

Au-dessus est une espèce de tillac ou de revêtement fait de petites planches de cannes, et couvert d'un toit. Au lieu de vergue, la voile est attachée à deux perches de manglier. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cents quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours et le mouvement.

Outre les balzes qui servent au commerce sur les fleuves, et sur la côte maritime, il y en a pour la pêche, et d'autres, plus proprement construites, pour le transport des familles dans leurs terres et leurs maisons de campagne. On y est aussi commodément que dans une maison, sans se ressentir du mouvement, et fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur. Les solives dont elles sont composées, ayant douze à treize toises de long sur deux pieds ou deux pieds et demi de diamètre dans leur grosseur, forment ensemble une largeur de vingt à vingt-quatre pieds.

Ces balzes voguent et louvoient par un vent contraire aussi bien que le meilleur vaisseau à quille; ce n'est point à l'aide d'un gouvernail. On a des planches de trois ou quatre aunes de long, sur une demi-aune de large, qui se nomment *guares*, et qu'on arrange verticalement à la poupe ou à la proue entre les solives de la balze. On enfonce les unes dans l'eau, et l'on

en retire un peu les autres : par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on vire de bord, et l'on se maintient à la cape, suivant qu'on le désire.

Dans quelques endroits de la côte, les pêcheurs emploient, au lieu de balzes et de canots, des ballons pleins d'air, faits de peaux de phoques si bien cousues, qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Il s'en fait au Pérou qui portent jusqu'à douze quintaux et demi. La manière de les conduire est particulière : on perce les deux peaux jointes ensemble avec une alène ; dans chaque trou on passe un morceau de bois ou une arête de poisson, sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par-dessous des boyaux mouillés pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces ballons ensemble ; avec une pagaie ou un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus, et, si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton ; enfin, pour remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les ballons aussi souvent qu'il en est besoin.

CHAPITRE VI.

Voyage des mathématiciens français et espagnols aux montagnes de Quito. Retour de La Condamine par le fleuve des Amazones.

FAISONS succéder au tableau des conquêtes de l'ambition et de l'avarice, qui ont coûté tant de sang et de crimes, un tableau bien différent, celui des conquêtes de la philosophie; il est moins brillant aux yeux de l'imagination; mais il offre un grand objet aux yeux de la raison, le progrès des connaissances humaines; et peut-être aura-t-on quelque plaisir à voir que, sans autre espoir, sans autre récompense que le désir d'éclairer les hommes et de leur faire du bien, des sages ont supporté autant de travaux et de fatigues, ont montré un courage aussi patient et aussi obstiné que ces conquérans fameux qui affrontaient tous les obstacles pour avoir de l'or et pour commander.

Le voyage de La Condamine à l'équateur, entrepris par les ordres et aux frais du roi Louis XV, et sous les auspices de notre académie des sciences, est un des plus célèbres du dix-huitième siècle, non-seulement par l'importance de son objet, qui était la solution d'un problème agité depuis long-temps parmi les philosophes anciens et modernes, mais encore par le caractère singulier de l'académicien voya-

geur, qui porta dans cette entreprise une activité étonnante, une curiosité avide et insatiable, une intrépidité à l'épreuve de tous les périls ; enfin cette espèce d'héroïsme qui n'est pas celui de l'imagination, que le préjugé peut exalter un moment, mais qui tient à cette force d'âme, de toutes les qualités humaines la plus rare et la plus difficile.

Avant d'entrer dans le détail de ce voyage, il convient de dire un mot de la question physique qui en était l'objet.

Jusqu'au règne des sciences, surtout avant qu'on eût entrepris de longs voyages sur l'Océan, l'opinion d'un fameux philosophe, qui croyait la terre absolument plate, fut la seule reçue parmi les hommes. Ce ne fut que par degrés qu'ils sortirent de cette erreur. Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité se firent en observant que, sur mer et sur terre, on ne pouvait s'éloigner d'une montagne ou d'une tour sans les perdre bientôt de vue. On remarqua sans doute aussi que la hauteur des étoiles polaires variait suivant l'éloignement où l'on était des pôles : ce qui n'arriverait point, si la surface de la terre était plate. Ensuite divers philosophes prétendirent démontrer la sphéricité de la superficie des eaux. Mais leur raison la plus simple pour attribuer cette figure à la terre fut probablement son ombre, qui paraît ronde dans les éclipses de lune. Enfin, sur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la terre se soit

établie, il paraît certain que, depuis Aristote jusqu'au dernier siècle, elle n'a pas souffert le moindre doute.

On avait été beaucoup plus long-temps sans aucune notion de l'étendue de la terre dans sa circonférence et dans son diamètre. Cette difficulté avait paru d'abord insurmontable; comment traverser tant de mers, de montagnes et de précipices impénétrables? Mais, quoique ces obstacles fissent juger l'opération impossible dans sa totalité, ils n'avaient point empêché qu'elle n'eût été tentée. En supposant la terre sphérique, on peut entreprendre de la mesurer par les observations des astres situés au zénith d'un lieu, et éloignés du zénith d'un autre. Ératosthène prit cette voie, et la forme de son opération paraît fort extraordinaire. Il savait que Syène, ville d'Égypte, vers les confins de l'Éthiopie, était parfaitement sous le tropique, et que, par conséquent, au temps du solstice d'été, le soleil passait par son zénith. pour s'en assurer mieux, on y avait creusé perpendiculairement un puits fort profond, où, le jour du solstice, à midi, les rayons solaires pénétraient dans toute son étendue. On savait d'ailleurs qu'à 150 stades autour de Syène, les styles élevés à plomb sur une surface horizontale ne faisaient point d'ombre. Ératosthène supposait qu'Alexandrie et Syène étaient sous le même méridien, et que la distance entre ces deux villes était de 500 stades. Le jour du solstice, il observa, dans Alexandrie, la distance

du soleil au point vertical, par l'ombre d'un style élevé à plomb du fond d'un hémisphère concave; et trouvant que cette dernière distance était la cinquantième partie de la circonférence d'un grand cercle, il en conclut que la distance entre ces deux villes était la cinquantième partie de la circonférence de la terre. Ensuite, cette distance, supputée de 5,000 stades, lui donne 250,000 stades pour toute la circonférence, qui, partagée également en 360 degrés, fit 694 stades et presque demi au degré. Mais, à la place de ce nombre, il prit ensuite le nombre rond, apparemment parce qu'il ne crut pas pouvoir répondre de 4 ou 5 stades dans un degré : en multipliant les 700 stades par 360 degrés, il eut la circonférence totale de 252,000 stades.

D'autres anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes mesures; mais elles portent sur des suppositions qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude et la justesse, à celles qui sont en usage aujourd'hui. Ce n'est pas même tout d'un coup que les modernes sont parvenus au point de lumière et de précision dont ils peuvent se glorifier : pendant plus de deux siècles, il s'est trouvé tant de différence dans leurs calculs, qu'il n'est pas aisé d'expliquer comment ils pouvaient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, et l'importance dont il était pour la géographie et la navigation qu'elle fût enfin levée, furent deux puis-

sans motifs qui firent souhaiter à Louis XIV que l'académie royale des sciences rendît ce service à l'univers. Picard, membre de cette compagnie, fut chargé de mesurer les degrés terrestres. Il mesura géométriquement les distances entre Paris, Malvoisin, Sourdon et Amiens; et ayant déterminé par des observations astronomiques la distance d'une même étoile au zénith des deux points extrêmes, il trouva dans le degré terrestre, 57,060 toises parisiennes. Il fut le premier qui appliqua les lunettes aux instrumens dont il se servit pour ces opérations.

On avait cru jusqu'alors que le globe terrestre était parfaitement sphérique, sans autre exception que les inégalités des montagnes, qui ne sont d'aucune considération dans une si grande étendue. Personne n'avait douté que la terre ne fût une boule parfaitement arrondie; et comme on supposait que la mesure trouvée par Picard convenait à chaque degré, on ne doutait pas que les 360 degrés par lesquels on divise la circonférence de la sphère ne fussent égaux entre eux, et qu'ils n'eussent tous la longueur qu'il avait déterminée de 57,060 toises. Mais on ne fut pas long-temps à reconnaître que cette supposition était gratuite.

Deux raisons fort différentes, et dont on tira des conséquences opposées, firent également révoquer en doute la sphéricité de la terre: l'une, c'est la diversité reconnue dans la longueur d'une pendule à secondes, à différentes latitudes; l'autre, la mesure de tous les degrés du méri-

dien qui traverse la France. Cette mesure fut faite par Cassini père et fils La Hire, Maraldi, Couplet, Chazelles et leurs collègues. L'histoire en est curieuse.

Le célèbre Huyghens publia, au commencement de l'année 1673, un traité dans lequel il prétendait que la pendule à secondes pouvait servir de mesure certaine, invariable et universelle, dans toutes les parties du monde, parce qu'en supposant la terre une sphère parfaite, le pendule d'une longueur égale devait avoir partout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, Picard avait fait la même proposition dans son livre de la mesure de la terre. D'un autre côté, Richer, se trouvant, en 1672, à l'île de Cayenne, qui n'est qu'à 4° 66′ sud, remarqua, au mois d'août de cette année, que le pendule de l'horloge qu'il avait apportée de Paris, sans aucun changement de longueur, mettait plus de temps à faire ses oscillations, ou qu'il ne faisait point à Cayenne les mêmes oscillations dans le même temps qu'à Paris. L'horloge retardait chaque jour de deux minutes vingt-huit secondes. Pendant dix mois, Richer ne cessa point de renouveler la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que, pour battre les mêmes secondes, ce même pendule devait être plus court d'une ligne un quart. Une découverte si singulière excita beaucoup de mouvemens parmi les mathématiciens. Les lumières et l'exactitude reconnues de Richer ne permettaient pas de douter du fait; quel-

ques-uns l'attribuèrent à l'allongement de la verge du balancier, causé par la chaleur du climat : mais cet effet n'était pas nouveau, et l'on était sûr que la différence ne pouvait aller à la proportion que Richer avait observée. Il fallut chercher d'autres raisons, et conclure nécessairement que la différence ne pouvait venir que d'une moindre pesanteur à Cayenne. On conçut alors que tous les corps pesaient moins vers l'équateur que vers les pôles ; car, dans les principes de la statique, la durée des vibrations dépend de la longueur et de la pesanteur du corps qui les fait.

La découverte de Richer fut confirmée par une expérience toute semblable de Halley, dans l'île de sainte-Hélène; par celle de Varin, des Haies et Glos, aux îles de Gorée, de la Guadeloupe et de la Martinique; de Couplet à Lisbonne et au Para; du P. Feuillée à Porto-Bello et à la Martinique, et par quantité d'autres dont le résultat ne pouvait être attribué à la seule différence des climats. Comme il ne pouvait rester aucun doute que les corps ne pesassent plus vers les pôles que sous l'équateur, Huyghens et Newton commencèrent par nier que la terre fût parfaitement sphérique; ensuite ils expliquèrent ce phénomène par la force centrifuge des corps mus en rond. Tout corps, disaient-ils, dont le mouvement est circulaire, fait un effort continuel pour fuir et s'éloigner du centre autour duquel il se meut. Ce principe, en faveur duquel la raison s'accorde avec

l'expérience, se découvre visiblement dans une fronde : à mesure qu'on la tourne, la pierre qu'elle porte fait d'autant plus d'effort pour sortir et s'éloigner du centre autour duquel on la fait tourner, que la vitesse du mouvement est plus grande ; et, dès qu'on la lâche, elle continue de se mouvoir, sans être poussée par une nouvelle force. Les lois naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge : c'est le nom qu'on lui a donné, parce qu'elle tend à éloigner un corps du centre de son mouvement. De là les mêmes philosophes ont conclu que la terre est aplatie, et leur raisonnement peut être réduit en peu de mots. La terre se meut, et tourne chaque jour sur son axe. Par ce mouvement, chaque particule de son globe fait effort pour s'éloigner de l'axe, et cet effort est proportionné à la vitesse ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle et la vitesse étant plus grands vers l'équateur que vers les pôles, il faut que l'effort soit plus grand près de l'équateur pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté, tout corps, par sa gravité primitive, qui se nomme force centripète, tend vers le centre de la terre, ou, pour mieux dire, perpendiculairement à l'horizon. On trouve donc deux forces dans un même corps : l'une qui le pousse et l'entraîne vers le centre de la terre ; l'autre qui naît du mouvement de la terre, et qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe, ou du centre autour duquel ils se meu-

vent; et comme ces deux forces sont toujours plus contraires l'une à l'autre à mesure que les corps sont plus proches de l'équateur, il arrive qu'avec une égale quantité de matières, les pendules, comme tous les autres corps, ont plus de pesanteur à Paris qu'à l'île de Cayenne.

On a poussé le raisonnement jusqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terrestre doit avoir, suivant le plus ou le moins de latitude, et la diminution que la même force doit causer dans la gravité des corps à chacun de ces degrés. Huyghens et Newton allèrent jusqu'à marquer, quoique avec quelque différence, le rapport entre l'axe de la terre et le diamètre de l'équateur. Huyghens le concluait de la seule force centrifuge comparée à la gravité. Newton y joignait sa théorie sur la gravitation universelle. Ils étaient persuadés que d'exactes expériences sur la pesanteur pouvaient vérifier seules non-seulement la figure de la terre, mais encore la grandeur de chaque degré dans toutes les latitudes.

Un nouveau phénomène, découvert dans le même temps, leur parut confirmer cette théorie. On reconnut dans le disque de jupiter certaines taches à l'aide desquelles les astronomes observèrent qu'il faisait en six heures une révolution sur son axe. Comme elle était plus rapide que celle qu'on attribuait à la terre, elle devait imprimer à toutes les parties de cette planète une force centrifuge correspondante à sa vélocité, et par conséquent plus grande que

celle de la terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devait presque aplatir le globe de jupiter vers ses pôles. En effet, avec d'excellens micromètres, qui servirent à mesurer ses diamètres, on trouva que l'axe de révolution de cette planète était plus court que son diamètre.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le pendule, parurent ingénieux aux mathématiciens français; mais ils voulaient des expériences et des faits décisifs. Ils reconnaissaient que la mesure de Picard ne pouvait être une règle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux, si la terre n'était pas sphérique, cette mesure, quoique exacte, pour la partie qui avait été mesurée, ne pouvait être appliquée à ceux dont on ne connaissait pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la ligne méridienne qui traverse la France; et ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis-le-Grand, sous la protection d'un ministre que toute l'Europe honore du même surnom. Cassini fut chargé de l'exécution. On choisit pour premier point de cette mesure l'Observatoire de Paris. Malgré quantité d'obstacles, elle fut continuée depuis Dunkerque jusqu'à Collioure; et le méridien de toute la France fut divisé en deux arcs, l'un de Dunkerque à Paris, et l'autre de Paris à Collioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718. Les mêmes mesures, observe Maupertuis, furent répétées par les Cassini en différens temps, et par différentes métho-

des. Le gouvernement y prodigua toute la dépense et toute la protection imaginables pendant l'espace de trente-six ans; et le résultat de six opérations, faites en 1701, 1713, 1718, 1734, et 1735, fut toujours que la terre était allongée vers les pôles. Ainsi, deux choses résultaient de ces opérations : l'une que la terre n'était pas entièrement sphérique; en quoi les Français convenaient avec Huyghens et Newton : l'autre, qu'elle était un sphéroïde long ou étendu vers les deux pôles; ce qui ne s'accordait pas avec l'opinion de ces deux mathématiciens, qui la croyaient un sphéroïde large ou aplati vers les pôles.

Cependant les mesures des Cassini semblaient valoir une démonstration. Ils avaient trouvé les degrés septentrionaux de la France moindres que les méridionaux ; d'où ils concluaient avec raison que la terre, étant plus courbe vers les parties septentrionales que vers les parties méridionales, devait avoir la figure d'un sphéroïde allongé : la plupart des savans ne doutaient point de la justesse de ces mesures. On prit parti en Espagne pour l'opinion des Cassini; et comme ils ne parlaient point du phénomène des pendules, deux de nos plus savans académiciens entreprirent de l'ajuster avec la figure allongée de la terre. Les partisans de l'opinion opposée ne niaient pas que la mesure du méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de précision; mais ils prétendaient que, dans les deux arcs qui la parta-

geaient, la différence de quelques degrés par rapport aux autres était si peu considérable, et par conséquent si peu sensible, qu'il était aisé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute observation est sujette. D'ailleurs, quelque exactitude que Cassini père eût apportée à la sienne, il ne laissait pas d'y avoir un excédant de 37 toises entre sa mesure vers Collioure et celle de Picard, et une de 137 entre sa mesure vers Dunkerque et celle de son fils.

Dans cette dispute, la figure de la terre demeurait indécise pour les personnes neutres; et tout le monde néanmoins sentait la nécessité d'une décision. Les navigateurs y étaient les plus intéressés, puisque les distances des lieux différant dans les deux systèmes, cette incertitude les exposait à diverses sortes d'erreurs. Les géographes tombaient dans un extrême embarras pour leurs cartes: s'ils choisissaient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvait être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les astronomes avaient besoin aussi d'une décision fixe; de là dépendait pour eux la connaissance de la véritable parallaxe de la lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position et ses mouvemens; et c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur mer. La question n'était pas moins importante pour les physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'agent universel qui sert au gouvernement de toute la nature. Enfin de là dépend

encore la perfection du niveau pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des canaux, pour donner passage aux mers, pour faire changer de cours aux rivières, sans compter mille autres connaissances qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la terre, par l'enchaînement que toutes les sciences ont entre elles.

Tel était l'état d'une difficulté qui occupait depuis quarante ans, l'académie des sciences lorsque Louis xv fit communiquer à cette académie, par le comte de Maurepas, ministre et secrétaire d'état de la marine, la résolution où il était de ne rien épargner pour faire décider cette fameuse question. On ne trouva point de voie plus sûre que d'envoyer, aux frais de sa majesté, deux compagnies d'académiciens, l'une au nord, pour mesurer un degré du méridien près du pôle; l'autre en Amérique, pour en mesurer un autre près de l'équateur. C'était en effet le seul moyen de lever tous les doutes sur la figure de la terre; car, si elle était aplatie, les degrés devaient aller en augmentant depuis l'équateur jusqu'au pôle; au contraire, si elle était allongée, et si, dans la comparaison des degrés les plus proches, la différence était si petite, qu'elle pût être confondue avec les erreurs presque inévitables dans les observations, on était sûr qu'en comparant les degrés les plus éloignés, elle ne pourrait échapper aux observateurs. Enfin, si la terre était parfaitement sphérique, les degrés, à quelque distance

qu'ils fussent entre eux, devaient être égaux, sans autre différence que celle qui peut résulter des observations.

Le roi nomma, pour exécuter au nord une entreprise si digne de lui, Maupertuis, Clairaut, Camus et Le Monnier, académiciens, et l'abbé Outhier, correspondant de l'Académie; de Sommereux pour secrétaire, et Herbelot pour dessinateur. Le roi de Suède y joignit Celsius, son astronome. Leur voyage et leurs observations, qui ont été publiés par Maupertuis, seront rappelés avec honneur dans nos relations du nord. Vers l'équateur, sa majesté chargea de ses ordres Godin, Bouguer et La Condamine, académiciens, auxquels Joseph de Jussieu, docteur en médecine, fut associé pour les observations botaniques. On leur donna pour aides, dans les opérations géométriques, Verguin, ingénieur de la marine; Godin des Odonais, et Couplet; de Morainville, pour dessinateur; Seniergues, pour chirurgien, et Hugo pour horloger. Le pays de Quito, dans l'Amérique méridionale, parut le plus propre à des observations dont la plupart devaient se faire sous l'équateur. L'agrément du roi d'Espagne fut demandé pour un travail dont les terres de son domaine allaient recevoir un nouveau lustre; et non-seulement ce monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses à son sang, mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur en nommant deux mathématiciens espagnols, don George Juan,

et don Antoine d'Ulloa, pour accompagner les académiciens français, et pour assister à leurs observations.

Il se trouvèrent tous ensemble à Panama, d'où cette illustre compagnie mit à la voile le 22 février 1736, et passa pour la première fois la ligne, du 7 au 8 mars. Elle aborda le 10 à la côte de la province de Quito, dans la rade de Manta : ici se fit la première séparation des savans associés. Les deux officiers espagnols et Godin rentrèrent à bord, et firent voile pour Guayaquil. Bouguer et La Condamine restèrent seuls à Manta. Nous les y retrouverons quand nous aurons suivi les deux Espagnols dans leur route, qui offre des détails intéressans jusqu'à Quito, où était le rendez-vous général. Ils s'embarquèrent sur le fleuve de Guayaquil, le 3 mai 1736, arrivèrent le 11 à Caracol, après bien des retardemens causés par les courans qu'ils avaient peine à surmonter. Pour continuer le chemin par terre, on leur tenait des mules prêtes, sur lesquelles ils se mirent en route le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord par des savanes, des bois de bananiers et de cacaotiers, les rendirent sur les plages de la rivière d'Ojibar. Ils la traversèrent neuf fois à gué dans ses divers détours, et toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle est semée, qui n'empêchent point qu'elle ne soit tout à la fois large, profonde et rapide. Le soir, ils s'arrêtèrent au port des Mosquites, dans une maison située sur la rive. Tout le che-

min, depuis Caracol jusqu'aux plages d'Ojibar, est si marécageux, qu'ils avaient marché continuellement par des ravines et des bourbiers où leurs mules s'enfonçaient jusqu'au poitrail; mais il devient plus ferme lorsqu'on a passé les plages. On juge, par le nom du lieu où les mathématiciens passèrent la nuit, à quoi ils étaient condamnés pendant leur sommeil. Ils y furent si cruellement piqués des mosquites, que quelques-uns prirent le parti de se jeter dans la rivière et de s'y tenir jusqu'au jour; mais leurs visages, seule partie du corps qu'ils ne pouvaient plonger dans l'eau, furent bientôt si maltraités, qu'il fallut abandonner cette ressource, et laisser du moins partager le tourment à toutes les autres parties du corps.

Le 15, ils traversèrent une montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils arrivèrent à de nouvelles plages de la rivière d'Ojibar, qu'ils passèrent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte, à cinq heures du soir, dans un lieu appelé *Caluma*. On n'y trouva aucun endroit pour se loger, et pendant toute la journée il ne s'était offert aucune maison; mais les voituriers américains entrèrent dans la montagne, coupèrent des pieux et des branches, et formèrent en peu de temps des cabanes qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avait été très-incommode entre des arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention un voyageur

se meurtrit les jambes contre les troncs, et la tête contre les branches. Quelquefois les mules et les cavaliers s'embarrassent dans les béjuques, espèce de liane ou d'osier qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent, et ne peuvent se débarrasser sans secours.

Le 16, à six heures du matin, le thermomètre marquait 1016; aussi commença-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à huit heures, et l'on passa vers midi dans un lieu nommé *Mama Rumi*. C'est la plus belle cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ cinquante toises de haut d'un rocher taillé à pic, et bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chute forme par sa blancheur et sa clarté un spectacle auquel Ulloa n'avait rien vu d'égal. Elle se rassemble sur un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle cascade est nommée *Paccha* par les Américains, et *Chorréra* par les Espagnols. Les mathématiciens, continuant de marcher, passèrent deux fois la rivière sur des ponts aussi dangereux que les gués, et vers deux heures après midi ils arrivèrent à Tarrigagua. Une grande maison de bois, construite exprès pour les loger, servit à les délasser d'une journée très-fatigante. Le chemin ne leur avait offert d'un côté que d'horribles précipices; et, de l'autre, il était si étroit, que, les cavaliers et les montures n'ayant pas cessé de

heurter, tantôt contre les arbres et tantôt contre le roc, ils étaient fort meurtris à leur arrivée.

On nous explique en quoi consiste le danger des ponts. Comme ils sont de bois et fort longs, ils branlent d'une manière effrayante sous le poids de ceux qui les passent; d'ailleurs ils ont à peine trois pieds de large, sans aucune sorte de parapets ou de garde-fous sur les bords. Une mule qui vient à broncher tombe infailliblement dans la rivière, et ne manque pas d'y périr avec sa charge. Le passage étant guéable en été, on fabrique ces ponts chaque hiver, mais avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans. Lorsqu'une personne de marque fait cette route, le corrégidor de Guaranda est obligé de faire construire par les Américains les maisons de bois qui servent au repos de chaque journée. Elles demeurent sur pied pour servir aux autres voyageurs jusqu'à ce qu'elles tombent faute de réparation; alors un voyageur ordinaire est réduit, pour tout logement, aux cabanes que ses voituriers ou ses guides lui bâtissent à la hâte.

Le 17, à six heures du matin, le thermomètre marquait 1014 et demi; et ce degré parut un peu frais aux mathématiciens, qui étaient accoutumés à des climats plus chauds; mais la même heure fait éprouver à Tarrigagua deux températures fort opposées. S'il y a deux voyageurs, dont l'un vient des montagnes et l'autre de Guayaquil, le premier

trouve le climat si chaud, qu'il ne peut souffrir qu'un habit léger; et l'autre, au contraire, trouve le froid si sensible, qu'il se couvre de ses plus gros habits. L'un trouve la rivière si chaude, qu'il est impatient de s'y baigner; et l'autre la trouve si froide, qu'il évite d'y tremper la main. Une différence si remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on sort.

En sortant de Tarrigagua, le 8 à neuf heures du matin, les mathématiciens commencèrent à monter la fameuse montagne de Saint-Antoine; et vers une heure après midi ils arrivèrent dans un lieu que les Américains nomment *Guamar*, et les Espagnols *Cruz de canna*, c'est-à-dire Croix de roseaux. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter. Cruz de canna est un petit espace de plaine un peu en pente, qui fait le milieu de la montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarrigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. « Qu'on se figure, dit Ulloa, des montées presqu'à plomb, et des descentes si rudes, que les mules ont beaucoup de peine à s'y soutenir. En quelques endroits le passage a si peu de largeur, qu'il contient difficilement une monture; en d'autres, il est bordé d'affreux précipices qui font craindre à chaque pas de s'y abîmer. Ces chemins, qui ne méritent pas le nom de sentiers, sont remplis dans toute leur longueur, et d'un pas à l'autre, de trous de près d'un pied de profondeur, quelquefois plus

profonds, où les mules ne peuvent éviter de mettre les pieds de devant et de derrière; quelquefois leur ventre traîne à terre, et presque toujours il en approche jusqu'aux pieds du cavalier. Les trous forment une espèce d'escalier, sans quoi la difficulté du chemin serait invincible; mais si malheureusement la monture met le pied entre deux trous, ou ne le place pas bien dedans, elle s'abat, et le cavalier court plus ou moins de risque, suivant le côté par lequel il tombe. » Pourquoi ne pas marcher à pied dans un chemin de cette étrange nature? On répond qu'il n'est pas aisé de se tenir ferme sur les éminences qui sont entre les trous; et que, si l'on vient à glisser, on s'enfonce nécessairement dans le trou même, c'est-à-dire dans la boue jusqu'aux genoux, car ces trous en sont remplis, et souvent jusqu'au comble.

On les nomme *camellons* dans le pays; ils sont comme autant de trébuchets pour les mules: cependant les passages qui n'ont point de trous sont encore plus dangereux. « Ces pentes étant fort escarpées, et la nature du terrain, qui est de craie continuellement détrempée par la pluie, les rendant extrêmement glissantes, il serait impossible aux bêtes de charge d'y marcher, si les voituriers indiens n'allaient devant pour préparer le chemin. Ils portent de petits hoyaux, avec lesquels ils ouvrent une espèce de petites rigoles à la distance d'un pas l'une de l'autre, pour donner

aux mules le moyen d'affermir leurs pieds. Ce travail se renouvelle chaque fois qu'il passe d'autres mules, parce que, dans l'espace d'une nuit, la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. Encore se consolerait-on de recevoir de fréquentes meurtrissures, et d'être crotté ou mouillé, si l'on n'avait sous les yeux des précipices et des abîmes dont la vue fait frémir. » Enfin Ulloa assure, sans exagération, que le plus brave n'y peut marcher qu'avec un frisson de crainte, surtout s'il conserve assez de liberté d'esprit pour songer à la faiblesse de l'animal qui le porte.

La manière dont on descend de ces lieux terribles ne cause pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que, dans les endroits où la pente est si raide, les pluies font ébouler la terre et détruisent les camellons. D'un côté, on a sous les yeux des coteaux escarpés, et de l'autre des abîmes, dont la vue seule glace les veines. Comme le chemin suit la direction des montagnes, il faut nécessairement qu'il se conforme à leurs irrégularités ; de sorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toises sans être obligé de faire deux ou trois détours. C'est particulièrement dans ces sinuosités que les camellons sont bientôt détruits. La nature apprend aux mules à s'y préparer. Dès qu'elles sont aux lieux où commence la descente, elles s'arrêtent, et joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme

pour se cramponner : elles joignent de même les pieds de derrière, les avançant un peu aussi, comme si leur dessein était de s'accroupir. Dans cette posture elles commencent à faire quelques pas pour éprouver le chemin ; ensuite, sans changer de situation, elles se laissent glisser avec une vitesse étonnante. L'attention du cavalier doit être de se tenir ferme sur sa selle, parce que le moindre mouvement qui ferait perdre l'équilibre à sa monture ne manquerait point de les précipiter tous deux. D'ailleurs, pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberait infailliblement dans quelque abîme. Ulloa ne se lasse point d'admirer l'adresse de ces animaux. On s'imaginerait, dit-il, qu'ils ont reconnu et mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il serait impossible aux hommes de passer par des routes où les brutes leur servent de guides.

« Mais quoique l'habitude les ait formées à ce dangereux manége, elles ne laissent point de marquer une espèce de crainte ou de saisissement. En arrivant à l'entrée des descentes, elles s'arrêtent sans qu'on ait besoin de tirer la bride : rien n'est capable de les faire avancer sans avoir pris leurs précautions. D'abord on les voit trembler ; elles examinent le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre ; elles s'ébrouent, comme pour avertir le cavalier du péril ; et, s'il n'a pas déjà passé par ce même lieu, ces pressentimens ne lui causent pas peu d'effroi. Alors les Américains pren-

nent le devant, se portent le long du passage, grimpent aux racines d'arbres qu'ils voient découvertes ; ils animent les mules par leurs cris, et ces animaux, que le bruit semble encourager, rendent le service qu'on attend d'eux. » Dans d'autres endroits de la descente, il n'y a point de précipices à craindre ; mais le chemin y est si resserré, si profond, ses côtés si hauts et si perpendiculaires, que le péril n'y est pas moins grand, quoique d'une autre manière. La mule, n'y trouvant point de place pour arranger ses pieds, a beaucoup plus de peine à se soutenir. Si elle tombe néanmoins, ce ne peut être sans fouler le cavalier, et dans un sentier si étroit, qu'on n'a pas la moindre liberté de s'y mouvoir ; il est assez ordinaire de se casser le bras ou la jambe, ou de perdre même la vie.

A l'entrée de l'hiver, et au commencement de l'été, ces voyages sont plus incommodes et plus dangereux que dans toute autre saison. La pluie forme alors d'épouvantables torrens qui font disparaître les chemins, ou qui les ruinent jusqu'à rendre le passage absolument impossible, à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand nombre d'Américains pour les réparer, et ces réparations mêmes, faites à la hâte, ou suffisantes pour les naturels du pays, laissent encore de grands sujets d'effroi pour un Européen. En général, le peu de soin qu'on donne à l'entretien des chemins du Pérou en augmente beaucoup l'incommodité natu-

relle ; car ce n'est pas seulement celui de Guayaquil à Quito dont les voyageurs se plaignent; il n'y en a pas un seul de bon dans toutes les parties des montagnes. Lorsqu'un arbre tombe de vieillesse, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que, s'il barre le chemin, on se mette en peine de l'écarter; il y en a de si gros, que leur tronc n'a pas moins d'une aune et demie de diamètre. Ceux de cette grosseur demandant beaucoup d'appareil pour les remuer, les Américains se contentent d'en diminuer une partie à coups de hache; ensuite, déchargeant les mules, il les forcent de sauter par-dessus le reste du tronc. L'arbre reste ainsi dans la situation où ils le trouvent; et d'autres Américains, qui viennent après les premiers, continuent de faire sauter les mules jusqu'à ce qu'il soit pouri par le temps.

Le 18, à Cruz de canna, le degré du thermomètre était de 1010; les mathématiciens se remirent en marche par un chemin semblable à celui du jour précédent, jusqu'à Pucara, où l'on cesse de suivre la rivière.

Tout ce qu'on découvre au delà de Pucara, lorsqu'on a passé les hauteurs de cette Cordillière, est un terrain sans montagnes et sans arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de plaines rases et de fort petites collines; les unes et les autres sont couvertes de froment, d'orge, de maïs et d'autres grains, dont la différente verdure forme un spectacle fort

agréable pour ceux qui viennent de traverser les montagnes. Cet objet parut très-nouveau à des voyageurs accoutumés depuis près d'un an aux verdures des pays chauds et humides, qui sont fort différentes de celles-ci ; ils trouvèrent à ces belles campagnes un parfaite ressemblance avec celles de l'Europe.

Après s'être reposés jusqu'au 21, dans la maison du corrégidor de Guaranda, ils reprirent leur route vers Quito, et le jour de leur départ, comme les deux jours précédens, le thermomètre marqua 1004 et demi. Le 22, ils commencèrent à traverser la bruyère, ou le désert de Chimboraço, laissant toujours à gauche la montagne de ce nom, et passant par des collines sablonneuses qui, depuis le cap Nége, paraissent continuellement s'élargir. Les terres de ce cap, qui vont, par un long espace, en penchant des deux côtés vers la mer, environnent la montagne, et semblent en former les faces. Vers cinq heures du soir, les mathématiciens arrivèrent dans un lieu nommé *Rumimachaï*, c'est-à-dire, cave de pierre : ce nom vient d'un fort gros rocher qui forme dans sa concavité une retraite assez commode, où les voyageurs passent la nuit : cette journée avait été fatigante. On ne trouve sur la route ni précipices ni passages dangereux, mais le froid et le vent s'y font vivement sentir. Lorsqu'on a passé le grand Arénal et surmonté les plus grandes difficultés de cet ennuyeux désert, on découvre les restes d'un

ancien palais des incas, situé entre deux montagnes, et dont le temps n'a respecté qu'une partie des murs.

Le 23, à cinq heures et un quart du matin, le thermomètre marquait 1000, terme de la congélation de cet instrument; aussi la campagne parut-elle toute blanche de frimas, et le rocher de Rumimachaï était tout couvert de gelée. A neuf heures du matin les mathématiciens recommencèrent à côtoyer le Chimboraço à l'est, et vers deux heures ils arrivèrent à Mocha, petit hameau fort pauvre, où ils passèrent la nuit.

Le terrain qui est entre Caracol et Guaranda est de deux sortes: le premier, jusqu'à Tarrigagua, est uni; et, depuis Tarrigagua jusqu'à Guaranda, on ne fait que monter et descendre. Les montagnes, jusqu'à deux lieues au delà du Pucara, sont couvertes de grands arbres de différentes espèces, dont le branchage, les feuilles et la grosseur du tronc causent de l'étonnement aux voyageurs. Toute cette Cordillière est aussi garnie de bois dans sa partie occidentale qu'elle en est dépourvue dans la partie opposée. C'est du sein de ces montagnes que sort la rivière qui, grossie par une infinité de ruissaux, occupe un si vaste lit depuis Caracol jusqu'à Guayaquil.

Toute l'étendue de ces montagnes, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de terrain uni dans leur partie supérieure, abonde en diverses espèces d'animaux et d'oiseaux, dont

la plupart diffèrent peu de ceux de Tierra-Firme. On peut y joindre les paons sauvages, les faisans, une espèce particulière de poules, et quelques autres dont l'abondance est si grande, que, s'ils se perchaient moins haut, et s'ils ne se cachaient pas sous les feuillages des arbres, les voyageurs n'auraient besoin que d'un fusil et de munitions pour faire continuellement la meilleure chère. Il s'y trouve aussi beaucoup de serpens, et des singes d'une singulière grandeur, qu'on distingue dans le pays par le nom de *marimondas*. Ulloa ne craint pas d'assurer que, lorsqu'ils se dressent sur leurs pieds, ils ont plus d'une aune et demie de hauteur. Leur poil est noir. Ils sont extrêmement laids, mais ils s'aprivoisent facilement.

Les roseaux ne sont nulle part aussi beaux que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur ordinaire est entre six et huit toises; et, quoique leur grosseur varie, les plus épais n'ont qu'environ six pouces. La partie ferme et massive de chaque tuyau a six lignes d'épaisseur. On comprend qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pied et demi de large; et l'on ne s'étonnera point qu'elles servent à la construction des édifices du pays. Pour cet usage et quantité d'autres, on ne les coupe que dans leur parfaite grandeur. La plupart des tuyaux sont remplis d'eau, avec cette différence que, pendant la pleine lune, ils sont tout-à-fait pleins, et qu'à mesure que

la lune décroît, cette eau diminue jusqu'à disparaître entièrement dans la conjonction. L'expérience n'en laissa aucun doute à Ulloa. Il observe aussi qu'en diminuant, l'eau se trouble, et qu'au contraire, dans sa plus grande abondance, elle est aussi claire que le cristal. Les Péruviens ajoutent d'autres particularités. Tous les tuyaux, disent-ils, ne se remplissent pas à la fois; entre deux pleins, il y en a toujours un qui reste vide. Ce qu'il y a de certain, sur le témoignage du mathématicien, c'est que, si l'on ouvre un tuyau vide, on en trouve de suite deux autres pleins. On attribue à leur eau la vertu de dissiper les apostèmes qui peuvent naître d'une chute. Aussi tous les voyageurs qui descendent des montagnes ne manquent pas d'en boire pour se fortifier contre les coups et les meurtrissures, qu'on ne peut guère éviter dans cette route. On laisse sécher les roseaux après les avoir coupés : ils sont alors assez forts pour servir de chevrons et de solives. On en fait aussi des planches et des mâts pour les balzes. On en double les soutes des vaisseaux qui chargent du cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois. Enfin ces cannes servent à mille sortes d'ouvrages.

Cependant Bouguer et La Condamine étaient restés seuls à Manta. Ces deux académiciens se proposaient d'y observer l'équinoxe par une nouvelle méthode de Bouguer, de reconnaître le point où passait l'équateur, de fixer, par

l'observation de l'éclipse de lune du 26 mai, la longitude entièrement inconnue de cette côte, la plus occidentale de l'Amérique méridionale, et d'examiner le pays où leurs opérations de la mesure de l'équateur devaient les conduire. D'autres motifs se joignirent à ces premières vues : ils voulaient chercher, sur les plages de la côte, un terrain commode à mesurer, et propre à servir de base à leurs déterminations géométriques. « Nous ne devions point négliger, dit La Condamine, l'occasion d'observer les réfractions astronomiques de la zone torride, en profitant de la vue de l'horizon de la mer, que nous allions bientôt perdre de vue dans un pays de montagnes : enfin il était à propos de faire l'expérience du pendule à secondes au niveau de la mer, et sous l'équateur même. L'exécution de tant de projets ne prit qu'un mois. » Tandis que Bouguer s'occupait des réfractions, La Condamine détermina le point de la côte où elle est coupée par l'équateur : c'est une pointe, appelée *Palmas*, où il grava, sur le rocher le plus saillant, une inscription pour l'utilité des gens de mer. La persécution des maringouins ou mosquites est insupportable dans ce lieu; et le ciel y est presque toujours couvert de nuages. En débarquant à Manta, on avait averti la compagnie de se tenir en garde contre les serpens, qui sont communs et dangereux. Dès la première nuit, La Condamine en vit un suspendu à l'un des montans de la case de roseaux, sous laquelle il avait son ha-

mac ; mais ils n'attaquent point un homme, s'il évite de les toucher.

Les deux académiciens visitèrent Charapoto, Puerto-Véjo, et parcoururent la côte, depuis le cap San-Lorenzo jusqu'au cap Passado et Rio Jama. Pendant leur séjour à Puerto-Véjo, La Condamine guérit, avec du quinquina qu'il avait apporté de France, une créole que la fièvre tourmentait depuis un an, et qui n'avait jamais entendu parler d'un fébrifuge qui croît dans sa patrie.

La santé de Bouguer, qui commençait à se déranger, l'ayant obligé, le 23 avril, de prendre sa route vers le sud, pour aller rejoindre Godin et les officiers espagnols à Guayaquil, La Condamine se vit seul, et c'est dans son propre récit qu'on va représenter la route qu'il prit pour Quito.

« Les instrumens, dit-il, furent partagés entre M. Bouguer et moi. Je lui remis mon petit quart de cercle d'un pied de rayon, et je me chargeai du grand. Nous avions commencé ensemble la carte du pays : je la continuai seul, et, n'ayant pu trouver de guide pour pénétrer à Quito en droite ligne au travers des bois, où l'ancien chemin était effacé, je côtoyai les terres en pirogue l'espace de plus de cinquante lieues vers le nord. Je déterminai, par observations à terre, la latitude du cap San-Francisco, celle de Tacamos, et des autres points les plus remarquables. Je remontai ensuite une rivière très-rapide, à laquelle une mine d'émeraudes,

aujourd'hui perdue, a donné le nom qu'elle conserve. Je levai le plan de son cours et la carte de mes routes depuis le lieu de mon débarquement jusqu'à Quito.

» Tout ce terrain est couvert de bois épais, où il faut se faire jour avec la hache. Je marchais, la boussole et le thermomètre à la main, plus souvent à pied qu'à cheval. Il pleuvait régulièrement tous les jours après midi. Je traînais après moi divers instrumens, et le grand quart de cercle que deux Américains avaient bien de la peine à porter. Je recueillis et dessinai dans ces vastes forêts un grand nombre de plantes et de graines singulières, que je remis ensuite à M. de Jussieu. Je passai huit jours entiers dans ces déserts, abandonné de mes guides. La poudre et mes autres provisions me manquèrent. Les bananes et quelques fruits sauvages faisaient ma ressource. La fièvre me prit : je m'en guéris par une diète qui m'était conseillée par la raison et ordonnée par la nécessité.

» Je sortis enfin de cette solitude, en suivant une crête de montagnes, où le chemin, ouvert trois ans après par don Pédro Maldonado, gouverneur de la province, n'était pas encore tracé. Le sentier où je marchais était bordé de précipices creusés par des torrens de neige fondue qui tombent à grand bruit du haut de cette fameuse montagne connue sous le nom de *Cordillière des Andes*, que je commençais à monter. Je trouvai à mi-côte, après quatre jours de marche, au milieu des bois, un village amé-

ricain nommé Niguas, où je m'arrêtai. J'y entrai par un ravin étroit que les eaux ont cavé de dix-huit pieds de profondeur. Ses bords coupés à pic semblaient se joindre par le haut, et laissaient à peine le passage d'une mule : on m'assura que c'était là le grand chemin, et il est vrai qu'alors il n'y en avait pas d'autre. Je passai plusieurs torrens sur ces ponts formés d'un réseau de lianes, semblable à nos filets de pêcheurs, tendu d'un bord à l'autre, et courbé par son propre poids. Je les vis alors pour la première fois, et je ne m'y étais pas encore familiarisé. Je rencontrai sur ma route deux autres hameaux dans l'un desquels, l'argent m'ayant manqué, je laissai mon quart de cercle et ma malle en gage chez le curé, pour avoir des mulets et des Américains jusqu'à Nono, autre village où je trouvai un religieux franciscain qui me fit donner à crédit tout ce que je lui demandai.

» Plus je montais, plus les bois s'éclaircissaient : bientôt je ne vis plus que des sables, et plus haut des rochers nus et calcinés qui bordaient la croupe septentrionale du volcan de Pichincha. Parvenu au haut de la côte, je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration à l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux qui se réunissaient pour former une rivière. Tant que ma vue pouvait s'étendre, je voyais des campagnes cultivées, diversifiées de plaines et de prairies, des coteaux de verdure, des villages, des ha-

meaux entourés de haies vives et de jardinages : la ville de Quito terminait cette riante perspective. Je me crus transporté dans nos plus belles provinces de France. A mesure que je descendais, je changeais insensiblement de climat, en passant, par degrés, d'un froid extrême à la température de nos beaux jours du mois de mai. Bientôt j'aperçus tous ces objets de plus près et plus distinctement. Chaque instant ajoutait à ma surprise : je vis, pour la première fois, des fleurs, des boutons et des fruits en pleine campagne sur tous les arbres. Je vis semer, labourer et recueillir dans un même jour et dans un même lieu. »

La Condamine entra dans Quito le 4 de juin; Bouguer était le seul à qui sa mauvaise santé n'avait pas encore permis de s'y rendre; mais le 10 du même mois, treize mois après leur départ de France, ils s'y trouvèrent tous rassemblés.

En 1738, il employa les premiers jours de septembre à faire un voyage au-delà de la cordilière orientale, à Tagualo, district peu connu, dont il leva la carte. Le marquis de Maënza, seigneur de tout ce canton, avait fait construire sur le sommet de la montagne de Gnougnouourcou un logement pour lui, et un abri pour ses instrumens; mais, par un contretemps qui n'était que trop ordinaire, le brouillard rendit ses peines et tous ses préparatifs inutiles; en revenant, il se détourna un peu du chemin pour voir le lac de Quilotoa, situé sur le

haut d'une montagne dont on lui avait raconté des choses merveilleuses.

Ce lac est renfermé dans une enceinte de rochers escarpés, qui ne lui parut pas avoir beaucoup plus de deux cents toises de diamètre, quoiqu'on lui suppose une lieue de tour. Il n'eut ni le temps ni la commodité de le sonder; il s'en fallait alors environ vingt toises que l'eau n'atteignît les bords. On lui assura qu'elle était montée depuis un an à cette hauteur, qu'elle avait près des bords plus de quarante toises de profondeur, et qu'il était long-temps resté dans son milieu une île et une bergerie que les eaux, en s'élevant peu à peu, avaient enfin tout-à-fait couvertes. La Condamine ne garantit point la vérité de ces faits, et quoiqu'ils n'aient rien d'impossible, il avoue qu'il avait regardé comme une fable ce qu'on lui avait dit sur la foi des traditions péruviennes, que, peu après la formation du lac, il était sorti du milieu de ses eaux des tourbillons de flamme, et qu'elles avaient bouilli plus d'un mois; mais, depuis son retour en France, il a su de M. Maënza, qui était à Paris en 1751, et qui avait douté aussi de tous les faits précédens, qu'au mois de décembre 1740, il s'éleva pendant une nuit, de la surface du même lac, une flamme qui consuma tous les arbustes de ses bords, et fit périr les troupeaux qui se trouvèrent aux environs. Depuis ce temps tout a conservé sa situation ordinaire. La couleur de l'eau est verdâtre; on lui attribue un mauvais goût; et quoique les trou-

peaux voisins en boivent, on ne voit sur ses bords, ni même dans le voisinage, aucune sorte d'oiseaux et d'animaux aquatiques. Celle qui coule du côté de la montagne est salée : les vaches, les moutons, les chevaux et les mulets en paraissent fort avides. Du côté opposé, les sources donnent une eau sans goût, qui passe pour une eau des meilleures du pays. Il y a beaucoup d'apparence que le bassin de ce lac est l'entonnoir de la mine d'un volcan qui, après avoir joué dans les siècles passés, se renflamme encore quelquefois. Le bassin a pu se remplir d'eau, par quelque communication souterraine avec des montagnes plus élevées.

Un des points que Bouguer et La Condamine reconnurent ensemble, était une petite montagne nommée *Nabouco*, voisine des villages de Pénipé et de Guanando, où l'on recueille de fort belle cochenille, sur une espèce particulière d'opuntia ou raquette. La base de la montagne de Nabouco est de marbre; dans les ravines des environs, La Condamine en découvrit de très-beaux et de richement veinés de plusieurs couleurs. Il y vit aussi des rochers d'une pierre blanche, aussi transparente que l'albâtre, et plus dure que le marbre; elle se casse par éclats, et rend beaucoup d'étincelles : on assure qu'un feu violent la liquéfie. L'académicien, soupçonnant qu'elle pouvait être employée à la porcelaine, en recueillit des fragmens qui faisaient partie de l'envoi qu'il fit en 1740, pour le cabinet au Jardin du roi. Il

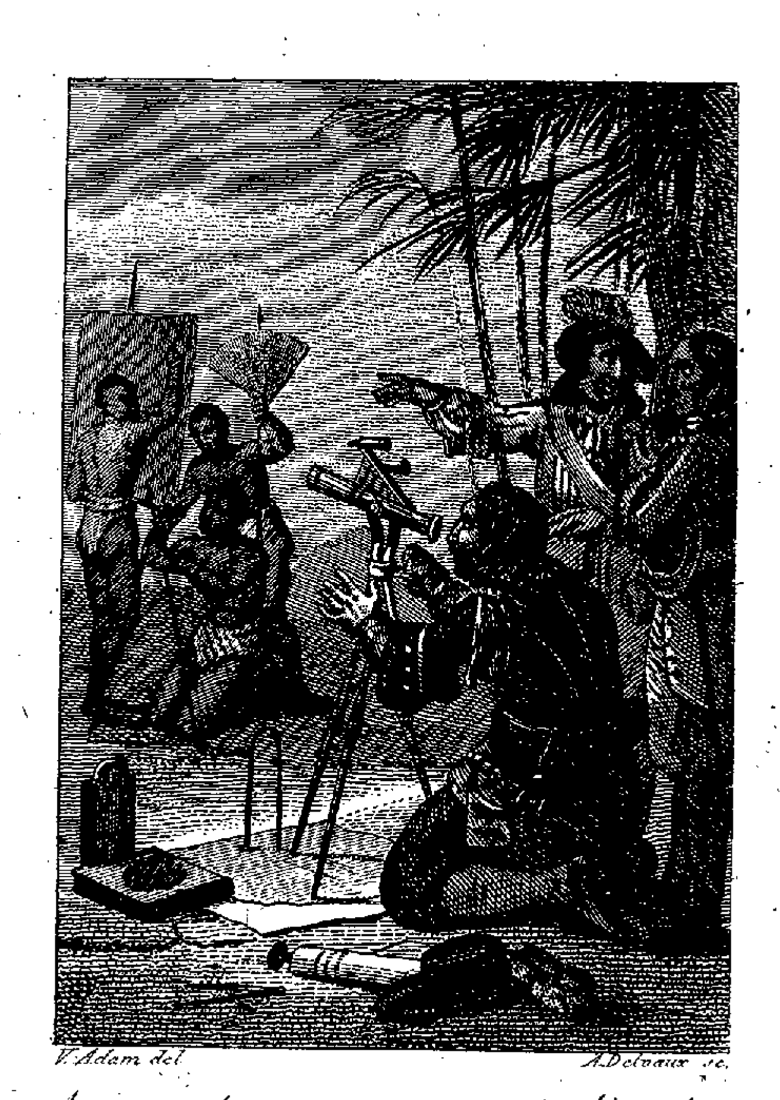
trouva aussi, en descendant plus bas, une carrière d'ardoise, pierre dont on ne fait aucun usage dans le pays, et qui n'y est pas même connue.

Sur la fin du mois d'août 1739, La Condamine n'ayant pu se défendre d'assister à une course de taureaux qui se faisait à Cuença, il fut témoin d'un triste spectacle. Seniergues, chirurgien de la compagnie française, honoré par conséquent de la protection de deux souverains, fut assassiné en plein jour, à l'occasion d'une querelle particulière. Ce meurtre fut suivi d'un soulèvement général contre les mathématiciens, sans en excepter les deux officiers espagnols, et la plupart virent leur vie menacée. La Condamine, que Seniergues avait nommé, en mourant, son exécuteur testamentaire, se trouva forcé d'intenter, et de soutenir pour l'honneur du mort, un procès criminel qui dura près de trois ans. Les coupables en furent quittes pour quelques années d'un bannissement qu'ils n'observèrent point, et pour une amende qui ne fut pas payée; ils furent même absous après le départ des académiciens; mais le plus criminel ne laissant pas de craindre la justice, quelquefois sévère quoique toujours lente, du conseil d'Espagne, prit le parti de se faire prêtre.

Les embarras de cet événement, qui donnèrent un nouveau lustre au caractère noble et généreux de La Condamine, ne furent pas adoucis par les divertissemens qu'on lui pro-

curait quelquefois. Les Indiens de la terre de Tarqui, où il se trouvait à la fin de décembre, sont dans l'habitude de célébrer tous les ans une fête qui n'a rien de barbare ni de sauvage, et qu'ils ont imitée de leurs conquérans espagnols, comme ceux-ci l'ont autrefois empruntée des Maures. Ce sont des courses de chevaux qui forment des ballets figurés. Les Indiens louent des parures destinées à cet usage, et semblables à des habits de théâtre; ils se fournissent de lances et de harnais éclatans pour leurs chevaux, qu'ils manient avec peu d'adresse et peu de grâce. Leurs femmes leur servent d'écuyers dans cette occasion, et c'est le jour de l'année où la misère de leur condition se fait le moins sentir. Les maris dépensent en un jour plus qu'ils ne gagnent dans l'espace d'un an; car le maître ne contribue guère au spectacle qu'en l'honorant de son assistance.

Cette espèce de carrousel eut pour intermède des scènes pantomimes de quelques jeunes métis, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient, et même ce qu'ils ne comprennent point. Les académiciens en firent alors une fort agréable expérience. « Je les avais vus plusieurs fois, raconte La Condamine, nous regarder attentivement tandis que nous prenions des hauteurs du soleil pour régler nos pendules. Ce devait être pour eux un mystère impénétrable qu'un observateur à genoux au pied d'un quart de cercle,



V. Adam del. A. Delvaux sc.

Au moment que nous nous y attendions le moins, parurent sur l'arène de grands quarts de cercle de bois, et de papiers peints assez heureusement imités.

la tête renversée dans une attitude gênante, tenant d'une main un verre enfumé, maniant de l'autre les vis du pied de l'instrument, portant alternativement son œil à la lunette et à la division pour examiner le fil à plomb, courant de temps en temps regarder la minute et la seconde à une pendule, écrivant quelques chiffres sur un papier, et reprenant sa première situation : aucun de nos mouvemens n'avait échappé aux regards curieux de nos spectateurs. Au moment que nous nous y attendions le moins, parurent sur l'arène de grands quarts de cercles de bois et de papier peint, assez heureusement imités, et nous vîmes ces bouffons nous contrefaire tous avec tant de vérité, que chacun de nous, et moi le premier, ne put s'empêcher de se reconnaître. Tout cela fut exécuté d'une manière si comique, que, n'ayant rien vu de plus plaisant pendant les dix ans du voyage, il me prit une forte envie de rire qui me fit oublier pour quelques momens mes affaires les plus sérieuses. »

Depuis l'année 1735, La Condamine avait envoyé à l'Académie différentes raretés, dont il donne une liste curieuse. On voit, au cabinet du Jardin du roi, les premiers envois faits de nos îles et de Porto-Bello en 1735, et un autre de Quito en 1737. Une caisse embarquée à Lima, en 1737, pour Panama, contenait, outre un vase d'argent du temps des incas, plusieurs petites idoles d'argent des anciens Péruviens, un grand nombre de vases antiques

d'argile de diverses couleurs, ornés d'animaux, quelques-uns avec un tel artifice, que l'eau formait un sifflement lorsqu'on la versait; un beau morceau de cristal de roche; plusieurs pétrifications et coquilles fossiles du Chili; une belle plante marine, adhérente à un caillou lisse; dix-huit coquilles rares; un aimant de Guancavelica; une dent molaire pétrifiée en agate, du poids de deux livres; plusieurs baumes secs et liquides; un dictionnaire et une grammaire de la langue des incas. Une caisse, perdue à Carthagène, contenait quelques vases d'argile, semblables aux précédens; plusieurs autres vases, des calebasses de différentes formes, ornés de dessins faits à la main avec un charbon brûlant, et quelques-unes montées en argent avec leurs pieds; des incrustations pierreuses du ruisseau de Tanlagoa, entre autres sur une planche qui y avait été plongée trois ans, et où les caractères que La Condamine y avait tracés paraissaient en relief; plusieurs marcassites taillées; de la pierre appelée *miroir de l'Inca*; un grand nombre de fragmens de cristal noirâtre nommé, dans le pays, *pierre de Gallinazo*; deux pièces de bois pétrifié; plusieurs pierres de différentes formes, qui ont servi de haches aux anciens Américains; divers mortiers et vases d'une espèce d'albâtre; un petit crocodile de la rivière de Guayaquil; la tête et la peau empaillées d'une belle couleuvre nommée *coral*, dont les anneaux sont couleur de feu et noirs, etc.

Ainsi l'attention et les soins de l'académicien s'étendaient à tout. Il marque l'époque du fâcheux accident qui le priva de l'ouïe. Ce fut en 1741, au retour d'une course qu'il fit derrière les montagnes, à l'ouest de Quito, en allant reconnaître le nouveau chemin que don Pédro Maldonado venait d'ouvrir de Quito à la rivière des Émeraudes. Une fluxion violente dans la tête, fruit des alternatives de froid et de chaud auxquels il s'exposait en observant jour et nuit, et souvent sur un terrain froid et humide, lui causa cette cruelle infirmité, qui dura le reste de sa vie.

Un voyage remarquable que La Condamine fit au commencement de juin avec Bouguer, fut celui du volcan de Pichincha, le Vésuve de Quito, au pied duquel cette ville est située. Ils en étaient voisins depuis sept ans, sans l'avoir vu d'aussi près qu'il était naturel de le désirer, et le beau temps les y invitait. Mais on conçoit qu'un sujet de cette nature demande la narration du voyageur même.

La partie supérieure de Pichincha se divise en trois sommets, éloignés l'un de l'autre de douze ou quinze cents toises, et presque également hauts. Le plus oriental est un rocher escarpé, sur lequel les deux académiciens avaient campé en 1737. Le sommet occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 et 1660, est celui qu'ils n'avaient encore vu que de loin, et que La Condamine se proposait de reconnaître plus particulièrement.

« Je fis chercher, dit-il, à Quito et aux environs, tous les gens qui prétendaient avoir vu de près cette bouche du volcan, surtout ceux qui se vantaient d'y être descendus. J'engageai celui qui me parut le mieux instruit à nous accompagner. Deux jours avant notre départ, nous envoyâmes monter une tente à l'endroit le plus commode, et le plus à portée de l'objet de notre curiosité. Des mules devaient porter notre bagage, un quart de cercle et nos provisions. Le 12 juin, jour marqué, les muletiers ne parurent point; il en fallut aller chercher d'autres. L'impatience fit prendre les devans à M. Bouguer, qui arriva, sur les trois heures après midi, à la tente. A force d'argent et d'ordres des alcades, je trouvai deux muletiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après. Je ne laissai point de partir avec l'autre, que je gardais à vue. Il n'y avait qu'environ trois lieues à faire. Je connaissais le chemin jusqu'à l'endroit d'où l'on devait voir la tente déjà posée, et j'étais accompagné d'un jeune garçon qui avait aidé à la dresser. Je sortis de Quito sur les deux heures après midi, avec le jeune homme et un valet du pays, tous deux montés, le muletier américain, et deux mules chargées de mes instrumens, de mon lit et de nos vivres. Pour plus de sûreté, je ne refusai point un métis, qui, de son propre mouvement, s'offrit à me guider. Il me fit faire halte dans une ferme, où je congédiai mon Américain venu de force, après en avoir engagé un

autre à me suivre de bon gré. On verra si j'avais poussé trop loin les précautions.

» A mi-côte, nous rencontrâmes un cheval à la pâture; mon Américain lui jeta un lac, et sauta dessus. Quoique les chevaux, à Quito, ne soient pas au premier qui s'en saisit, comme dans les plaines de Buénos-Aires, je ne m'opposai point à l'heureux hasard qui mettait mon muletier en état d'avancer plus vîte. Il paraissait plein de bonne volonté, lui et ses camarades.

» Nous arrivâmes un peu avant le coucher du soleil, au plus haut de la partie de la montagne où l'on peut atteindre à cheval. Il était tombé les nuits précédentes une si grande quantité de neige, qu'on ne voyait plus aucune trace de chemin : mes guides me parurent incertains. Cependant il ne nous restait qu'un ravin à passer, mais profond de quatre-vingts toises et plus. Nous voyions la tente au-delà. Je mis pied à terre avec celui qui avait aidé à la poser, pour m'assurer si les mules pouvaient descendre avec leur charge. Quand j'eus reconnu que la descente était praticable, j'appelai d'en-bas; on ne me répondit point. Je remontai, et je trouvai mon valet seul, avec les mulets. L'Américain et le métis, qui s'étaient offerts de bonne grâce, avaient disparu. Je ne crus pas devoir passer outre sans guides, surtout avec des mules fort mal équipées. Celui qui avait monté la tente ne connaissait pas le gué de la ravine, ni le chemin pour remonter

à l'autre bord. Nous étions loin de toute habitation : une cabane que M. Godin avait commandée depuis un an, pour y faire quelques expériences, n'était qu'à un quart de lieue de nous; mais j'avais reconnu en passant qu'elle n'était pas encore couverte, et qu'elle ne pouvait me servir d'abri. Je n'eus d'autre parti à prendre que de revenir sur mes pas pour regagner la ferme où j'avais pris le Péruvien qui m'avait quitté. A chaque instant il me fallait descendre de cheval pour raccommoder les charges qui tournaient sans cesse. L'une n'était pas plus tôt rajustée que l'autre se dérangeait : mon valet et le jeune métis n'étaient guère plus habiles muletiers que moi. Il était déjà huit heures, et depuis la fuite de mes guides, nous n'avions pas fait l'espace d'une lieue ; il nous en restait au moins autant. Je pris les devans pour aller chercher du secours.

» Il faisait un fort beau clair de lune, et je reconnaissais le terrain ; mais à peine étais-je à moitié chemin de la ferme, que je me vis tout d'un coup enveloppé d'un brouillard si épais, que je me perdis absolument. Je me trouvai engagé dans un bois taillis, bordé d'un fossé profond, et j'errais dans ce labyrinthe, sans en retrouver l'issue. J'étais descendu de ma mule pour tâcher de voir où je posais le pied. Mes souliers et mes bottines furent bientôt pénétrés d'eau, aussi-bien qu'une longue cape espagnole d'un drap du pays, dont le poids était accablant. Je glissais et je tombais à chaque

pas. Mon impatience était égale à ma lassitude. Je jugeais que le jour ne pouvait être éloigné, lorsque ma montre m'apprit qu'il n'était que minuit, et qu'il n'y avait que trois heures que ma situation durait; il en restait six jusqu'au jour. Une clarté qui ne dura qu'un moment me rendit l'espérance : je me tirai du bois, et j'entrevis le sommet d'une croupe avancée de la montagne, sur lequel est une croix qui se voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai que de là il me serait facile de m'orienter, et j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard qui redoublait, j'étais guidé par la pente du terrain. Le sol était couvert de hautes herbes : elles m'atteignaient presque à la ceinture, et mouillaient la seule partie de mes habits qui eût échappé à la pluie. Je me trouvais à peu près à cette hauteur où il cesse de neiger et où il commence à pleuvoir ; ce qui tombait, sans être ni pluie ni neige, était aussi pénétrant que l'une, et aussi froid que l'autre. Enfin j'arrivai à la croix, dont je connaissais les environs. Je cherchai inutilement une grotte voisine, où j'aurais pu trouver un asile; le brouillard et les ténèbres avaient augmenté depuis le coucher de la lune. Je craignais de me perdre encore, et je m'arrêtai au milieu d'un tas d'herbes foulées, qui semblaient avoir servi de gîte à quelque bête féroce. Je m'accroupis enveloppé dans mon manteau, le bras passé dans la bride de ma mule; pour la laisser paître plus librement, je lui ôtai son mors, et je fis de ses rênes une

espèce de licou, que j'allongeai avec mon mouchoir. C'est ainsi que je passai la nuit, tout le corps mouillé, et les pieds dans la neige fondue; en vain je les agitai pour leur procurer quelque chaleur par le mouvement; vers les quatre heures du matin, je ne les sentis absolument plus; je crus les avoir gelés, et je suis encore persuadé que je n'aurais pas échappé à ce danger, difficile à prévoir sur un volcan, si je ne m'étais avisé d'un expédient qui me réussit; je les réchauffai par un bain naturel, que je laisse à deviner.

» Le froid augmenta vers la pointe du jour; à la première lueur du crépuscule, je crus ma mule pétrifiée; elle était immobile. Un caparaçon de neige, frangé de verglas, couvrait la selle et le harnais. Mon chapeau et mon manteau étaient enduits du même-vernis, et raides de glace. Je me mis en mouvement, mais je ne pouvais qu'aller et revenir sur mes pas, en attendant le grand jour, que le brouillard retardait. Enfin, sur les sept heures, je descendis à la ferme, hérissé de frimas. L'économe était absent. Sa femme, effrayée à ma vue, prit la fuite : je ne pus atteindre que deux vieilles Américaines, qui n'avaient pas eu la force de courir assez vite pour m'échapper. Je leur faisais allumer du feu, lorsque je vis entrer un de mes gens, aussi sec que j'étais mouillé. Son camarade et lui, voyant croître le brouillard, lorsque je les eus quittés, avaient fait halte et s'étaient mis à couvert, avec mes provisions,

sous des cuirs passés à l'huile qui servaient de couvertures à mes mules. Ils avaient soupé à discrétion de mes vivres sous ce pavillon, et dormi tranquillement sur mon matelas. Au point du jour, un grand nombre d'Américains de Quito, qui vont tous les matins prendre de la neige pour la porter à la ville, avaient passé fort près d'eux, sans qu'aucun eût voulu les aider à recharger. Le maître valet de la ferme se trouva de meilleure volonté; une petite gratification le fit partir avec le mien, et peu après je les vis revenir avec les mules et le bagage.

» Je descendis aussitôt à Quito, où je réparai la mauvaise nuit précédente. Le lendemain 14, à sept heures du matin, je me remis en chemin avec de nouveaux guides, qui ne le savaient pas mieux que les premiers : ils me firent faire le tour de la montagne. Après de nouvelles aventures, j'arrivai enfin à la tente où M. Bouguer était depuis deux jours. Faute des provisions que je portais, il avait été obligé de vivre frugalement; du reste, il n'était pas plus avancé que moi, si ce n'est qu'il avait passé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il s'était lassé la veille, et ce jour même, à chercher avec son guide un chemin qui pût le conduire à la bouche du volcan, du côté où elle paraît accessible. Nous employâmes le jour suivant à la même recherche, avec presque aussi peu de succès. Autant les pluies avaient été excessives cette année à Quito, autant la neige était tombée abondamment sur les montagnes. Le haut

du Pichincha, qui, dans la belle saison, est souvent presque sans neige, en était entièrement couvert, plus de cent toises au-dessous de sa cime, à l'exception des pointes de rochers qui débordaient en quelques endroits. Tous les jours nous faisions à pied des marches de six à sept heures, tournant autour de cette masse sans pouvoir atteindre au sommet. Le terrain, du côté de l'orient, était coupé de ravins formés dans les sables par la chute des eaux : nous ne pouvions les franchir que difficilement, en nous aidant des pieds et des mains. A l'entrée de la nuit, nous regagnions notre tente, bien fatigués et fort mal instruits.

» Le 16, j'escaladai, avec beaucoup de peine, un des rochers saillans, dont le talus me parut très-raide. Au-delà, le terrain était couvert d'une neige où j'enfonçai jusqu'au genou. Je ne laissai pas d'y monter environ dix toises. Ensuite je trouvai le rocher nu; puis alternativement d'autre neige, et d'autres pointes saillantes. Un épais brouillard, qui s'exhalait de la bouche du volcan, et qui se répandait aux environs, m'empêcha de rien distinguer. Je revins à la voix de M. Bouguer qui était resté en bas, et dont je ne voulais pas trop m'écarter. Nous abrégeâmes beaucoup le chemin au retour, en marchant à mi-côte, sur le bord inférieur de la neige; et un peu au-dessus de l'origine de ces cavées profondes, qu'il nous avait fallu monter et descendre l'une après l'autre, en allant d'abord à la découverte.

» Nous remarquâmes sur cette neige la piste de certains animaux qu'on nomme lions à Quito, quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais lions, et qu'ils soient beaucoup plus petits. En revenant, je reconnus un endroit où la pente était beaucoup plus douce et facilitait l'accès du sommet de la montagne. Je tentai de m'en approcher. Les pierres ponces que je rencontrais sous mes pas, et dont le nombre croissait à mesure que j'avançais du même côté, semblaient m'assurer que j'approchais de la bouche du volcan; mais la brume qui s'épaississait me fit reprendre le chemin de la tente. En descendant, j'essayai de glisser sur la neige, vers son bord inférieur, dans les endroits où elle était unie et la pente peu rapide. L'expérience me réussit; d'un élan, j'avançais quelquefois dix à douze toises, sans perdre l'équilibre; mais, lorsque, après cet exercice, je me retrouvai sur le sable, je m'aperçus au premier pas que mes souliers étaient sans semelles.

» Le lendemain 17, au matin, M. Bouguer proposa de prendre du côté de l'ouest, où était la grande brèche du volcan : c'était par là qu'il avait fait sa première tentative, la veille de mon arrivée; mais la neige qui était tombée la nuit précédente rendait les approches plus difficiles que jamais, et s'étendait fort loin au-dessous de notre tente. Enhardi par mes expériences de la veille, je dis à M. Bouguer que je savais un chemin encore plus court; c'était

de monter droit par-dessus la neige, à l'enceinte de la bouche du volcan, et j'offris de lui servir de guide. Je me mis en marche un long bâton à la main, avec lequel je sondais la profondeur de la neige : je la trouvai en quelques endroits plus haute que mon bâton, mais assez dure néanmoins pour me porter. J'enfonçai tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au-dessus du genou. C'est ainsi que j'ébauchai, dans la partie de la montagne que la neige couvrait, les marches fort inégales d'un escalier d'environ cent toises de haut. En approchant de la cime, j'aperçus entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche, dont les bords intérieurs me parurent coupés à pic, et je reconnus que la neige qui les couvrait du côté où je m'étais avancé la veille était minée en-dessous. Je m'approchai avec précaution d'un rocher nu, qui dominait tous ceux de l'enceinte. Je tournai par-dehors, où il se terminait en plan incliné, d'un accès assez difficile : pour peu que j'eusse glissé, je roulais sur la neige, cinq à six cents toises, jusqu'à des rochers où j'aurais été fort mal reçu. M. Bouguer me suivait de près, et m'avertit du danger qu'il partageait avec moi. Nous étions seuls; ceux qui nous avaient d'abord suivis étaient retournés sur leurs pas et sur les nôtres. Enfin nous atteignîmes le haut du rocher, d'où nous vîmes à notre aise la bouche du volcan.

» C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-cercle du côté de l'orient : j'estimai son dia-

mètre de huit à neuf cents toises. Elle est bordée de roches escarpées, dont la partie extérieure est couverte de neige; l'intérieure est noirâtre et calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux comme par une muraille de même matière qui s'étend de l'est à l'ouest. Je ne jugeai pas la profondeur de la cavité, du côté où nous étions, de plus de cent toises; mais je ne pouvais pas en apercevoir le centre, qui vraisemblablement était plus profond. Tout ce que je voyais ne me parut être que les débris éboulés de la cime de la montagne. Un amas confus de rochers énormes, brisés et entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présentait à mes yeux une vive image du chaos des poëtes. La neige n'était pas fondue partout : elle subsistait en quelques endroits; mais les matières calcinées qui s'y mêlaient, et peut-être les exhalaisons du volcan, lui donnaient une couleur jaunâtre; du reste, nous ne vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte entièrement éboulé du côté de l'ouest empêche qu'elle ne soit tout-à-fait circulaire, et c'est le seul côté par lequel il semble possible de pénétrer au-dedans. J'avais porté une boussole, à dessein de prendre quelques relèvemens, et je m'y préparais malgré un vent glacial qui nous gelait les pieds et les mains, et nous coupait le visage, lorsque M. Bouguer me proposa de nous en retourner. Le conseil fut donné si à propos, que je ne pus résister à la force de la persuasion. Nous reprîmes le chemin de la tente, et nous descen-

dîmes en un quart d'heure ce que nous avions mis plus d'une heure à monter. L'après-midi et les jours suivans, nous mesurâmes une base de cent trente toises, et nous relevâmes divers points avec la boussole, pour faire un plan du volcan et des environs.

» Il fit le lendemain un brouillard qui dura tout le jour. L'horizon étant fort net le 19 au matin, j'aperçus et je fis remarquer à M. Bouguer un tourbillon de fumée qui s'élevait de la montagne de Cotopaxi, sur laquelle nous avions campé plusieurs fois en 1738. Notre guide et nos gens prétendirent que ce n'était qu'un nuage, et parvinrent même à me le persuader; cependant nous apprîmes à Quito que cette montagne, qui avait jeté des flammes plus de deux siècles auparavant, s'était nouvellement enflammée le 15 au soir, et que la fonte d'une partie de ses neiges avait causé de grands ravages.

» Nous passâmes encore deux jours à Pichincha, et nous y fîmes une dernière tentative avec un nouveau guide, pour tourner la montagne par l'ouest, et pour entrer dans son intérieur; mais le brouillard et un ravin impraticable ne nous permirent pas d'aborder même la petite bouche, qui fume encore, dit-on, et qui répand du moins une odeur de soufre. »

Les deux académiciens, étant revenus à Quito le 22, n'y entendirent parler que de l'éruption de Cotopaxi, et des suites funestes de l'inondation causée par la fonte subite des neiges. La

Condamine fait observer ici que depuis son retour en France le même volcan s'est embrasé plusieurs autres fois avec des effets encore plus terribles; et quoique Juan et Ulloa aient traité cette matière, il raconte, sur la foi d'un témoin oculaire, divers faits d'une singularité surprenante, qui ne se trouvent pas dans leur relation historique.

« En 1742, dit-il, on avait entendu très-distinctement à Quito le bruit du volcan de Cotopaxi, et plusieurs fois en plein jour, sans y faire une extrême attention. » C'est ce qu'il peut confirmer par son témoignage, auquel sa surdité donne un nouveau poids; cependant on n'y entendit point la grande explosion le soir du 30 novembre 1744. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce même bruit, qui ne fut pas sensible à Quito, c'est-à-dire à douze lieues au nord du volcan, fut entendu très-distinctement, à la même heure et du même côté, dans des lieux beaucoup plus éloignés, tels que la ville d'Ibara, Pasto, Popayan, et même à La Plata, à plus de cent lieues mesurées en l'air. On assure aussi qu'il fut entendu vers le sud jusqu'à Guayaquil, et au-delà de Piura, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues de vingt-cinq au degré. A la vérité, le vent, qui soufflait alors du nord-est, y aidait un peu.

Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine avant de s'y répandre uniformément; ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, par-

dessus lesquelles le torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chute des eaux, s'est exhaussé en d'autres par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens la surface de la terre a dû recevoir par des événemens de cette nature, dans un pays où presque toutes les montagnes sont des volcans, ou l'ont été. Il n'est pas rare d'y voir des ravines se former à vue d'œil, et d'autres qui se sont creusé en peu d'années un lit profond dans un terrain qu'on se souvient d'avoir vu parfaitement uni. Il est possible, il est même vraisemblable que toute la superficie de la province de Quito, jusqu'à une assez grande profondeur, soit formée de nouvelles terres éboulées et de débris de volcans : c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes quebradas on ne trouve aucune coquille fossile.

En 1738, le sommet de Cotopaxi, par mesure géométrique, était de 500 toises au moins plus haut que le pied de la neige permanente. La flamme du volcan s'élevait autant au-dessus de la cime de la montagne que son sommet excédait la hauteur du pied de la neige. Cette mesure comparative a été confirmée par M. de Maënza, qui, étant alors à quatre lieues de distance, et spectateur tranquille du phénomène, put en juger avec plus de sang-froid que ceux dont la vie était exposée au danger de l'inondation. Quand on rabattrait un tiers, il resterait encore plus de trois cents toises ou

dix-huit cents pieds pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avait, en 1738, sept à huit cents toises de diamètre. Cette vaste bouche du volcan s'est visiblement étendue par les irruptions postérieures de 1743 et 1744, sans parler de nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux dans les flancs de la montagne. Il paraît donc très-probable à La Condamine qu'avant que cet immense foyer se soit si fort accru et multiplié, dans le temps, par exemple, de la première mine qui fit sauter un quart de la hauteur de Cotopaxi, la flamme, réunie en un seul jet, dut être dardée avec plus d'impétuosité, et par conséquent put s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force qui fut alors capable de lancer à plus de trois lieues de gros quartiers de rocher, témoins irréprochables d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parce que nous connaissons peu la nature! L'académicien vit un de ces éclats de rocher plus gros qu'une chaumière d'Américain, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin, proche de Malahalo, et le jugea de douze ou quinze toises cubes, sans pouvoir douter qu'il ne fût sorti de ce gouffre comme les autres, parce que les traînées de roches de même espèce forment en tout sens des rayons qui partent de ce centre commun.

Dans l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la mer à plus de quatre-vingts lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du mont Etna volent quelquefois jusqu'à Constantinople. Mais un fait plus nouveau, c'est que celles de Cotopaxi, dans la même occasion, couvrirent les terres au point de ne plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes à douze et quinze lieues de distance du côté de Riobamba, et qui dura un mois et plus en quelques endroits, et fit périr un nombre prodigieux de bestiaux. Quatre lieues à l'ouest de la bouche du volcan, la cendre avait trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avait été immédiatement précédée d'une pluie de terre fine d'odeur désagréable, et de couleur blanche, rouge et verte, qui elle-même avait été devancée par une autre de même gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros hannetons blancs, de l'espèce qu'on nomme *ravets* dans nos îles : la terre en fut couverte en un instant, et ils disparurent tous avant le jour.

Il nous reste à rendre compte du travail qui était l'objet particulier du voyage des mathématiciens français et espagnols. Pour commencer leur grande entreprise, il fallait mesurer réellement un terrain qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances par des opérations géométri-

ques : le seul choix de ce terrain leur coûta des peines infinies. Après bien des courses et du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie ou aux ardeurs du soleil, ils se déterminèrent pour un terrain uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au nord-est de cette ville. Ce fut la plaine d'Yaruqui, qui tire son nom d'un village au-dessous duquel elle est située : elle a près de 6,300 toises de long. Il eût été difficile d'en trouver une plus longue dans un pays de montagnes, à moins de s'éloigner trop du terrain traversé par la méridienne. Cette plaine est bornée à l'orient par la haute cordilière de Guamani et de Pambamarca, comme elle l'est à l'ouest par celle de Pichincha. Les rayons du soleil y étant réfléchis par le sol, qui est fort sablonneux, et par les deux cordilières voisines, elle est sujette à de fréquens orages; et comme elle est tout-à-fait ouverte au nord et au sud, il s'y forme de si grands et de si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable élevées par le tournoiement rapide des rafales de vent qui se heurtent. Les passans en sont quelquefois étouffés; et pendant leurs opérations nos illustres voyageurs en eurent un triste exemple dans un de leurs Américains.

Ils avaient à mesurer un terrain incliné de 125 toises, sur une longueur de 6,272, et à niveler du soir au matin pour réduire cette pente à la ligne horizontale : ce travail seul les

occupa plus de quinze jours. Ils le commençaient avec le jour ; ils ne l'interrompaient qu'à l'approche de la nuit, à moins qu'un orage subit ne les forçât de le suspendre pendant sa durée : ils se faisaient suivre par une petite tente de campagne, qui leur servait de retraite au besoin. Les académiciens, s'étant partagés en deux bandes pour avoir une double mesure de la base, chacun des deux officiers s'était joint à un des deux quadrilles : l'un mesurait la plaine, du sud au nord, en descendant; l'autre en remontant du sens opposé.

Avant de se déterminer pour cette plaine, ils avaient eu dessein de mesurer la base dans le terrain de Cayambé, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au nord-est de Quito : ils s'y étaient transportés d'abord pour l'examiner, mais ils l'avaient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut là qu'ils eurent le chagrin de perdre Couplet, le 17 septembre, d'une fièvre maligne qui ne le retint au lit que deux jours. Il était parti de Quito avec une légère indisposition que la vigueur de son tempérament lui avait fait mépriser. Cette mort presque subite d'un homme à la fleur de son âge jeta la compagnie dans une profonde consternation.

La mesure de la base, au mois d'octobre, fut suivie de l'observation de plusieurs angles, tant horizontaux que verticaux, sur les montagnes voisines; mais une partie de ce travail devint inutile, parce que dans la suite on donna une meilleure disposition aux premiers triangles.

De retour à Quito, l'observation du solstice avec un instrument de douze pieds, et la vérification de cet instrument, occupèrent nos mathématiciens le reste de l'année 1736, et le commencement de la suivante. Verguin fut chargé, dans cette vue, d'aller reconnaître le terrain au sud de Quito, et d'en lever le plan pendant que Bouguer s'offrit à rendre le même service du côté du nord; précaution nécessaire pour choisir les points les plus avantageux, et former une suite plus régulière de triangles. Dans l'intervalle, La Condamine et George Juan firent le voyage de Lima : ils revinrent à Quito vers le milieu de juin 1737. Bouguer et Verguin avaient rapporté la carte des terrains qu'ils avaient examinés; et, sur la résolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du sud, les mathématiciens se partagèrent en deux compagnies. George Juan et Godin passèrent à la montagne de Pambamarca, et les trois autres montèrent au sommet de celle de Pichincha. De part et d'autre on eut beaucoup à souffrir de la rigoureuse température de ces lieux, de la grêle et de la neige, et surtout de la violence des vents. Dans la zone torride et sous l'équateur, des Européens devaient s'attendre à des excès de chaleur, et le plus souvent ils étaient transis de froid.

Ils avaient eu la précaution de se munir encore d'une tente de campagne pour chaque compagnie ; mais Bouguer, La Condamine et Ulloa n'en purent faire usage sur le Pichincha,

parce qu'elle était d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane proportionnée au terrain, c'est-à-dire si petite, qu'à peine était-elle capable de les contenir. On n'en sera point surpris en apprenant qu'ils étaient au sommet d'un rocher pointu qui s'élève d'environ 200 toises au-dessus du terrain de la montagne, où il ne croît plus que des bruyères. Ce sommet est partagé en diverses pointes, dont ils avaient choisi la plus haute. Toutes ses faces étaient couvertes de neige et de glace; ainsi leur cabane se trouva bientôt chargée de l'une et de l'autre. « Les mules, dit Ulloa, peuvent à peine monter jusqu'au pied de cette formidable roche; mais de là jusqu'au sommet, les hommes sont forcés d'aller à pied, en montant, ou plutôt gravissant pendant quatre heures entières. Une agitation si violente, jointe à la trop grande subtilité de l'air, nous ôtait les forces et la respiration. J'avais déjà franchi plus de la moitié du chemin, lorsque, accablé de fatigue, et perdant la respiration, je tombai sans connaissance. Cet accident m'obligea, lorsque je me trouvai un peu mieux, de descendre au pied de la roche où nous avions laissé nos instrumens et nos domestiques, et de remonter le jour suivant, à quoi je n'aurais pas mieux réussi, sans le secours de quelques Américains qui me soutenaient dans les endroits les plus difficiles. »

La vie étrange à laquelle nos savans furent réduits, pendant le temps qu'ils employèrent à

mesurer la méridienne, mérite d'être racontée successivement dans les termes d'Ulloa et de La Condamine. On peut observer la différence des caractères dans celle des relations, et l'on verra dans celle de La Condamine un fonds de gaîté qui ne s'altère jamais, et qui n'était pas le don le moins précieux qu'il eût reçu de la nature.

« Je n'offre, dit Ulloa, qu'un récit abrégé de ce que nous eûmes à souffrir sur le Pichincha; car, toutes les autres montagnes et roches étant presque également sujettes aux injures du froid et des vents, il sera aisé de juger du courage et de la constance dont il fallut nous armer pour soutenir un travail qui nous exposait à des incommodités insupportables, et souvent au danger de périr. Toute la différence consistait dans le plus ou le moins d'éloignement des vivres, et dans le degré d'intempérie, qui devenait plus ou moins sensible suivant la hauteur des lieux et la nature du temps. Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, non-seulement à cause de la rigueur du froid et de la violence des vents, mais encore parce que nous étions le plus souvent enveloppés d'un nuage si épais, qu'il ne nous permettait pas de voir distinctement à la distance de sept ou huit pas. Quelquefois ces ténèbres cessaient, et le ciel devenait plus clair lorsque les nuages, affaissés par leur propre poids, descendaient au col de la montagne, et l'environnaient souvent de fort près, quelquefois d'assez loin. Alors

ils paraissaient comme une vaste mer, au milieu de laquelle notre rocher s'élevait comme une île. Nous entendions le bruit des orages qui crevaient sur la ville de Quito, ou sur les lieux voisins; nous voyions partir la foudre et les éclairs au-dessous de nous; et pendant que des torrens inondaient tout le pays d'alentour, nous jouissions d'une paisible sérénité. Alors le vent ne se faisait presque point sentir; le ciel était clair, et le soleil, dont les rayons n'étaient plus interceptés, tempérait la froideur de l'air. Mais aussi nous éprouvions le contraire lorsque les nuages étaient élevés : leur épaisseur nous rendait la respiration difficile; la neige et la grêle tombaient à flocons; la violence des vents nous faisait appréhender à chaque moment de nous voir enlevés avec notre habitation et jetés dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt ensevelis sous les glaces et les neiges qui, s'accumulant sur le toit, pouvaient crouler avec lui sur nos têtes. La force des vents était telle, que la vitesse avec laquelle ils faisaient courir les nuées éblouissait les yeux. Le craquement des rochers qui se détachaient et qui ébranlaient, en tombant, la pointe où nous étions, augmentait encore nos craintes. Il était d'autant plus effrayant, que jamais on n'entendait d'autre bruit dans ce désert; aussi n'y avait-il point de sommeil qui pût y résister pendant les nuits.

» Lorsque le temps était plus tranquille, et que les nuages, s'étant portés sur d'autres montagnes où nous avions des signaux posés, nous

en dérobaient la vue, nous sortions de notre cabane pour nous échauffer un peu par l'exercice. Tantôt nous descendions un petit espace et nous le remontions aussitôt; tantôt notre amusement était de faire rouler de gros quartiers de roche du haut en bas, et nous éprouvions avec étonnement que nos forces réunies égalaient à peine celle du vent pour les remuer. Au reste, nous n'osions nous écarter beaucoup de la pointe de notre rocher, dans la crainte de n'y pouvoir revenir assez promptement lorsque les nuages commençaient à s'en emparer, comme il arrivait souvent et toujours fort vite.

» La porte de notre cabane était fermée de cuirs de bœuf, et nous avions grand soin de boucher les moindres trous pour empêcher le vent d'y pénétrer; quoiqu'elle fût bien couverte de paille, il ne laissait pas de s'y introduire par le toit. Obligés de nous renfermer dans cette chaumière, où la lumière ne pénétrait pas bien, les jours, par leur entière obscurité, se distinguaient à peine des nuits : nous tenions toujours quelques chandelles allumées; tant pour nous reconnaître les uns les autres que pour pouvoir lire ou travailler dans un si petit espace. La chaleur des lumières et celle de nos haleines ne nous dispensaient pas d'avoir chacun notre brasier pour tempérer la rigueur du froid. Cette précaution nous aurait suffi, si, lorsqu'il avait neigé le plus abondamment, nous n'eussions été obligés de sortir, munis de pel-

les, pour décharger notre toit de la neige qui s'y entassait. Ce n'est pas que nous n'eussions des valets et des Américains qui auraient pu nous rendre ce service; mais, n'étant pas aisé de les faire sortir de leur canonnière, espèce de petite tente, où le froid les retenait blottis pour se chauffer continuellement au feu qu'ils ne manquaient pas d'y entretenir, il fallait partager avec eux une corvée qui les contrariait.

» On peut juger quel devait être l'état de nos corps dans cette situation. Nos pieds étaient enflés et si sensibles, qu'ils ne pouvaient ni supporter la chaleur du feu, ni presque agir sans une vive douleur. Nos mains étaient chargées d'engelures, et nos lèvres si gercées, qu'elles saignaient du seul mouvement que nous leur faisions faire pour parler ou pour manger. Si l'envie de rire nous prenait un peu, nous ne pouvions leur donner l'extension nécessaire à cet effet sans qu'elles se fendissent encore plus, et qu'elles nous causassent un surcroît de douleur, qui durait un jour ou deux. Notre nourriture la plus ordinaire était un peu de riz, avec lequel nous faisions cuire un morceau de viande ou de la volaille qui nous venait de Quito. Au lieu d'eau nous nous servions de neige, ou d'un morceau de glace que nous jetions dans la marmite; car nous n'avions aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire, nous faisions fondre de la neige. Pendant que nous étions à manger, il fallait tenir l'assiette

sur le charbon, sans quoi les alimens étaient gelés aussitôt. D'abord nous avions bu des liqueurs fortes, dans l'idée qu'elles pourraient un peu nous réchauffer; mais elles devenaient si faibles, qu'en les buvant nous ne leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau commune; et, craignant d'ailleurs que leur fréquent usage ne nuisît à notre santé, nous prîmes le parti d'en boire fort peu : elles furent employées à régaler nos Américains, pour les encourager au travail. Ils étaient cinq : outre leur salaire journalier, qui était quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnaient ordinairement, nous leur abandonnions la plupart des vivres qui nous venaient de Quito; mais cette augmentation de paie et de nourriture n'était pas capable de les retenir long-temps près de nous. Lorsqu'ils avaient commencé à sentir la rigueur du climat, ils ne pensaient plus qu'à déserter.

» Il nous arriva dès les premiers jours une aventure de cette espèce, qui aurait eu des suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis de leur évasion. Comme ils ne pouvaient être baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que la pointe de notre rocher, et qu'ils n'y avaient d'autre abri pendant le jour qu'une canonnière, ils descendaient le soir, à quelque distance au-dessous, dans une sorte de caverne où le froid était beaucoup moins vif, sans compter qu'ils avaient la liberté d'y faire grand feu. Avant de se retirer, ils fermaient en dehors la porte de notre cabane, qui était si basse, qu'on

ne pouvait y passer qu'en se courbant. La neige qui tombait pendant la nuit, ne manquant point de la boucher presque entièrement, ils venaient tous les matins nous délivrer de cette espèce de prison; car nos nègres ordinaires, qui passaient la nuit dans la canonnière, étaient alors si transis de froid, qu'ils se seraient plutôt laissé tuer que d'en sortir. Les cinq Américains venaient donc régulièrement déboucher notre porte à neuf ou dix heures du matin; mais le quatrième ou le cinquième jour de notre arrivée, il était midi qu'ils n'avaient point encore paru. Notre inquiétude commençait à devenir fort vive, lorsqu'un des cinq, plus fidèle que les autres, vint nous informer de la fuite de ses compagnons, et nous entr'ouvrir assez la porte pour nous donner le pouvoir de la rendre entièrement libre. Nous le dépêchâmes au corrégidor de Quito, qui nous envoya sur-le-champ d'autres Américains, après leur avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de nous servir plus fidèlement; mais cette menace ne fut pas capable de les retenir; ils désertèrent bientôt comme les premiers. Le corrégidor ne vit pas d'autre moyen, pour arrêter ceux qui leur succédèrent, que d'envoyer avec eux un alcade, et de les faire relever de quatre en quatre jours.

» Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur notre roche, c'est-à-dire jusqu'au 6 de septembre, sans avoir pu finir les observations des angles, parce qu'au moment où nous commen-

cions à jouir d'un peu de clarté sur la hauteur où nous étions, les autres, sur le sommet desquelles étaient les signaux qui formaient les triangles pour la mesure géométrique de notre méridien, étaient enveloppés de nuages et de neiges. Dans les momens où ces objets paraissaient distinctement, le sommet où nous étions campés se trouvait plongé dans les brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus bas, où la température devait être aussi moins rigoureuse. Nous commençâmes par transporter celui de Pichincha sur une croupe inférieure de la même montagne, et nous terminâmes au commencement de décembre 1737 l'observation qui le regardait particulièrement.

» Dans toutes les autres stations, notre compagnie logea sous une tente de campagne, qui, malgré sa petitesse, était un peu plus commode que la première cabane, excepté qu'il fallait encore plus de précautions pour en ôter la neige, dont le poids l'aurait bientôt déchirée. Nous la faisions d'abord dresser à l'abri, quand c'était possible; mais ensuite il fut décidé que nos tentes mêmes serviraient de signaux, pour éviter les inconvéniens auxquels ceux de bois étaient sujets. Les vents soufflaient avec tant de violence, que souvent la nôtre était abattue. Nous nous applaudîmes, dans le désert d'Assouay, d'en avoir fait apporter de réserve. Trois des nôtres furent successivement renversés: et les chevrons ayant été brisés, comme

les piquets, nous n'eûmes pas d'autre ressource que de quitter ce poste et de nous retirer à l'abri d'une ravine. Les deux compagnies, se trouvant alors dans le même désert, eurent également à souffrir; elles furent abandonnées toutes deux par leurs Américains, qui ne purent résister au froid ni au travail, et par conséquent obligées de faire elles-mêmes les corvées jusqu'à l'arrivée d'un autre secours.

» Notre vie sur les sommets glacés de Pambamarca et de Pichincha fut comme le noviciat de celle que nous menâmes depuis le commencement d'août 1737 jusqu'à la fin de juillet 1739. Pendant ces deux ans, ma compagnie habita sur trente-cinq sommets différens, et l'autre sur trente-deux, sans autre soulagement que celui de l'habitude; car nos corps s'endurcirent enfin, ou se familiarisèrent avec ces climats comme avec la grossièreté des alimens. Nous nous fîmes aussi à cette profonde solitude, aussi-bien qu'à la diversité de température que nous éprouvions en passant d'une montagne à l'autre. Autant le froid était vif sur les hauteurs, autant la chaleur nous semblait excessive dans les vallons qu'il fallait traverser; enfin l'habitude nous rendit insensibles au péril où nous nous exposions en grimpant dans des lieux fort escarpés. Cependant il y eut des occasions où nous aurions perdu toute patience et renoncé à l'entreprise, si l'honneur n'avait soutenu notre courage. »

Toute la suite des triangles étant terminée

au sud de Quito, au mois d'août 1739, il fallut mesurer une seconde base pour vérifier la justesse des opérations et des calculs; et de plus il fallut vaquer à l'observation astronomique, à cette même extrémité de la méridienne. Mais, les instrumens ne s'étant pas trouvés aussi parfaits que l'exigeait une observation si délicate, on fut obligé de retourner à Quito pour en construire d'autres. Ce travail dura jusqu'au mois d'août de l'année suivante 1740; alors nos infatigables mathématiciens se rendirent à Cuença, où leurs observations les retinrent jusqu'à la fin de septembre, parce que l'atmosphère de ce pays est peu favorable aux astronomes. Si les nuages dont ils étaient environnés sur les montagnes les avaient empêchés de voir les signaux, ceux qui se rassemblent au-dessus de cette ville forment un pavillon qui ne leur permettait pas d'apercevoir les étoiles lorsqu'elles passaient par le méridien; mais une extrême patience ayant fait surmonter tous les obstacles, ils se disposaient à retourner à Quito pour les observations astronomiques qu'il fallait faire à l'autre bout de la méridienne vers le nord, et qui devaient terminer l'ouvrage, lorsque George Juan et Ulloa furent appelés à Lima pour veiller à la défense des côtes contre les escadres d'Angleterre. Les observations furent achevées, dans leur absence, par les académiciens français. Le récit de ceux-ci, concernant les opérations antérieures,

va succéder à celui des mathématiciens espagnols.

« Nous partîmes de Quito, dit La Condamine, le 14 août 1737, pour travailler sérieusement à la mesure des triangles de la méridienne. Nous montâmes d'abord sur le Pichincha, M. Bouguer et moi, et nous allâmes nous établir près du signal que j'y avais placé depuis près d'un an, 971 toises au-dessus de Quito. Le sol de cette ville est déjà élevé sur le niveau de la mer de 1,460 toises, c'est-à-dire plus que le Canigou et le pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. La hauteur absolue de notre poste était donc 2,430 toises, ou d'une bonne lieue; c'est-à-dire, pour donner une idée sensible de cette prodigieuse élévation, que, si la pente du terrain était distribuée en marches d'un demi-pied chacune, il y aurait 29,160 marches à monter depuis la mer jusqu'au sommet du Pichincha. Don Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en faiblesse, et fut obligé de se faire porter dans une grotte voisine où il passa la nuit.

» Notre habitation était une hutte, dont le faîte, soutenu par deux fourchons, avait un peu plus de six pieds de hauteur. Quelques perches inclinées à droite et à gauche, et dont une des extrémités portait à terre tandis que l'autre était appuyée sur le comble, composaient la charpente du toit, et servaient en même temps de murailles. Le tout était couvert d'une espèce de jonc délié, qui croît sur la plu-

part des montagnes du pays. Tel fut notre premier observatoire et notre première habitation sur le Pichincha. Comme je prévoyais les difficultés de la construction, toute simple qu'elle devait être, je m'y étais pris de longue main : mais je ne m'attendais pas que, cinq mois après avoir payé les matériaux et la main-d'œuvre, je ne trouverais encore rien de commencé, et que je me verrais obligé de contraindre judiciairement les gens avec qui j'avais fait le marché. Notre baraque occupait toute la largeur de l'espace qu'on avait pu lui ménager, en aplanissant une crête sablonneuse qui se terminait à mon signal : le terrain était si escarpé de part et d'autre, qu'à peine avait-on pu conserver un étroit sentier d'un seul côté pour passer derrière notre case. Sans entrer dans le détail des incommodités que nous éprouvâmes dans ce poste, je me contenterai de faire les remarques suivantes. Notre toit, presque toutes les nuits, était enseveli sous les neiges. Nous y ressentîmes un froid extrême; nous le jugions même plus grand par ses effets qu'il ne nous était indiqué par un thermomètre de M. de Réaumur, que j'avais porté, et que je ne manquais pas de consulter tous les jours matin et soir. Je ne le vis jamais, au lever du soleil descendre tout-à-fait jusqu'à cinq degrés au-dessous du terme de la glace : il est vrai qu'il était à l'abri de la neige et du vent, et adossé à notre cabane; que celle-ci était continuellement échauffée par la présence de quatre, quel-

quefois cinq où six personnes, et que nous avions des brasiers allumés. Rarement cette partie du sommet du Pichincha, plus orientale que la bouche du volcan, est tout-à-fait dépouillée de neige. Aussi sa hauteur est-elle à peu près celle où la neige ne fond jamais dans les autres montagnes plus élevées, ce qui rend leurs sommets inaccessibles. Personne, que je sache, n'avait vu avant nous le mercure, dans le baromètre, au-dessous de seize pouces, c'est-à-dire douze pouces plus bas qu'au niveau de la mer; en sorte que l'air que nous respirions était dilaté près de moitié plus que n'est celui de France quand le baromètre y monte à vingt-neuf pouces. Cependant je ne ressentis en mon particulier aucune difficulté de respiration. Quant aux affections scorbutiques dont M. Bouguer fait mention, et qui désignent apparemment la disposition prochaine à saigner des gencives, dont je fus alors incommodé, je ne crois pas devoir l'attribuer au froid du Pichincha, n'ayant rien éprouvé de pareil en d'autres postes aussi élevés, et le même accident m'ayant repris cinq ans après au Cotchesqui, dont le climat est tempéré.

» J'avais porté une pendule, et fait faire les piliers qui soutenaient la case, surtout celui du fond, assez solides pour y suspendre cette horloge. Nous parvînmes à la régler, et par ce moyen à faire l'expérience du pendule simple à la plus grande hauteur où jamais elle eût été faite. Nous passâmes en ce lieu trois semaines,

sans pouvoir achever d'y prendre nos angles, parce qu'un signal qu'on avait voulu porter trop loin du côté du sud ne put être aperçu, et qu'il arriva quelques accidens à d'autres.

» La montagne de Pichincha, comme la plupart de celles dont l'accès est fort difficile, passe dans le pays pour être riche en mines d'or; et de plus, suivant une tradition fort accréditée, les Américains, sujets d'Atahualpa, roi de Quito, au temps de la conquête, y enfouirent une grande partie des trésors qu'ils apportaient de toutes parts pour la rançon de leur maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tragique. Pendant que nous étions campés dans ce lieu, deux particuliers de Quito, de la connaissance de don Antoine d'Ulloa, qui partageait notre travail, eurent la curiosité, peut-être au nom de toute la ville, de savoir ce que nous faisions si long-temps dans la moyenne région de l'air. Leurs mules les conduisirent au pied du rocher où nous avions élu notre domicile; mais il leur restait à franchir 200 toises de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvait monter qu'en s'aidant des pieds et des mains, et même, en quelques endroits, qu'avec danger. Une partie du chemin était un sable mouvant qui s'éboulait sous les pieds, et où l'on reculait souvent au lieu d'avancer; heureusement pour eux, il ne faisait ni pluie ni brouillard. Cependant nous les vîmes plusieurs fois abandonner la partie. Enfin, à l'envi l'un de l'autre, aidés par nos Péru-

viens, ils firent de nouveaux efforts et parvinrent à notre poste après avoir mis plus de deux heures à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement; nous leur fîmes part de toutes nos richesses. Ils nous trouvèrent mieux pourvus de neige que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire à la glace. Ils passèrent avec nous une partie de la journée, et reprirent au soir le chemin de Quito, où nous avons depuis conservé la réputation d'hommes fort extraordinaires.

» Tandis que nous observions au Pichincha, M. Godin et don Juan étaient à huit lieues de nous sur une montagne moins haute nommée *Pambamarca*. Nous pouvions nous voir distinctement avec de longues lunettes, et même avec celles de nos quarts de cercle; mais il fallait deux jours au moins à un exprès pour porter une lettre d'un poste à l'autre. M. Godin essaya vainement de faire au Pambamarca l'expérience du son; il ne put entendre le bruit d'un canon de neuf livres de balle qu'il avait fait placer sur une petite montagne voisine de Quito, dont il était éloigné de 1,000 toises.

» La santé de M. Bouguer était altérée: il avait besoin de repos. Nous descendîmes le 6 septembre à Quito, où M. Godin se rendit aussi. Nous y observâmes tous ensemble l'éclipse du 8 du même mois. Avant de retourner à notre première tâche du Pinchincha, j'allai faire une course à quelques lieues au sud-est de Quito,

pour chercher un endroit propre à placer un signal qui devait être aperçu de fort loin. Je réussis à le rendre visible en le faisant blanchir de chaux. Le lieu se nomme *Changailli*, et ce signal est le seul, hors ceux qui ont terminé nos bases, qui ait été placé en rase campagne.

» Le 12 septembre, en revenant de reconnaître le terrain sur le volcan nommé *Sinchoulagoa*, je fus surpris, en pleine campagne, d'un violent orage, mêlé de tonnerre et d'éclairs, accompagné d'une grêle la plus grosse que j'aie vue de ma vie. On juge bien que je n'eus pas la commodité d'en mesurer le diamètre; je n'étais occupé qu'à trouver le moyen de garantir ma tête; un grand chapeau à l'espagnol n'eût pas suffi, sans un mouchoir que je mis dessous pour amortir l'impression des coups que je recevais. Les grains, dont plusieurs approchaient de la grosseur d'une noix, me causaient de la douleur à travers des gants fort épais. J'avais le vent en face, et la vitesse de ma mule augmentait la force du choc. Je fus obligé plusieurs fois de tourner bride. L'instinct de cet animal le portait à présenter le dos au vent, et et à suivre sa direction comme un vaisseau fuit vent arrière en cédant à l'orage.

» Nous remontâmes quelques jours après sur le Pichincha, M. Bouguer et moi, non à notre premier poste, mais à un autre beaucoup moins élevé, d'où l'on voyait Quito, que nous liâmes à nos triangles. Le mauvais temps y rendit inutile notre troisième tentative pour

observer l'équinoxe par la méthode de M. Bouguer. Rebutés des incommodités de notre ancien signal de Pichincha, nous en plaçames un autre dans un endroit plus commode, 110 toises plus bas que le premier. Ce fut là que nous reçûmes, le 13 septembre, la première nouvelle des ordres du roi, par lesquels nous étions dispensés de la mesure de l'équateur, qui jusqu'alors avait fait partie de notre projet, ainsi que celle du méridien.

» Le changement du signal de Pichincha nous obligeait à reprendre de nouveaux angles. Les difficultés que nous rencontrames à placer sur la montagne de Cota-Catché, vers le nord, un signal qui devint inutile, durèrent presque tout le mois d'octobre. Il en naquit d'autres que le cours du temps multiplia. On ne peut les concevoir sans connaître la nature du pays de Quito. Le terrain peuplé et cultivé dans son étendue est un vallon situé entre deux chaînes parallèles de hautes montagnes qui font partie de la cordilière. Leurs cimes se perdent dans les nues, et presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une neige aussi ancienne que le monde. De plusieurs de ces sommets, en partie écroulés, on voit sortir encore des tourbillons de fumée et de flamme du sein même de la neige. Tels sont les sommets tronqués du Cotopaxi, de Tongouragua, et du Sangaï. La plupart des autres ont été des volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront. L'histoire ne nous a conservé l'époque

de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres ponces, les matières calcinées qui les parsèment, et les traces visibles de la flamme sont des témoignages authentiques de leur embrasement. Quant à leur prodigieuse élévation, ce n'est pas sans raison qu'un auteur espagnol avance que les montagnes d'Amérique sont à l'égard de celles de l'Europe ce que sont les clochers de nos villes comparés aux maisons ordinaires.

» La hauteur moyenne du vallon où sont situées les villes de Quito, Cuença, Riobamba, Latacunga, la ville d'Ibarra, et quantité de bourgades et de villages, est de 1,500 à 1,600 toises au-dessus de la mer; c'est-à-dire qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrénées; et ce sol sert de base à des montagnes une fois aussi élevées. Le Cayamburo, situé sous l'équateur même, l'Antisana, qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le sud, ont plus de 3,000 toises à compter du niveau de la mer; et le Chimboraço, haut de 3,220 toises, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. La seule partie du Chimboraço, toujours couverte de neige, a 800 toises de hauteur perpendiculaire. Le Pichincha et le Coraçon, sur le sommet desquels nous avons porté des baromètres, n'ont que 2,430 et 2,470 toises de hauteur absolue, et c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici les plus hauts sommets inac-

cessibles. Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la zone torride, on ne voit guère, en descendant jusqu'à 100 ou 150 toises, que des rochers nus ou des sables arides. Plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers; diverses espèces de bruyères, qui, bien que vertes et mouillées, font un feu clair, et nous ont été souvent d'un grand secours; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plantes radiées et étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if; et quelques autres plantes. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagère; mais elle s'y conserve quelquefois des semaines et des mois entiers. Plus bas encore, et dans une autre zone d'environ 300 toises de hauteur, le terrain est communément couvert d'une sorte de *gramen* délié, qui s'élève jusqu'à un pied et demi ou deux pieds, et qui se nomme outchouc (*uchuc*) en langue péruvienne. Cette espèce de foin ou de paille, comme on la nomme dans le pays, est le caractère propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment *paramos*. Enfin, descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ 2,000 toises au-dessus du niveau de la mer, j'ai vu neiger quelquefois, et d'autres fois pleuvoir. On sent bien que la diverse nature du sol, sa différente exposition, les vents, la saison, et plusieurs circonstances physiques doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'assigner à ces différens étages.

» Si l'on continue de descendre, après le terme qu'on vient d'indiquer, il se trouve des arbustes : et plus bas on ne rencontre plus que des bois dans les terrains non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de montagnes entre lesquelles serpente le vallon qui fait la partie habitée et cultivée de la province de Quito. Au-dehors, de part et d'autre de la cordilière, tout est couvert de vastes forêts qui s'étendent vers l'ouest jusqu'à la mer du Sud, à quarante lieues de distance, et vers l'est, dans tout l'intérieur d'un continent de sept à huit cents lieues, le long de la rivière des Amazones jusqu'à la Guiane et au Brésil.

» La hauteur du sol de Quito est celle où la température de l'air est la plus agréable. Le thermomètre y marque communément 14 à 15 degrés au-dessus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du printemps, et ne varie que fort peu. En montant ou descendant, on est sûr de faire descendre ou monter le thermomètre, et de rencontrer successivement la température de tous les divers climats depuis 5 degrés au-dessous de la congélation, ou plus, jusqu'à 28 ou 29 au-dessus. Quant au baromètre, sa hauteur moyenne à Quito est de vingt pouces une ligne, et ses plus grandes variations ne vont point à une ligne et demie : elles sont ordinairement d'une ligne un quart par jour, et se font assez régulièrement à des heures réglées.

» Les deux chaînes de montagnes qui bordent le vallon de Quito s'étendent à peu près du nord au sud : cette situation était favorable pour la mesure de la méridienne : elle offrait alternativement, sur l'une et l'autre chaîne, des points d'appui pour terminer les triangles. La plus grande difficulté consistait à choisir les lieux commodes pour y placer des signaux. Les pointes les plus élevées étaient ensevelies, les unes sous la neige, les autres souvent plongées dans les nuages qui en dérobaient la vue. Plus bas, les signaux, vus de loin, se projetaient sur le terrain, et devenaient très-difficiles à reconnaître de loin. D'ailleurs, non-seulement il n'y avait point de chemin tracé qui conduisît d'un signal à l'autre, mais il fallait souvent traverser par de longs détours des ravines formées par les torrens de pluies et de neige fondue, creusées quelquefois de 60 ou 80 toises de profondeur. On conçoit les difficultés et la lenteur de la marche quand il fallait transporter d'une station à l'autre des quarts de cercle de deux ou trois pieds de rayon, avec tout ce qui était nécessaire pour s'établir dans des lieux d'un accès difficile, et quelquefois y séjourner des mois entiers. Souvent les guides américains prenaient la fuite en chemin, ou sur le sommet de la montagne où l'on était campé, et plusieurs jours se passaient avant qu'ils pussent être remplacés. L'autorité des gouverneurs espagnols, celle des curés et des caciques, enfin un salaire double, triple, qua-

druple, ne suffisaient pas pour faire trouver des guides, des muletiers et des porte faix, ni même pour retenir ceux qui s'étaient offerts volontairement.

» Un des obstacles les plus rebutans était la chute fréquente et l'enlèvement des signaux qui terminaient les triangles. En France, les clochers, les moulins, les tours, les châteaux, les arbres isolés et placés dans un lieu remarquable offrent aux observateurs une infinité de points dont ils ont le choix; mais, dans un pays si différent de l'Europe, et sans aucun point précis, on était obligé de créer en quelque sorte des objets distincts pour former les triangles. D'abord on posa des pyramides de trois ou quatre longues tiges d'une espèce d'aloës, dont le bois était fort léger, et cependant d'une assez grande résistance. On faisait garnir de paille ou de nattes la partie supérieure de ces pyramides, quelquefois d'une toile de coton fort claire, qui se fabrique dans le pays, et d'autres fois d'une couche de chaux: au-dessous de cette espèce de pavillon, on laissait assez d'espace pour placer et manier un quart de cercle; mais, après plusieurs jours, et quelquefois plusieurs semaines de pluie et de brouillard, lorsque l'horizon s'éclaircissait, et que les sommets des montagnes, se montrant à découvert, semblaient inviter à prendre les angles, souvent, à l'instant même où l'on était près de recueillir le fruit d'une longue attente, on avait le déplaisir de voir disparaître les si-

gnaux, tantôt enlevés par les ouragans, et plus souvent volés : des pâtres indiens s'emparaient furtivement des perches, des cordes, des piquets, dont le transport avait coûté beaucoup de temps et de peine. Il se passait quelquefois huit ou quinze jours avant que le dommage pût être réparé ; ensuite il fallait attendre des semaines entières, dans la neige et dans les frimas, un autre moment favorable pour les opérations. Le seul signal de Pambamarca fut réparé jusqu'à sept fois.

» Vers le commencement de cette année 1738, M. Godin imagina le premier un expédient simple et commode pour rendre tout à la fois les signaux faciles à construire, et très-aisés à distinguer dans l'éloignement : ce fut de prendre pour signaux les tentes mêmes, ou d'autres pareilles à celles sous lesquelles nous campions. Chaque académicien avait une grande tente, et les mathématiciens espagnols avaient aussi les leurs : on avait d'ailleurs trois canonnières. MM. Verguin et des Odonnais précédaient, et faisaient placer celles-ci alternativement sur les deux chaînes de la cordilière aux points désignés, conformément au projet des triangles : ils laissaient un Américain pour les garder.

» On était dans la saison des pluies : ce temps avait été employé, l'année précédente, à reconnaître le terrain de la méridienne, et, suivant le conseil des gens mêmes du pays, on ne pouvait penser alors à monter sur les monta-

gnes; mais on avait appris par l'expérience que, dans la province de Quito, les beaux jours étaient seulement plus rares pendant la saison qu'on y nomme l'hiver, depuis novembre jusqu'en mai, et que, dans le reste de l'année, qu'on appelle l'été, il ne laissait pas de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite. Lorsqu'on s'en fut aperçu, toutes les saisons furent égales, et la diversité des temps n'interrompit plus le cours des opérations.

On avait été retenu, tout le mois de janvier et la moitié de février, aux premiers des signaux des environs de la base, et à ceux de Pambamarca, de Tanlagoa et de Changailli. Le Cotopaxi et le Coraçon devinrent ensuite le champ des opérations : mêmes embarras et mêmes souffrances : le 9 août, Bouguer et La Condamine, toujours accompagnés d'Ulloa, achevèrent de prendre leurs angles au Coraçon, après avoir passé vingt-huit jours sur cette montagne. Dans le reste du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaïcou et du Milin. Le 16, les deux académiciens français, étant partis seuls de la ferme d'Illitiou, après avoir fait prendre le devant à tout leur bagage, jugèrent que le porteur de la tente sous laquelle ils devaient camper ne pouvait arriver au signal avant la nuit; ils cherchèrent vainement une grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pied de la montagne, et dans une lande très-froide, où la nécessité les contraignit d'attendre le jour; leurs selles leur

servirent de chevet, le manteau de Bouguer, de matelas et de couverture; une cape de taffetas usée, dont La Condamine s'était heureusement pourvu, devint un pavillon soutenu sur leurs couteaux de chasse, et leur fournit un abri contre le verglas qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouvèrent enveloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent en cherchant leurs mules : Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix heures et demie, le temps était-il assez clair pour voir à se conduire. Dans la station du Contour-Palti, sur le Chimboraço, ils eurent à redouter les éboulemens des grosses masses de neige, incorporées et durcies avec le sable, qu'ils avaient prises d'abord pour des bancs de rochers; elles se détachaient du sommet de la montagne, et se précipitaient dans ces profondes crevasses entre lesquelles leur tente était placée; ils étaient souvent réveillés par ce bruit, que les échos redoublaient, et qui semblait encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils passèrent quarante jours, La Condamine, logé dans la tente même qui servait de signal, avait pendant la nuit le terrible spectacle du volcan de Sangaï : tout un côté de la montagne paraissait en feu comme la bouche même du volcan; il en découlait un torrent de soufre et de bitume enflammé, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige dont le foyer ardent du sommet est sans cesse couronné; le torrent porte ses flots dans la rivière d'Upano, où il

fait mourir le poisson à une grande distance. Le bruit du volcan se fait entendre fréquemment à Guayaquil, qui en est éloigné de plus de quarante lieues en droite ligne.

Sur une des pointes de l'Assouay, qu'on nomme *Sinaçahouan*, et qui n'est inférieur au Pichincha que de quatre-vingt-dix toises, le temps se trouva clair et serein le 27 avril, à l'arrivée de La Condamine; il y découvrait un très-bel horizon, précisément entre deux chaînes de la cordilière qui fuyaient à perte de vue au nord et au sud. Le Cotopaxi s'y faisait distinguer à cinquante lieues de distance; les montagnes intermédiaires, et surtout les vallons voisins, s'offraient à vol d'oiseau comme sur une carte topographique. Insensiblement la plaine se couvrit d'une vapeur légère; on n'aperçut plus les objets qu'à travers un voile transparent qui ne laissait paraître distinctement que les plus hauts sommets des montagnes. Bientôt La Condamine, seul alors, fut enveloppé de nuages, et ses instrumens lui devinrent inutiles; il passa tout le jour et la nuit suivante sous une tente sans murs. Le 28, Bouguer l'ayant rejoint avec Ulloa, la tente fut placée quelques toises plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très-froid qui souffle toujours sur ce paramo. Précaution inutile : la nuit du 29 au 30, vers les deux heures du matin, il s'éleva un orage mêlé de neige, de grêle et de tonnerre; les trois associés furent réveillés par un bruit affreux; la plupart des

piquets étaient arrachés; les quartiers de roche qui avaient servi à les assurer, roulaient les uns sur les autres; les murailles de la tente, déchirées et raides de verglas, ainsi que les attaches rompues et agitées d'un vent furieux, battaient contre les mâts et la traverse, et menaçaient les trois mathématiciens de les couvrir de leurs débris. Ils se levèrent avec précipitation. Nul secours de la part de leur cortége d'Indiens, qui était demeuré dans une grotte assez éloignée. Enfin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant, qui était la chute de la tente, où le vent et la neige pénétraient de toutes parts. Le lendemain ils en firent dresser une autre plus bas et plus à l'abri; mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles : trois tentes, montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer, sur un terrain de sable et de roche, eurent toutes le même sort. Les Indiens, las de racler et de secouer la neige dont elles se couvraient continuellement, prirent tous la fuite les uns après les autres. Les chevaux et les mules, qu'on laissait aller, suivant l'usage du pays, pour chercher leur pâture, se retirèrent par instinct dans le fond des ravines. Un cheval fut trouvé noyé dans un torrent, où le vent l'avait sans doute précipité. Godin et Juan, qui observaient d'un autre côté sur la même montagne, ne souffrirent guère moins, quoique campés dans un lieu plus bas. Cependant on acheva le 7 mai de prendre tous les angles

dans cette pénible station, et l'on se rendit le même jour à Cagnar, gros bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au sud de l'Assouay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres et les éclairs qui avaient duré plusieurs jours, et la neige qui était tombée sans relâche sur la cime de la montagne, les habitans du canton avaient jugé que tous les mathématiciens y avaient péri : ce n'était pas la première fois qu'on en avait fait courir le bruit, et dans cette occasion on fit pour eux des prières publiques à Cagnar.

Mais souvenons-nous que l'objet de cet article n'est pas de les suivre dans toutes leurs stations, et qu'il suffit d'avoir représenté une partie des obstacles qu'ils eurent presque sans cesse à combattre. On a déjà dit que, depuis le commencement d'août 1737 jusqu'à la fin de juillet 1739, la compagnie de Bouguer et La Condamine habita sur trente-cinq différentes montagnes, et celle de Godin sur trente-deux.

Dès l'année 1735, avant le départ des académiciens, La Condamine avait proposé de fixer les deux termes de la base fondamentale des opérations qu'ils allaient faire au Pérou par deux monumens durables, tels que deux colonnes, ou obélisques, ou pyramides, dont l'usage serait expliqué par une inscription. Le projet fut approuvé de l'académie des sciences. Celle des belles-lettres rédigea l'inscription. On eut pour but de n'y rien insérer qui pût déplaire à la nation espagnole ou blesser les

droits légitimes du souverain dans les états et sous la protection duquel on avait choisi le champ du travail. Nous la donnons ici telle qu'elle fut d'abord gravée (1), c'est-à-dire avec quelques changemens relatifs à des circonstances qu'on n'avait pu prévoir. Les académiciens partirent ; ils exécutèrent glorieusement leur entreprise, et La Condamine prit, avec le consentement de ses associés, la commission d'élever le monument dans la plaine d'Yaronqui, où l'on a vu que la base avait été mesurée.

(1) Auspiciis
PHILIPPI V, Hispaniar. et Indiar. Regis Catholici,
Promovente regiâ Scientiar. Academiâ Paris.
Faventibus
Emin. Herc. de Fleury, Sacræ Rom. Eccl. Cardinali,
Supremo (Europâ plaudente) Galliar. administro,
Cels. Joann. Fred. Phelipeaux, Com. de Maurepas,
Regi Fr. à rebus maritimis, etc. omnigenæ eruditionis Mæcenate ;
Lud. Godin, Pet. Bouguer. Car. Maria de La Condamine,
Ejusdem Academiæ socii,
LUD. XV, Regis Christianissimi, jussu et munificentiâ
In Peruviam missi,
Ad metiendos in Æquinoctiali plagâ terrestres gradus,
Quò vera telluris figura certiùs innotesceret :
(*Assistentibus, ex mandato Maj. Cath. Georgio Juan, et Antonio de Ulloa, navis bellicæ Vice-Præfectis.*)
Solo ad perticam libellamque explorato,
In hâc Yaruqueensi planitie,
Distantiam horizontalem intra hujus et alterius obelisci axes
6272 hexapedarum Paris. pedum 4 ; poll 7.
Ex quâ elicietur basis 1. Trianguli latus, operis fundamen,
In lineâ quæ excurrit { A boreâ Occidentem / Ab austro Orientem } Versus grad. 19, 25 et demi
Statuere.
Ann. Christi. M. DCC. XXXVI. M. Novembri.
Meta { Australis, / Borealis.

Son premier soin, lorsqu'il vit cette mesure achevée, fut de constater inviolablement les deux termes. Dans cette vue, il fit transporter à chaque extrémité une meule de moulin. Il fit creuser le sol et enterrer les meules; de sorte que les deux jalons qui terminaient la distance mesurée occupaient les centres vides de ces pierres. On n'eut pas besoin, dit-il, de méditer beaucoup sur la matière et la forme qui convenaient le mieux à un monument simple et durable, propre à constater sans équivoque les deux termes de la base. Quant à la forme, la plus avantageuse était la pyramide; et la plus simple de toutes les pyramides était un tétraèdre. Mais, comme il convenait d'orienter l'édifice par rapport aux régions du monde, il se détermina par cette raison à donner quatre faces aux pyramides, sans compter celle de leur base : ce qui rendait d'ailleurs la construction plus facile. L'inscription, posée sur une face inclinée, eût présenté un aspect désagréable; elle eût été moins aisée à lire et, trop exposée aux injures de l'air : il fallait donc un socle ou piedestal assez haut pour porter l'inscription. Quant à la matière, il n'y avait point à choisir; la terre n'aurait point eu assez de solidité. Comme la carrière des pierres de taille la plus voisine était au-dessus de Quito à six ou sept lieues de distance, on n'eut pas d'autre parti à prendre que de tirer des ravines les plus proches des pierres dures, et des quartiers de roche pour le massif intérieur de l'ou-

vrage, sauf à le revêtir extérieurement de briques.

La Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvaient être transportées qu'à dos de mulet, seule voiture que le pays permette; et cette seule opération demandait plusieurs mois de travail. Il donna les ordres nécessaires pour faire mouler et cuire les briques sur le lieu même. Quoique les bâtimens ordinaires, dans l'Amérique espagnole, ne soient composés que de grosses masses de terre pétrie et séchée au soleil, on ne laisse pas d'y faire aussi des briques à la manière de l'Europe : le seul changement fut d'en faire le moule d'une plus grande proportion, afin que, ne pouvant servir à toute autre fabrique, on ne fût pas tenté de dégrader ce monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'orient, comme la meilleure du pays.

L'aveu du souverain, ou de ceux qui le représentent, étant nécessaire pour ériger un monument public dans une terre étrangère, La Condamine jugea qu'il était temps de régler avec ses associés les termes de l'inscription pour la communiquer à l'audience royale de Quito, qui rend ses arrêts au nom de sa majesté catholique comme toutes les cours souveraines d'Espagne. Il la mit au net, de concert avec Bouguer, et obtint de l'audience royale la permission de la placer.

Les fondemens des pyramides étaient posés :

La Condamine pressa vivement le reste de l'édifice. Il eut à vaincre de nouveaux obstacles de la part du terrain, qui, étant inégal et sablonneux, le força de recourir aux pilotis; de celle des ouvriers péruviens, également maladroits et paresseux; et surtout le manque d'eau pour éteindre la chaux et détremper le mortier, qui le mit dans la nécessité d'en faire amener, par un lit creusé en pente douce, jusqu'au lieu du travail. Ces embarras regardaient la construction, surtout celle de la pyramide boréale; mais ils augmentèrent beaucoup lorsqu'il fallut trouver des pierres propres aux inscriptions, les tailler, les tirer de quatre cents pieds de profondeur, les graver, et les transporter au lieu de leur destination. Celles qu'il avait déjà reconnues, et sur lesquelles on comptait, avaient été enlevées ou brisées par les crues d'eau. Il parcourut dans un grand espace les lits de tous les torrens et de tous les ravins pour trouver de quoi former deux tables de la grandeur qui convenait à ses vues. Lorsqu'elles furent trouvées, il fit faire à Quito les instrumens nécessaires; et, quoique muni des ordres du président, du corrégidor et des alcades, il eut beaucoup de peine à rassembler les tailleurs de pierre. A mesure qu'ils désertaient avec ses outils, il en renvoyait d'autres à leur place. Un travail pour lequel ils étaient payés à la journée ne laissait pas de leur paraître insupportable par sa lenteur. Aussi les pics les mieux acérés s'émoussaient ou se brisaient

au premier coup. Il fallait continuellement les rapporter à Quito pour les réparer. La Condamine avait un homme gagé, dont ces voyages étaient l'unique fonction.

Les pierres ayant été dégrossies, il fut question de les polir. On n'imagina point d'autre moyen que de frotter l'une sur l'autre les faces destinées à recevoir l'inscription. Elle venait d'être arrêtée entre les trois académiciens. Il restait à faire graver les lettres, opération qui avait déjà paru fort difficile à Quito pour une autre inscription qui contenait le résultat de toutes les observations et la longueur du pendule. Les deux pierres avaient été taillées, sculptées, polies dans le fond même de la ravine où elles avaient été trouvées; l'inscription y fut gravée aussi, à la réserve de ce qui regardait les deux officiers espagnols, qui fut laissé en blanc. Ensuite les pierres furent enlevées avec un engin fixé dans la plaine, au bord d'une cavée de soixante toises de profondeur. Mais les câbles étant de cuir comme les cordes du pays, une pluie abondante, qui retarda le travail, allongea tellement les torons, qu'ils se rompirent; et l'une des pierres, retombant au fond de la ravine, y fut brisée en mille pièces. Ainsi les peines de six mois furent perdues en un instant. Heureusement Morainville trouva une autre pierre, et le dommage fut réparé.

Enfin les pyramides étaient achevées, et La Condamine attendait que les pierres qui portaient l'inscription fussent en place pour en

faire dresser un procès-verbal, auquel il voulait joindre le dessin des pyramides, avec une copie figurée de l'inscription, et présenter le tout à l'audience royale, lorsque l'énoncé de cette inscription excita un assez long procès entre les deux officiers espagnols et les académiciens de Paris. Les premiers se plaignaient qu'on ne fit pas d'eux une mention convenable, et prétendaient de plus que cette inscription blessait les droits et l'honneur de la couronne d'Espagne. Le procès dura deux ans. La Condamine finit par le gagner pleinement à l'audience. Mais, comme il était difficile que des Français eussent plus de crédit en Espagne que des Espagnols, on apprit bientôt qu'on avait expédié de Madrid des ordres pour la démolition des pyramides. Il est vrai que ces ordres furent révoqués peu de temps après. Mais, avant que la révocation fût arrivée, ils étaient exécutés; et une vaine jalousie nationale détruisit ce beau monument d'une si belle entreprise; ces pyramides, ouvrages de tant de soins, et qu'il serait difficile de rétablir avec la même justesse dans les dimensions et dans les rapports.

Des mesures prises dans la zone torride et dans la Laponie suédoise, il est résulté que la différence entre le degré du Pérou et celui de la Laponie est de huit cents toises. Or il n'est ni vraisemblable, ni même possible qu'une différence si considérable puisse être attribuée à une erreur d'observation. Ainsi ce qu'on cherchait paraît démontré, en partant de ce

principe qui n'est pas contesté, que, si les degrés vont en s'allongeant vers les poles, la terre est un sphéroïde aplati.

Pour terminer cet article, nous allons maintenant suivre notre philosophe voyageur sur la rivière des Amazones, par laquelle il prit sa route pour retourner en Europe. Ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves du monde, puisqu'on lui donne cinquante lieues de largeur à son embouchure, avait été reconnu, dès l'an 1500, par Vincent Pinson; et dans le second voyage de Pizarre au Pérou, quarante ans après, Orellana, un de ses officiers, qui montait un brigantin, chargé de chercher des vivres sur la côte, osa s'abandonner l'espace de cinq cents lieues au cours de l'Amazone, et lui donna même son nom, puisque plusieurs auteurs l'ont appelé depuis l'*Orellana* : il en sortit par le cap du Nord. Nous avons donné une idée générale du cours de l'Amazone au second chapitre de ce livre, dans la description de l'audience de Quito, pays baigné en grande partie par ce fleuve, que les habitans de l'Amérique méridionale appellent *le Maragnon*. Depuis Orellana, qui périt dans un second voyage, on fit plusieurs tentatives pour rentrer dans l'Amazone par une des rivières qui s'y jettent, et en connaître la navigation, que la quantité d'îles, la rapidité des courans, les fréquens détours du fleuve, et les rochers qui le resserrent en plusieurs endroits rendent difficile et dangereuse. Les Portugais, rivaux des Espagnols

dans les entreprises de ce genre, et dont les possessions dans le Brésil sont limitrophes de l'embouchure de l'Amazone dans l'Océan atlantique, la remontèrent, en 1637, sous la conduite de Texeira et dans une flottille de canots, depuis Para, forteresse portugaise, jusqu'au lieu où elle commence à être navigable. La relation de ce voyage nous a été transmise par le P. d'Acugna, jésuite espagnol, qui accompagna les Portugais lorsqu'ils retournèrent par la même route qu'ils avaient suivie, c'est-à-dire en descendant l'Amazone qu'ils avaient remontée. Cette relation fut traduite, dans le siècle dernier, par le romancier Gomberville, auteur de *Polexandre*; car alors nos littérateurs français cultivaient la langue espagnole comme on étudie aujourd'hui l'italien et l'anglais. Nous croyons devoir rapporter quelques endroits de cette relation qui paraîtront un peu romanesques, mais dont le fond n'est pas moins vrai. « L'Amazone, dit-il, traverse plus de royaumes que le Gange, l'Euphrate et le Nil. Elle nourrit infiniment plus de peuples, et porte ses eaux douces bien plus loin dans la mer : elle reçoit beaucoup plus de rivières. Si les bords du Gange sont couverts d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur; et ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les mines d'or et d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. Enfin les pays qu'elle traverse sont un paradis terrestre; et si leurs habitans

aidaient un peu la nature, tous les bords d'un si grand fleuve seraient de vastes jardins remplis sans cesse de fleurs et de fruits. Les débordemens de ses eaux fertilisent pour plus d'une année toutes les terres qui en sont humectées : elles n'ont pas besoin d'autre amélioration. D'ailleurs toutes les richesses de la nature se trouvent dans les régions voisines : une prodigieuse abondance de poissons dans les rivières, mille animaux différens sur les montagnes, un nombre infini de toutes sortes d'oiseaux, les arbres toujours chargés de fruits, les champs couverts de moissons, et les entrailles de la terre pleines de mines de métaux précieux. »

Le P. d'Acugna nous donne le nom de plus de cent cinquante nations qui habitent sur les bords de l'Amazone dans une étendue de mille huit cents lieues en longueur, et dans une circonférence de quatre mille, en y comprenant les rivières qui se perdent dans ce fleuve. Tous ces peuples-là sont idolâtres et ont à peu près les mêmes mœurs, c'est-à-dire celles des sauvages. La nation des Topinamboux mérite qu'on en fasse une mention particulière par les efforts qu'elle a faits pour défendre son indépendance contre la tyrannie des Européens.

Vingt lieues au-dessous de la rivière de Cayary, qui vient du sud se joindre à l'Amazone, est une île de soixante lieues de large, qui doit en avoir plus de deux cents de circuit : on la nomme *île des Topinamboux*. Après la conquête du Brésil, ces peuples, habitant la

province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur patrie. Ils abandonnèrent environ quatre-vingt-quatre gros bourgs où ils étaient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordilières : ils traversèrent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, et s'arrêta dans un établissement espagnol voisin des sources de Cayary. Mais après quelque séjour il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou pour avoir tué une vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que, s'étant jetés dans leurs canots, ils descendirent la rivière jusqu'à la grande île qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils parlent la langue générale du Brésil, qui s'étend dans toutes les provinces de cette contrée, jusqu'à celle de Para. Ils racontèrent au P. d'Acugna que leurs ancêtres, n'ayant pu trouver, en sortant du Brésil, de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints pendant une marche de plus de neuf cents lieues, de se séparer plusieurs fois, et que ces différens corps peuplèrent diverses parties des montagnes du Pérou. Ceux qui étaient descendus jusqu'à la rivière des Amazones eurent à combattre les insulaires, dont ils prirent la place, et les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils

forcèrent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées.

Les Topinamboux de l'Amazone sont une nation si distinguée, que le P. d'Acugna ne fait pas difficulté de la comparer aux premiers peuples de l'Europe; et quoiqu'on s'aperçoive qu'ils commencent à dégénérer de leurs pères par les alliances qu'ils contractent avec les Américains du pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur et par leur adresse à se servir de l'arc et des flèches : ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savaient la langue du Brésil, n'avaient pas besoin d'interprètes pour converser avec eux, ils en tirèrent des informations fort curieuses ; entre autres choses, les Topinamboux confirmèrent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son ancien nom.

» Je ne m'arrête point, dit d'Acugna, aux perquisitions sérieuses que la cour souveraine de Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux mêmes ont attesté qu'une des provinces voisines du fleuve était peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent et se gouvernent seules sans hommes; qu'un certain temps de l'année elles en reçoivent pour devenir enceintes, et que le reste du temps elles vivent dans leurs bourgs, où elles ne songent qu'à cultiver la terre, et à se procurer par le travail de leurs bras tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres

informations qui ont été prises dans le nouveau royaume de Grenade au siége royal de Pasto, où l'on reçut le témoignage de quelques Américains, particulièrement celui d'une Américaine qui avait été dans le pays de ces vaillantes femmes, et qui ne dit rien que de conforme à tout ce qu'on savait déjà par les relations précédentes. Mais je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, et que je voulus vérifier aussitôt que je me fus embarqué sur le fleuve. On me dit, dans toutes les habitations où je passai, qu'il y avait dans les pays des femmes telles que je les dépeignais, et chacun en particulier m'en donnait des marques si constantes et si uniformes, que, si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe dans tout le Nouveau-Monde pour la plus constante de toutes les vérités historiques. Cependant nous eûmes de plus grandes lumières sur la province que ces femmes habitent, sur les chemins qui y conduisent, sur les Américains qui communiquent avec elles, et sur ceux qui leur servent à peupler dans le dernier village, qui est la frontière entre elles et les Topinamboux.

» Trente-six lieues au-dessous de ce dernier village, en descendant le fleuve, on rencontre, du côté du nord, une rivière qui vient de la province même des Amazones, et qui est connue par les Américains du pays sous le nom de *Cunuris*. Elle prend ce nom de celui d'un peuple voisin de son embouchure. Au-dessus, c'est-à-dire, en remontant cette rivière, on trouve

d'autres Américains, nommés *Apotos*, qui parlent la langue générale du Brésil. Plus haut, sont les Tagaris : ceux qui les suivent sont les Guacares, l'heureux peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles ont leurs habitations sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une nommée *Yacamiaba*, qui s'élève extraordinairement au-dessus de toutes les autres, et si battue des vents, qu'elle en est stérile. Ces femmes s'y maintiennent sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent les visiter au temps qu'elles ont réglé, elles les reçoivent l'arc et la flèche en main, dans la crainte de quelque surprise; mais elles ne les ont pas plus tôt reconnus, qu'elles se rendent en foule à leurs canots, où chacune saisit le premier hamac qu'elle y trouve, et le va suspendre dans sa maison pour y recevoir celui à qui le hamac appartient. Après quelques jours de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent chez eux. Tous les ans ils ne manquent point de faire ce voyage dans la même saison. Les filles qui en naissent sont nourries par leurs mères, instruites au travail et au maniement des armes. On ignore ce qu'elles font des mâles; mais j'ai su d'un Américain, qui s'était trouvé à cette entrevue, que l'année suivante elles donnaient aux pères les enfans mâles qu'elles ont mis au monde. Cependant la plupart croient qu'elles tuent les mâles au moment de leur naissance, et c'est ce que je ne puis décider sur le témoignage

d'un seul Américain. Quoi qu'il en soit, elles ont dans leur pays des trésors capables d'enrichir le monde entier, et l'embouchure de la rivière, qui descend de leur province, est à deux degrés et demi de hauteur méridionale. »

La ville de Para, que le P. d'Acugna nomme *la grande forteresse* des Portugais, est à trente lieues de Comuta. Il y avait alors un gouverneur et trois compagnies d'infanterie, avec tous les officiers qui en dépendent; mais le judicieux voyageur observe que les uns et les autres relevaient du gouvernement général de Maragnon, qui était à plus de 130 lieues de Para, vers le Brésil; ce qui ne pouvait causer que de fâcheux délais pour la conduite du gouvernement. « Si nos gens, dit-il, étaient assez heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudrait nécessairement que le gouverneur du Para fût absolu, puisqu'il aurait entre les mains la clef du pays. » Il termine son ouvrage par expliquer les vues de la cour d'Espagne dans ces voyages entrepris sur l'Amazone. D'abord il est clair que cette rivière, traversant toute l'Amérique méridionale, depuis les Andes jusqu'au Brésil, joignait d'une extrémité à l'autre les possessions espagnoles et portugaises réunies sous Philippe II; mais il s'offrait encore d'autres motifs. Les Français, les Anglais et les Hollandais, avaient commencé depuis long-temps à faire des courses incommodes dans les mers voisines des établissemens espagnols, et jusqu'à celle du Sud, d'où ils étaient revenus comblés de gloire

et de richesses. Il n'avait pas été facile de faire cesser ce danger sous le règne de Charles-Quint, parce que toutes les côtes de l'Amérique n'étaient pas encore assez connues pour permettre à ce prince de changer la route ordinaire de ses galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assemblaient pour retourner en Espagne. Philippe II ne vit pas d'autre remède à des maux presque inévitables que d'imposer aux capitaines de ses flottes la loi de ne pas se séparer dans leur navigation; mais un ordre seul ne suffisait pas pour les garantir. Il était presque impossible que, pendant un voyage de mille lieues, plusieurs vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un, et tel corsaire suivait les galions depuis la Havane jusqu'à San-Lucar pour enlever sa proie. Aussi Philippe III jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moyen de dérober la route de ses galions; et de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux armateurs que d'ouvrir la navigation sur la rivière des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source. En effet, les plus grands vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la forteresse du Para, on y aurait pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, de Tierra-Firme, et même du Chili. Quito aurait pu servir d'entrepôt, et Para de rendez-vous pour la flotte du Brésil, qui, se joignant aux galions pour le retour en Europe, aurait effrayé les

corsaires par la force et par le nombre. Ce projet n'était pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvait que la rivière était navigable en descendant. La difficulté ne consistait qu'à trouver la véritable embouchure pour remonter jusqu'à Quito. Mais, quoique la découverte semblât perfectionnée par le retour de Texeira, et par les observations du P. d'Acugna, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent aussitôt que les Portugais eurent élevé le duc de Bragance sur le trône. Ils venaient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure jusqu'à sa source, et le roi d'Espagne craignit avec raison qu'étant devenus ses ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras jusque dans le Pérou, le plus riche de ses domaines, lorsqu'ils auraient chassé les Hollandais du Brésil. Comme il y avait lieu de craindre aussi que la relation du P. d'Acugna ne leur servît de routier, Philippe IV prit le parti d'en faire supprimer tous les exemplaires, qui sont devenus très-rares.

Depuis ce temps-là les entreprises des Espagnols se sont bornées, sur l'Amazone, à réduire les peuples voisins de cette grande partie du fleuve qui est renfermée dans le gouvernement de Maynas. Ils doivent leurs succès moins à leurs armes qu'au zèle infatigable des missionnaires. Le voyage et la carte de La Condamine ont jeté un nouveau jour sur le pays et sur le cours de l'Amazone.

Il se trouvait, vers la fin de mars 1743, à

Tarqui, près de Cuença. « Nous étions convenus, dit-il, MM. Godin, Bouguer et moi, pour multiplier les occasions d'observer, de revenir en Europe par des routes différentes. J'en choisis une presque ignorée, et qui ne pouvait m'exposer à l'envie : c'était celle de la rivière des Amazones, qui traverse d'occident en orient tout le continent de l'Amérique méridionale. Je me proposais de rendre ce voyage utile en levant une carte de ce fleuve, et recueillant des observations en tout genre sur une région si peu connue. » La Condamine observe que la carte très-défectueuse du cours de ce fleuve par Sanson, dressée sur la relation purement historique du P. d'Acugna, a depuis été copiée par tous les géographes faute de nouveaux mémoires, et que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la première fois en France une copie de celle qui avait été dressée dès l'année 1690 par le P. Fritz, et qui fut gravée à Quito en 1707; mais plusieurs obstacles n'ayant jamais permis à ce missionnaire de la rendre exacte, surtout vers la partie inférieure du fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques notes, sans presque aucun détail historique; de sorte que, jusqu'à celle de La Condamine, on ne connaissait le pays des Amazones que par la relation du P. d'Acugna, dont on vient de lire l'extrait.

Comme nous avons déjà donné, d'après Ulloa, d'exactes remarques sur le nom, la source et le cours général du Maragnon, il ne nous

reste qu'à suivre l'académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaën, et depuis Jaën jusqu'à son entrée dans la mer du Nord, et de là jusqu'en Europe.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au sud de Cuença, le 11 mai 1743. Dans son voyage de Lima, en 1737, il avait suivi le chemin ordinaire de Cuença à Loxa. Cette fois il en prit un détourné, qui passe par Zaruma, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande rivière de los Jubones, fort grosse alors, et toujours extrêmement rapide.

D'une montagne où l'académicien passa sur sa route, on voit le port de Tumbez. C'est proprement de ce point qu'il commençait à s'éloigner de la mer du Sud pour traverser tout le continent. Zaruma, situé par 3° 40′ de latitude australe, donne son nom à une petite province, à l'occident de celle de Loxa. Les mines de ce canton, autrefois célèbres, sont aujourd'hui presque abandonnées. La hauteur du baromètre à Zaruma se trouva de 24 pouces 2 lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la zone torride comme dans nos climats. Les académiciens avaient éprouvé à Quito, pendant des années entières, que sa plus grande différence ne passe guère une ligne et demie. Godin remarqua le premier que ses variations, qui sont à peu près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulières; ce qui, étant une fois connu, fait juger de la hauteur moyenne du mercure par une seule

expérience. Toutes celles qu'on avait faites sur les côtes de la mer du Sud, et celles que La Condamine avait répétées dans son voyage de Lima, lui avaient appris que cette hauteur moyenne au niveau de la mer était de vingt-huit pouces; d'où il crut pouvoir conclure que le terrain de Zaruma était élevé d'environ 700 toises, ce qui n'est pas la moitié de l'évélation de celui de Quito.

On rencontre sur cette route plusieurs de ces ponts d'écorce d'arbres et de lianes dont on verra différentes descriptions. Loxa est moins élevé que Quito d'environ 350 toises, et la chaleur y est sensiblement plus grande; mais, quoique les montagnes du voisinage ne soient que des collines en comparaison de celles de Quito, elles ne laissent pas de servir de partage aux eaux de la province; et le même coteau, appelé *Caxanuma*, où croît le meilleur quinquina, à deux lieues au sud de Loxa, donne naissance à des rivières qui prennent un cours opposé, les unes à l'occident, pour se rendre dans le grand Océan, les autres à l'orient, qui grossissent le Maragnon.

L'académicien passa le 3 de juin sur une de ces montagnes pour y recueillir du plant de l'arbre de quinquina; mais, avec le secours de deux Indiens qu'il avait pris pour guides, il n'en put rassembler dans toute sa journée que huit à neuf jeunes plantes, qui purent être transportées en Europe. Il les fit mettre, avec de la terre prise au même lieu, dans une caisse

qu'il fit porter avec précaution sur les épaules d'un homme jusqu'à son embarquement.

De Loxa à Jaën, on traverse les derniers coteaux de la cordillère. Dans toute cette route, on marche presque sans cesse par des bois où il pleut chaque année pendant onze mois, et quelquefois l'année entière. Il n'est pas possible d'y rien sécher. Les paniers couverts de peau de bœuf, qui sont les coffres du pays, se pourissent et rendent une odeur insupportable. La Condamine passa par deux villes qui n'en ont plus que le nom, Loyola et Valladolid; l'une et l'autre opulentes et peuplées d'Espagnols il y a moins d'un siècle, mais aujourd'hui réduites à deux petits hameaux d'Indiens ou de métis, et transférées de leur première situation. Jaën même, qui conserve encore le titre de ville, et qui devrait être la résidence du gouverneur, n'est plus aujourd'hui qu'un village sale et humide, quoique sur une hauteur, et renommé seulement par un insecte dégoûtant, nommé *garrapata*, dont on y est dévoré. La même décadence est arrivée à la plupart des villes du Pérou éloignées de la mer, et fort détournées du grand chemin de Carthagène à Lima. Cette route offre quantité de rivières qu'on passe les unes à gué, les autres sur des ponts, et d'autres sur des radeaux construits, dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la nature a pourvu toutes les forêts. Les rivières réunies en forment une grande et très-rapide, nommée *Chinchipé*,

plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau pendant cinq lieues, jusqu'à Tomépenda, village américain dans une situation agreable, à la jonction des trois rivières. Le Maragnon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du sud la rivière de Chachapoyas, et celle de Chinchipé du côté de l'ouest, à 5° 30′ de latitude australe. Depuis ce point, le Maragnon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu à peu de la ligne équinoxiale jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le fleuve se rétrécit et s'ouvre un passage entre deux montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, et plusieurs sauts le rendent impraticable. Ce qu'on appelle le port de Jaën, c'est-à-dire le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaën, sur la petite rivière de Chuchunga, par laquelle on descend dans le Maragnon au-dessous des cataractes.

Un exprès que La Condamine avait dépêché de Tomépenda, avec des ordres du gouverneur de Jaën à son lieutenant de San-Iago, pour faire tenir prêt un canot au port, avait franchi tous ces obstacles sur un radeau composé de deux ou trois pièces de bois. De Jaën au port, on traverse le Maragnon, et l'on se trouve plusieurs fois sur ses bords. Dans cet intervalle, il reçoit du côté du nord plusieurs torrens qui, pendant les grandes pluies, charrient un sable mêlé de paillettes et de grains d'or, et les deux côtés du fleuve sont couverts

de cacao, qui n'est pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Américains du pays ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramassent que lorsqu'on les presse de payer leur tribut.

Le quatrième jour, après être parti de Jaën, La Condamine traversa vingt-une fois à gué le torrent de Chuchunga, et la vingt-deuxième fois en bateau. Les mules, en approchant du gîte, se jetèrent à la nage toutes chargées, et l'académicien eut le chagrin de voir ses papiers, ses livres et ses instrumens mouillés. C'était le quatrième accident de cette espèce qu'il avait essuyé depuis qu'il voyageait dans les montagnes : « Mes naufrages, dit-il, ne cessèrent » qu'à mon débarquement. »

Le port de Jaën, qui se nomme Chuchunga, est un hameau de dix familles indiennes, gouvernées par un cacique. La Condamine avait été obligé de se défaire de deux jeunes métis qui auraient pu lui servir d'interprètes. La nécessité lui fit trouver le moyen d'y suppléer. Il savait à peu près autant de mots de la langue des incas, que parlaient ces Indiens, que ceux-ci en savaient de la langue espagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très-petits canots, et celui qu'il attendait de San-Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le cacique à faire construire une balze assez grande pour le porter avec son bagage. Ce travail lui donna le temps de faire sécher ses papiers et ses livres. Il fait une peinture charmante des huit

jours qu'il passa dans le hameau de Chuchunga : « Je n'avais, dit-il, ni voleurs, ni curieux à craindre : j'étais au milieu des sauvages. Je me délassais parmi eux d'avoir vécu avec des hommes; et, si j'ose le dire, je n'en regrettais pas le commerce. Après plusieurs années passées dans une agitation continuelle, je jouissais pour la première fois d'une douce tranquillité. Le souvenir de mes fatigues, de mes peines et de mes périls passés, me paraissait un songe. Le silence qui régnait dans cette solitude me la rendait plus aimable : il me semblait que j'y respirais plus librement. La chaleur du climat était tempérée par la fraîcheur des eaux d'une rivière à peine sortie de sa source, et par l'épaisseur du bois qui en ombrageait les bords. Un nombre prodigieux de plantes singulières et de fleurs inconnues m'offrait un spectacle nouveau et varié. Dans les intervalles de mon travail, je partageais les plaisirs innocens de mes Indiens; je me baignais avec eux, j'admirais leur industrie à la chasse et à la pêche. Ils m'offraient l'élite de leur poisson et de leur gibier; tous étaient à mes ordres : le cacique qui les commandait était le plus empressé à me servir. J'étais éclairé avec des bois de senteur et des racines odoriférantes. Le sable sur lequel je marchais était mêlé d'or. On vint me dire que mon radeau était prêt, et j'oubliai toutes ces délices. »

Le 4 juillet après midi, il s'embarqua dans un petit canot de deux rameurs, précédé de la

balze, sous l'escorte de tous les Indiens du hameau qui étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, et la retenir contre la violence du courant entre les rochers et dans les petits sauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Maragnon, à quatre lieues vers le nord du lieu de l'embarquement; c'est là que ce fleuve commence à être navigable. Le radeau, qui avait été proportionné au lit de la petite rivière, demandait d'être agrandi et fortifié. On s'aperçut le matin que le fleuve était haussé de dix pieds. L'académicien, retenu par l'avis de ses guides, eut le temps de se livrer à ses observations : il mesura géométriquement la largeur du Maragnon, qui se trouva de 135 toises, quoique déjà diminué de 15 à 20. Plusieurs rivières que ce fleuve reçoit au-dessus de Jaën sont plus larges : ce qui devait faire juger qu'il était d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de 28 brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vitesse d'un canot abandonné au courant était d'une toise et un quart par seconde. Le baromètre, plus haut qu'au port de plus de quatre lignes, fit voir à l'académicien que le niveau de l'eau avait baissé d'environ 50 toises depuis Chuchunga, d'où il n'avait mis que huit heures à descendre.

Le 8, continuant sa route, il passa le détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli : sa largeur n'est que d'envi-

ron 20 toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espèce. Le fleuve, arrêté par une côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se tourne tout d'un coup en faisant un angle droit avec sa première direction. Le choc des eaux, ajouté à toute la vitesse acquise par son rétrécissement, a creusé dans le roc une anse profonde où les eaux du bord du fleuve, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le radeau sur lequel La Condamine était alors, poussé dans cet enfoncement par le fil du courant, n'y fit que tournoyer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenaient vers le milieu du lit du fleuve, où la rencontre du grand courant formait des vagues capables, de submerger la balse si sa grandeur et sa solidité ne l'eussent bien défendue. Mais la violence du courant le repoussait toujours dans le fond de l'anse, et l'académicien n'en serait jamais sorti sans l'adresse de quatre Indiens qu'il avait eu la précaution de garder avec un petit canot. Ces quatre hommes, ayant suivi la rive terre à terre, et fait le tour de l'anse, gravirent sur le rocher, d'où ils lui jetèrent, non sans peine, des lianes, qui sont les cordes du pays, avec lesquelles ils remorquèrent le radeau jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passa un troisième détroit nommé *Guaracayo*, où le lit du fleuve, resserré entre deux grand rochers, n'a pas 30 toi-

ses de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crues d'eau. Ce fut le soir du même jour que l'académicien rencontra le grand canot qu'on lui envoyait de San-Iago, et qui aurait eu besoin encore de six jours pour remonter jusqu'au lieu d'où le radeau était descendu en dix heures.

La Condamine arriva le 10 à San-Iago de las Montagnas, hameau situé à l'embouchure de la rivière du même nom, et formé des débris d'une ville qui avait donné le sien à la rivière. Ses bords sont habités par une nation nommé *les Xibaros*, autrefois chrétiens, et révoltés depuis un siècle contre les Espagnols pour se soustraire au travail des mines d'or du pays. Ils vivent indépendans dans des bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la rivière, par laquelle on pourrait descendre en moins de huit jours des environs de Loxa et de Cuença. La crainte qu'ils inspirent a fait changer deux fois de demeure aux habitans de San-Iago, et leur avait fait prendre depuis quarante ans le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la rivière dans le Maragnon. Au-dessous de San-Iago, on trouve Borja, ville à peu près semblable aux précédentes, quoique capitale du gouvernement de Maynas qui comprend toutes les missions espagnoles des bords du fleuve. Elle n'est séparée de San-Iago que par le fameux Pongo de Manseriché. Pongo, anciennement Punca, dans la langue du Pérou, signifie Porte. On donne ce nom en cette langue à tous les

passages étroits, mais celui-ci le porte par excellence. C'est un chemin que le Maragnon, tournant à l'est après un cours de plus de deux cents lieues au nord, s'ouvre au milieu des montagnes de la cordilière, en se creusant un lit entre deux murailles parallèles de rochers coupés à pic. Il n'y a guère plus d'un siècle que quelques soldats espagnols de San-Iago découvrirent ce passage, et se hasardèrent à le franchir. Deux misionnaires jésuites de la province de Quito les suivirent de près, et fondèrent, en 1639, la mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le fleuve. En arrivant à San-Iago, l'académicien se flattait d'être à Borja le même jour, et n'avait besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre; mais, malgré ses exprès réitérés, et des recommandations auxquelles on n'avait jamais beaucoup d'égard, le bois du grand radeau sur lequel il devait passer le Pongo n'était pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle enceinte dont il le fit encadrer pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours faute de gouvernail, dont les Indiens ne font point usage pour les radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs canots, que la même pagaie qui leur sert d'aviron.

A San-Iago, La Condamine ne put vaincre la résistance de ses mariniers, qui ne trouvaient pas la rivière assez basse encore pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut

de la traverser, et d'aller attendre le moment favorable dans une petite anse voisine de l'entrée du Pongo, où le courant est d'une si furieuse violence, que, sans aucun saut réel, les eaux semblent se précipiter, et leur choc contre les rochers cause un bruit effroyable. Les quatre Indiens du port de Jaën, moins curieux que le voyageur français de voir de près le Pongo, avaient déjà pris le devant par terre, par un chemin de pied, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, seul avec un nègre sur son radeau; mais une aventure fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le fleuve, dont la hauteur diminua de vingt-cinq pieds en trente-six heures, continuait de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très-grosse branche d'un arbre caché sous l'eau s'était engagé entre les pièces du radeau, où elle pénétrait de plus en plus à mesure qu'il baissait avec le niveau de l'eau; l'académicien se vit menacé de demeurer accroché et supendu en l'air avec le radeau, et le moindre accident qui lui pouvait arriver était de perdre ses papiers, fruit d'un travail de huit ans; enfin il trouva le moyen de se dégager et de remettre son radeau à flot.

Il avait profité de son séjour forcé à San-Iago pour mesurer géométriquement la largeur des deux rivières, et pour prendre les angles qui lui devaient servir à dresser une

carte particulière du Pongo. Le 12 juillet, à midi, s'étant remis sur le fleuve, il fut bientôt entraîné par le courant dans une galerie étroite et profonde, taillée en talus dans le roc. En moins d'une heure il se trouva transporté à Borja, où l'on compte trois lieues de San-Iago. Cependant le train de bois, qui ne tirait pas un demi-pied d'eau, et qui, par le volume ordinaire de sa charge, présentait à la résistance de l'air une surface sept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvait prendre toute la vitesse du courant, et cette vitesse même diminue considérablement à mesure que le lit du fleuve s'élargit en approchant de Borja. Dans l'endroit le plus étroit, La Condamine jugea qu'il faisait deux toises par seconde, par comparaison à d'autres vitesses exactement mesurées.

Le canal du Pongo, creusé naturellement, commence une petite demi-lieue au-dessous de San-Iago, et continue d'aller en se rétrécissant; de sorte que de 250 toises qu'il peut avoir au-dessous de la jonction des deux rivières, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Jusqu'alors on n'avait donné de largeur au Pongo que vingt-cinq vares espagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toises; et, suivant l'opinion commune, on pouvait passer en un quart d'heure de San-Iago à Borja. Mais une observation attentive fit connaître à La Condamine que, dans la plus étroite partie du passage, il était à trois longueurs de son ra-

deau de chaque bord. Il compta 57 minutes à sa montre, depuis l'entrée du Pongo jusqu'à Borja, et, malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de vingt au degré (moins de 6,000 toises) de San-Iago à Borja, au lieu de trois que l'on compte ordinairement. Deux ou trois chocs des plus rudes contre les rochers, dans les détours, l'auraient effrayé, s'il n'eût été prévenu. Il jugea qu'un canot s'y briserait mille fois et sans ressource. On lui montra le lieu où périt un gouverneur de Maynas : mais les pièces d'un radeau n'étant point enchevêtrées ni clouées, la flexibilité des lianes qui les assemblent produit l'effet d'un ressort qui amortirait le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avait pas un an qu'un missionnaire qui eut ce malheur y avait passé deux jours entiers sans provisions, et serait mort de faim, si la crue subite du fleuve ne l'eût remis dans le fil de l'eau. On ne descend en canot que dans les eaux basses, lorsque le canot peut gouverner sans être trop maîtrisé par le courant.

L'académicien se crut dans un nouveau monde à Borja. « Il s'y trouvait, dit-il, éloigné de tout commerce humain, sur une mer d'eau douce au milieu d'un labyrinthe de lacs, de rivières et de canaux qui pénètrent de toutes parts une immense forêt qu'eux seuls rendent accessible. Il rencontrait de nouvelles plantes, de nouveaux animaux et de nouveaux

hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les nues, ne pouvaient se lasser de faire le tour de l'horizon sans autre obstacle que les collines du Pongo, qui allaient bientôt disparaître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito succédait ici l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il se tournât, il n'apercevait que de l'eau et de la verdure. On foule la terre aux pieds sans la voir; elle est si couverte d'herbes touffues, de plantes, de lianes et de broussailles, qu'il faudrait un long travail pour en découvrir l'espace d'un pied. Au-dessous de Borja, et quatre à cinq cents lieues plus loin en descendant le fleuve, une pierre, un simple caillou est aussi rare qu'un diamant : les sauvages de ces contrées n'en ont pas même l'idée. C'est un spectacle divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorsqu'ils en rencontrent pour la première fois. Ils s'empressent de les ramasser, ils s'en chargent comme d'une marchandise précieuse, et ne commencent à les mépriser que lorsqu'ils les voient si communs. »

La Condamine était attendu à Borja par le P. Magnin, missionnaire jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de 4° 28′ sud, il partit le 14 juillet avec ce père pour la Laguna. Le 15, ils laissèrent au nord l'embouchure du Morona, qui descend du volcan de Sangay, dont les cendres traver-

sant les provinces de Macas et de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin et du même côté, ils rencontrèrent les trois bouches de la rivière de Pastaça, si débordée alors, qu'ils ne purent mesurer la vraie largeur de sa principale bouche; mais ils l'estimèrent de 400 toises, et presque aussi large que le Maragnon.

Le 19, ils arrivèrent à la Laguna, où La Condamine était attendu depuis six semaines par don Pédro Maldonado, gouverneur de la province d'Esmeraldas, qui s'était déterminé comme lui à prendre la route de la rivière des Amazones pour repasser en Europe; mais, ayant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaën, il était arrivé le premier au rendez-vous. La Laguna est une grosse bourgade de plus de mille habitans rassemblés de diverses nations. C'est la principale de toutes les missions de Maynas; elle est située dans un terrain sec et élevé, situation rare dans ce pays, et sur le bord d'un grand lac, cinq lieues au-dessus de l'embouchure du Guallaga, qui a sa source, comme le Maragnon, dans les montagnes à l'est de Lima.

Il partit de la Laguna le 23, avec Maldonado, dans deux canots de quarante-deux à quarante-quatre pieds de long, sur trois seulement de large, et formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les rameurs y sont placés depuis la proue jusque vers le milieu. Le voyageur est à la poupe, avec son équipage, à l'abri de la

pluie, sous un long toit arrondi, fait d'un tissu de feuilles de palmiers entrelacées, que les Indiens préparent avec art. Ce berceau est interrompu et coupé dans son milieu pour donner du jour au canot, et pour y entrer commodément. Un toit volant de même matière, qui glisse sur le toit fixe, sert à couvrir cette ouverture, et tient lieu tout à la fois de porte et de fenêtre. La résolution des deux voyageurs était de marcher nuit et jour pour atteindre, s'il était possible, les brigantins ou grands canots que les missionnaires portugais dépêchaient tous les ans au Para pour en faire venir leurs provisions. Les Indiens ramaient le jour, et deux seulement faisaient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour conduire le canot dans le fil du courant.

Le 25, il laissa au nord la rivière du Tigre, qu'il juge plus grande que le fleuve du même nom en Asie. Le même jour il s'arrêta du même côté dans une nouvelle mission de sauvages récemment sortis des bois, et nommés *Yaméos*. Leur langue est d'une difficulté inexprimable, et leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, et ne font sonner presque aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourraient être écrits, même imparfaitement, sans y employer moins de neuf ou dix syllabes; et ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie dans leur langue le nombre de trois. Ils ne savent

pas compter au-delà de ce nombre. Ces peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leurs armes ordinaires de chasse, auxquelles ils ajustent de petites flèches de bois de palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourrelet de coton, qui remplit exactement le vide du tuyau. Ils les lancent du seul souffle à trente et quarante pas, et rarement ils manquent leur coup. Un instrument si simple supplée avantageusement dans toute cette contrée au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites flèches est trempée dans un poison si actif, que, lorsqu'il est récent, il tue en moins d'une minute l'animal à qui la flèche a tiré du sang, et sans danger pour ceux qui en mangent la chair, parce qu'il n'agit point, s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces flèches, l'académicien rencontrait la pointe du trait sous la dent. Le contre-poison pour les hommes qui en sont blessés est le sel, et plus sûrement le sucre pris intérieurement.

Le 26, La Condamine et Maldonado rencontrèrent du côté du sud l'embouchure de l'Ucayal, une des plus grandes rivières qui grossissent le Maragnon. La Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal, non-seulement parce qu'à leur rencontre mutuelle l'Ucayal se détourne moins, et est plus large que le fleuve dont il prend le nom, mais encore parce qu'il tire ses sources de plus loin, et qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes ri-

vières. La question ne peut être entièrement décidée que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les missions établies sur ses bords furent abandonnées en 1695, après le soulèvement des Cunivos et des Piros, qui massacrèrent leurs missionnaires. Au-dessous de l'Ucayal, la largeur du Maragnon croît sensiblement, et le nombre de ses îles augmente.

Le 27, les deux voyageurs abordèrent à la mission de Saint-Joachim, composée de plusieurs nations, surtout de celle des Omaguas, autrefois puissante, qui peuplait les îles et les bords du fleuve dans la longueur d'environ deux cents lieues au-dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau royaume de Grenade par quelqu'une des rivières qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers temps de la conquête. Une autre nation, qui se nomme de même, et qui habite vers la source d'une de ces rivières, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les peuples qui habitent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du baptême, et quelques traditions défigurées confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avaient été convertis tous à la foi chrétienne vers la fin du dernier siècle, et l'on comptait alors dans leur pays trente villages marqués de leur nom sur la carte du P. Fritz; mais, effrayés par les incursions de quelques brigands du Para qui venaient les enlever pour les faire esclaves, ils

se sont dispersés dans les bois et dans les missions espagnoles et portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de Cambéras que les Portugais du Para leur donnent en langue brésilienne, signifie tête plate. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des enfans qui viennent de naître, et de leur aplatir le front pour leur procurer cette étrange figure qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine lune. Leur langue n'a aucun rapport à celle du Pérou ni à celle du Brésil, qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur pays, le long de la rivière des Amazones. Ces peuples font un grand usage de deux sortes de plantes : l'une, que les Espagnols nomment *floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, et qui a été décrite ci-dessus; l'autre, qui se nomme en langue du pays *curupa*, toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de vingt-quatre heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La curupa se prend en poudre comme nous prenons le tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas se servent d'un tuyau de roseau terminé en fourche, et de la figure d'un *y*, dont ils insèrent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Maragnon, et qui reçoit toutes sortes de for-

mes dans sa fraîcheur, entre autres celle de pompes ou de seringues, qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; et, pressées lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en usage chez les Omaguas. Dans toutes leurs assemblées, le maître de la maison ne manque pas d'en présenter un à chacun des assistans, et son usage précède toujours les repas de cérémonie.

En partant de Saint-Joachim, les voyageurs réglèrent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo le 3 août, dans le dessein d'y observer une émersion du premier satellite de jupiter. La Condamine n'avait, depuis son départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ses distances estimées de l'est à l'ouest. D'ailleurs les voyages d'Orellana, de Texeira et du P. d'Acugna, qui ont rendu le Napo célèbre, et la prétention des Portugais sur le domaine des bords de l'Amazone depuis son embouchure jusqu'au Napo, rendaient ce point important à fixer. L'observation se fit heureusement, malgré les obstacles, avec une lunette de dix-huit pieds, qui n'avait pas coûté peu de peine à transporter dans une si longue route. L'académicien ayant d'abord observé la hauteur méridienne du soleil dans une île vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva 3° 24′ de latitude australe. Il jugea la largeur

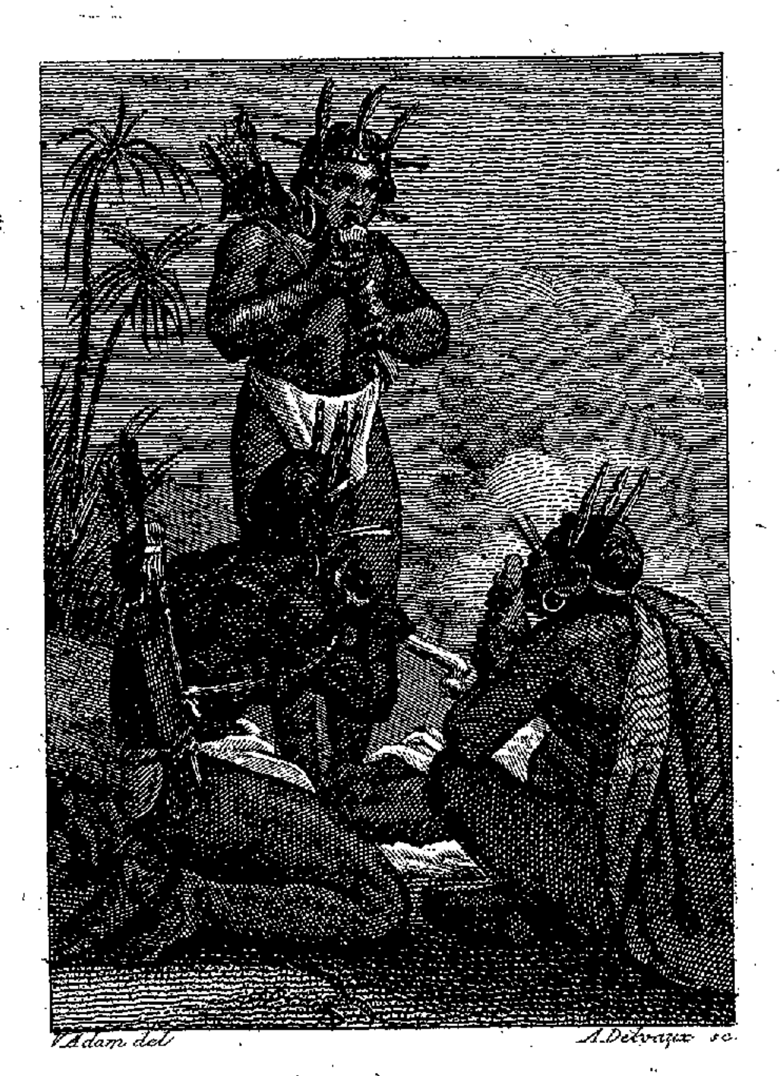
totale du Maragnon de 900 toises au-dessous de l'île, n'en ayant pu mesurer qu'un bras géométriquement, et celle du Napo de 600 toises au-dessus des îles qui partagent ces bouches. L'émersion du premier satellite fut observée avec le même succès, et la longitude de ce point déterminée.

Le lendemain, premier jour d'août, on se remit sur le fleuve jusqu'à Pévas, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'est la dernière des missions espagnoles sur le Maragnon. Elles s'étendaient à plus de deux cents lieues au-delà; mais, en 1710, les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de ces terres, les nations sauvages voisines des bords du Napo n'ayant jamais été entièrement subjuguées par les Espagnols. Quelques-unes ont massacré en divers temps les gouverneurs et les missionnaires qui avaient tenté de les réduire. Le nom de *Pévas* est tout à la fois celui d'une bourgade et d'une nation qui fait partie de ses habitans; mais on y a rassemblé différens peuples, dont chacun parle une langue différente, ce qui est assez ordinaire dans toutes ces colonies, où quelquefois la même langue n'est entendue que de deux ou trois familles, reste misérable d'un peuple détruit et dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'anthropophages sur les bords du Maragnon; mais il en reste encore dans les terres, surtout vers le nord, et La Condamine nous assure qu'en remontant l'Yupara ou

trouve encore des Indiens qui mangent leurs prisonniers.

Entre les bizarres usages de ces nations dans leurs festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustensiles de chasse et de pêche, leurs ornemens bizarres d'os d'animaux et de poissons passés dans leurs narines et leurs lèvres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'oiseaux de toutes couleurs, on est particulièrement surpris, dans quelques-uns, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paraisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles, longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, et ce spectacle est commun. Ils insèrent d'abord dans le trou un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens est de remplir ce trou d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes et de fleurs, qui leur sert de pendant d'oreille.

On compte six ou sept journées de Pévas, dernière mission espagnole, jusqu'à Saint-Paul, la première des missions portugaises. Dans cet intervalle, les bords n'offrent aucune habitation. Là commencent de grandes îles anciennement habitées par les Omaguas, et le lit du fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois 8 à 900 toises.



V. Adam. del. A. Delvaux sc.

En remontant l'Yupara, on trouve encore des Indiens qui mangent leurs prisonniers.

Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des canots. Les deux voyageurs en essuyèrent une contre laquelle ils ne trouvèrent d'abri que dans l'embouchure d'un petit ruisseau. C'est le seul port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation est la rencontre des troncs d'arbres déracinés qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, et cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chute subite de quelque arbre, ou par caducité, ou parce que le terrain qui le soutenait s'abîme tout d'un coup après avoir été long-temps miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les aperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à présent sur les bords du Maragnon aucune nation ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux où il serait dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un gouverneur espagnol, connu à Quito de La Condamine, ayant entrepris de descendre la rivière, fut surpris et massacré par des sauvages de l'intérieur des terres, qui le rencontrèrent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

Le missionnaire de Saint-Paul fournit aux deux voyageurs un nouveau canot équipé de

quatorze rameurs avec un patron pour les commander, et un guide portugais dans un autre petit canot. Au lieu de maisons et d'églises de roseaux, on commence à voir dans cette mission des chapelles et des presbytères de maçonnerie, de terre et de brique, et des murailles blanchies proprement. Il parut encore plus surprenant à La Condamine de remarquer au milieu de ces déserts des chemises de toile de Bretagne à toutes les femmes, des coffres avec des serrures et des clefs de fer dans leur ménage, et d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des peignes, et divers autres petits meubles d'Europe, que les Américains se procurent tous les ans au Para, dans les voyages qu'ils y font pour y porter le cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance qui fait distinguer au premier coup d'œil les missions portugaises des missions castillanes du haut Maragnon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir d'aucune des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce qu'elles en sont plus séparées par la cordilière qu'elles ne le seraient par une mer de mille lieues.

Les canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands et plus commodes que ceux des Indiens espagnols. Le tronc d'arbre qui fait tout le corps des derniers ne

fait dans les autres que la carène. Il est fendu premièrement, et creusé avec le fer; on l'ouvre ensuite par le moyen du feu pour augmenter sa largeur; mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, et qu'on lie par des courbes au corps du bâtiment. Le gouvernail est placé de manière que son jeu n'embarrasse point la cabane qui est ménagée à la poupe. On les honore du nom de *brigantins*. Quelques-uns ont soixante pieds de long sur sept de large et trois et demi de profondeur, et portent jusqu'à quarante rameurs. La plupart ont deux mâts, et vont à la voile, ce qui est d'une grande commodité pour remonter le fleuve à la faveur du vent d'est qui y règne depuis le mois d'octobre jusque vers le mois de mai.

Entre Saint-Paul et Coari, on rencontre plusieurs belles rivières qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées de leur embouchure que par une navigation de plusieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu sur celle de Coari, dans le haut des terres, un pays découvert, des mouches à miel, et quantité de bêtes à cornes; objets nouveaux pour eux, et dont on peut conclure que les sources de cette rivière arrosent des pays fort différens du leur, voisins sans doute des colonies espagnoles du haut Pérou, où l'on sait que les bestiaux se sont fort multipliés. L'Ama-

zone, dans cet intervalle, reçoit aussi du côté du nord d'autres grandes rivières. C'est dans ces quartiers qu'était situé un village indien où Texeira, remontant le fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens habitans, quelques bijoux d'un or qui fut essayé à Quito et jugé de vingt-trois carats. Il en donna le nom de *Village de l'or* à ce lieu; et dans son retour, le 26 août 1639, il y planta une borne et en prit possession pour la couronne de Portugal, par un acte qui se conserve dans les archives du Para, où La Condamine l'a vu. Cet acte, signé de tous les officiers du détachement, porte que ce fut sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la rivière d'Or. Le P. d'Acugna et le P. Fritz confirment la réalité des richesses du pays et du commerce de l'or qui s'y faisait entre les Indiens, surtout avec la nation des Manaves ou Manaos, qui venaient à la rive septentrionale de l'Amazone; tous ces lieux sont placés sur la carte du P. Fritz. Cependant le fleuve, le lac, la mine, la borne et le Village de l'or, attestés par la déposition de tant de témoins, tout a disparu, et sur les lieux mêmes on en a perdu jusqu'à la mémoire.

Dans le cours de sa navigation, il n'avait pas cessé de demander aux Indiens des diverses nations s'ils avaient quelque connaissances de ces femmes belliqueuses dont le fleuve a tiré son nom parmi les Européens, et s'il était vrai, comme le P. d'Acugna le rapporte avec confiance, qu'elles vécussent éloi-

gnées des hommes, avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les nations qui habitent les bords de l'Amazone dans l'intérieur des terres et sur les côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de douze à quinze cents lieues de pays; que plusieurs de ces nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même canton pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms par lesquels ils les désignent dans les différentes langues signifient *femmes sans maris*, *femmes excellentes*; qu'il était question d'Amazones dans ces contrées avant que les Espagnols y eussent pénétré; ce qu'il prouve par l'avis donné par un cacique, en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce fleuve. Il cite les anciens historiens et voyageurs de diverses nations, antérieurs au P. d'Acugna, qui disait, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette rivière étaient telles que ce serait manquer à la foi humaine que de les rejeter. Il rapporte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui et Maldonado, son compagnon de voyage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que, si jamais il a pu exister une société de femmes indépendantes et sans un commerce habituel avec les hommes, cela

est surtout possible parmi les nations sauvages de l'Amérique, où les maris réduisent leurs femmes à la condition d'esclaves et de bêtes de somme. Enfin il paraît persuadé, par la variété des témoignages non concertés, qu'il y a eu des Amazones américaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'existent plus.

Il partit de Coari le 20 août, avec un nouveau canot et de nouveaux guides. La langue du Pérou, qui était familière à Maldonado, et dont l'académicien avait aussi quelque teinture, leur avait servi à se faire entendre dans toutes les missions espagnoles, où l'on s'est efforcé d'en faire une langue générale. A Saint-Paul, ils avaient eu des interprètes portugais qui parlaient la langue du Brésil, introduite aussi dans les missions portugaises; mais n'en ayant point trouvé à Coari, ou toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand canot du missionnaire pour le Para, ils se virent parmi des hommes avec lesquels ils ne pouvaient converser que par signes, ou à l'aide d'un court vocabulaire que La Condamine avait fait de diverses questions dans leur langue, mais qui malheureusement ne contenait pas les réponses. Ces peuples connaissent plusieurs étoiles fixes, et donnent des noms d'animaux à diverses constellations; ils appellent les *hyades*, ou la tête du taureau, d'un nom qui signifie aujourd'hui dans le pays, *mâchoire de bœuf*, parce que depuis qu'on a transporté des bœufs en Amérique, les Brasi-

liens, comme les naturels du Pérou, ont appliqué à ces animaux le nom qu'ils donnaient dans leur langue maternelle à l'élan, le plus grand des quadrupèdes qu'ils connussent avant l'arrivée des Européens.

Le lendemain du départ de Coari, on laissa du côté du nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de distance de la première, et le jour suivant on rencontra du côté du sud les bouches de la rivière nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara*, du nom d'un village voisin; elle n'est pas inférieure aux plus grandes de celles qui grossissent le Maragnon. Sept ou huit lieues au-dessous, La Condamine, voyant le fleuve sans îles, et large de 1000 à 1200 toises, y jeta la sonde et ne trouva pas fond à cent trois brasses.

Le Rio-Négro, ou la Rivière-Noire, dans laquelle il entra le 23, est, dit-il, une autre mer d'eau douce que l'Amazone reçoit du côté du nord. Malgré la carte du P. Fritz et celle de Delile, qui font courir cette rivière du nord au sud, il établit, sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'ouest, et qu'elle court à l'est, en inclinant un peu vers le sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallèlement, que, sans la transparence de ses eaux qui l'ont fait nommer Rivière-Noire, on la prendait pour un bras de ce fleuve séparé par une île. Il la remonta deux lieues jusqu'au fort que les Portugais y ont

bâti sur le bord septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de 1200 toises, et dont la latitude, qu'il ne manqua point d'observer, est de 3° 9′ sud. C'est le premier établissement des Portugais qu'on trouve au nord en descendant l'Amazone. Ils fréquentent la rivière depuis près d'un siècle, et font un grand commerce d'esclaves. Un détachement de la garnison du Para campe continuellement sur ses bords pour tenir en respect les nations qui les habitent, et pour favoriser le commerce des esclaves dans les bornes prescrites par les lois du Portugal; tous les ans ce camp volant, à qui l'on donne le nom de *troupe du rachat*, pénètre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte du Rio-Négro est peuplée de missions portugaises, gouvernées par des carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette rivière, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'îles et de lacs. Le terrain sur ses bords, dans tout cet intervalle, est élevé; les bois y sont moins fourrés, et le pays est tout différent des bords de l'Amazone.

La Condamine trouva au fort de Rio-Négro des preuves de la communication de l'Orénoque avec cette rivière, et par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre, depuis la confirmation de ce fait en 1744, par un voyage sur lequel il ne peut rester aucun doute. C'est dans la grande île formée par l'Amazone et l'Orénoque, aux-

quelles le Rio-Négro sert de lien, qu'on a long-temps cherché le lac doré de Parimé et la ville de Manoa d'el Dorado. La Condamine trouve la source de cette erreur, si c'en est une, dans quelque ressemblance de nom qui a fait transformer en ville, dont les murs étaient couverts de plaques d'or, le village des Manoas, cette même nation dont on a parlé. L'histoire des découvertes du Nouveau-Monde fournit plus d'un exemple de ces métamorphoses; mais la préoccupation, observe l'académicien, était encore si forte en 1740, qu'un voyageur nommé *Nicolas Horstman*, natif de Hildesheim, espérant découvrir le lac doré et la ville aux toits d'or, remonta la rivière d'Essequebé, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la rivière de Surinam et l'Orénoque. Après avoir traversé des lacs et de vastes campagnes, traînant ou portant son canot avec des peines incroyables, et sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchait, il parvint au bord d'une rivière qui coule au sud, et par laquelle il descendit dans le Rio-Négro, où elle entre du côté du nord. Les Portugais lui ont donné le nom de *Rivière blanche*; les Hollandais, celui d'*Essé-québé* et celui de *Parimé*, sans doute parce qu'ils ont cru qu'elle conduisait au lac de ce nom. On sait que Voltaire a tiré de cette tradition incertaine un épisode très-agréable, dont il a orné son roman philosophique de *Candide*.

A peu de distance de l'embouchure du Rio-

Négro, on rencontre, du côté du sud, celle d'une autre rivière qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, et qu'ils ont nommée *Rio de Madera* ou *rivière du bois*, apparemment par la quantité d'arbres qu'elle charrie dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours en assurant qu'ils la remontèrent, en 1741, jusqu'aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, ville épiscopale du Haut-Pérou, située à 17° 30′ de latitude australe. Cette rivière porte le nom de *Mamore* dans sa partie supérieure; mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, et par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jeter dans le grand fleuve de la Plata.

L'Amazone, au-dessous du Rio-Négro et de la Madera, a communément une lieue de large. Quand elle forme des îles, elle a jusqu'à deux et trois lieues; et dans le temps des inondations, elle n'a plus de limite. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de *rivière des Amazones*, tandis que plus haut ils ne la connaissent que sous celui de *Rio de Solimoës*, rivière des poisons, qu'ils lui ont donné vraisemblablement parce que les flèches empoisonnées sont la principale arme de ses habitans.

Le 28, La Condamine ayant laissé à gauche la rivière de Jamundas, que le P. d'Acugna nomme *Cunuris*, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pied du fort portugais de Pauxis, où le lit du fleuve est resserré dans un

détroit de 905 toises. Le flux et le reflux de la mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux qui arrive de douze en douze heures, et qui retarde chaque jour comme sur les côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'académicien mesura proche du Para, n'étant guère que de dix pieds et demi dans les grandes marées, il conclut que le fleuve, depuis Pauxis jusqu'à la mer, c'est-à-dire sur plus de deux cents lieues de cours ou sur trois cent soixante, selon le P. d'Acugna, ne doit avoir qu'environ dix pieds et demi de pente, ce qui s'accorde avec la hauteur du mercure, que l'académicien trouva au fort de Pauxis 14 toises au-dessus du niveau de l'eau d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para, au bord de la mer. Il fait là-dessus les réflexions suivantes :

« On conçoit bien, dit-il, que le flux qui se fait sentir au cap de Nord, à l'embouchure de la rivière des Amazones, ne peut parvenir au détroit de Pauxis, c'est-à-dire si loin de la mer, qu'en plusieurs jours, au lieu de cinq ou six heures, qui est le temps ordinaire que la mer emploie à remonter. En effet, depuis la côte jusqu'à Pauxis, il y a une vingtaine de parages qui désignent pour ainsi dire les journées de la marée, en remontant le fleuve. Dans tous ces endroits, l'effet de la haute mer se manifeste à la même heure que sur la côte; et, supposant que ces différens parages sont éloignés l'un de l'autre d'environ douze lieues, le même effet des marées se fera remarquer

dans leurs intervalles à toutes les heures intermédiaires; savoir, dans la supposition des douze lieues, une heure plus tard de lieue en lieue, en s'éloignant de la mer : il en est de même du reflux aux heures correspondantes. Au reste, tous ces mouvemens alternatifs, chacun dans son lieu, sont sujets aux retardemens journaliers comme sur les côtes. Cette espèce de marche des marées par ondulations a vraisemblablement lieu en pleine mer, et doit retarder de plus en plus, depuis le point où commence le refoulement des eaux jusque sur les côtes. La proportion dans laquelle décroît la vitesse des marées en remontant dans le fleuve; deux courans opposés qu'on remarque dans le temps du flux, l'un à la surface de l'eau, l'autre à quelque profondeur; deux autres, dont l'un remonte le long des bords du fleuve et s'accélère, tandis que l'autre au milieu du lit de la rivière, descend et retarde; enfin deux autres encore, opposés aussi, qui se rencontrent souvent proche de la mer, dans des canaux naturels de traverse où le flux entre à la fois par deux côtés opposés : tout ces faits, dont j'ignore que plusieurs aient été observés, leurs différentes combinaisons, divers autres accidens des marées, sans doute plus fréquens et plus variés qu'ailleurs dans un fleuve où elles remontent vraisemblablement à une plus grande distance de la mer qu'en aucun autre endroit du monde connu, donneraient lieu à des remarques également curieuses et nouvelles. »

Mais, pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudrait une suite d'observations exactes, ce qui demanderait un long séjour dans chaque lieu, et un délai qui ne convenait point à l'impatience où La Condamine était de revoir sa patrie; il se rendit en seize heures de Pauxis à Topayos, autre forteresse portugaisse, à l'entrée de la rivière du même nom, qui en est une du premier ordre; elle descend des mines du Brésil en traversant des pays inconnus, mais habités par des nations sauvages et guerrières que les missionnaires s'efforcent d'apprivoiser. Des débris du bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une grande île, à l'embouchure de la rivière de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les habitans sont presque l'unique reste de la vaillante nation des Topinambos ou Topinamboux, dominante, il y a deux siècles, dans le Brésil, où ils ont laissé leur langue. On a vu leur histoire et leurs longues pérégrinations dans la relations du P. d'Acugna. C'est chez les Topayos qu'on trouve aujourd'hui, plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes connues sous le nom de *pierres des Amazones*, dont on ignore l'origine, et qui ont été long-temps recherchées pour la vertu qu'on leur attribuait de guérir de la pierre, de la colique néphrétique, de l'épilepsie. Elles ne diffèrent ni en dureté, ni en couleur du jade oriental : elles résistent à la lime, et l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Américains ont pu les

tailler et leur donner diverses figures d'animaux. C'est sans doute ce qui a fait juger à quelques navigateurs, mauvais physiciens, qu'elles n'étaient que du limon de la rivière, auquel on donnait aisément une forme, et qui acquérait ensuite à l'air son extrême dureté. Mais quand une supposition si peu vraisemblable n'aurait pas été démentie par des essais, il resterait le même embarras pour ces émeraudes arrondies, polies et percées, dont on a parlé dans l'article des anciens monumens du Pérou. La Condamine observe que les pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parce que les Américains, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parce qu'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Le 4 septembre, les deux voyageurs commencèrent à découvrir des montagnes du côté du nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'était un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois depuis le Pongo sans voir le moindre coteau. Ce qu'ils apercevaient, étaient les collines antérieures d'une longue chaîne de montagnes, qui s'étend de l'ouest à l'est, et dont les sommets sont les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du nord forment les rivières de la côte de Cayenne et de Surinam, et celles qui coulent vers le sud, après un cours de peu d'étendue, vont se perdre dans l'Amazone.

Le 5 au soir, la variation de l'aiguille, observée au soleil couchant, était de 5 degrés et demi du nord à l'est. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avait poussé sur le bord du fleuve, ayant servi de théâtre pour cette observation, La Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoique desséché, et dépouillé même de son écorce, sa circonférence était de vingt-quatre pieds, et sa longueur de quatre-vingt-quatre entre les branches et les racines. On peut juger de quelle hauteur et de quelle beauté sont les bois des bords de l'Amazone et de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit. Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux voyageurs laissèrent le grand canal du fleuve vis-à-vis du fort de Para, situé sur le bord septentrional, et rebâti depuis peu par les Portugais sur les ruines d'un vieux fort où les Hollandais s'étaient établis; là, pour éviter de traverser le Xingu à son embouchure, où quantité de canots se sont perdus, ils entrèrent de l'Amazone dans le Xingu même par un canal naturel de communication. Les îles qui divisent la bouche de cette rivière en plusieurs canaux, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même rivière que le P. d'Acugna nomme *Paranaïba*, et le P. Fritz, dans sa carte, *Aoripana ;* diversité qui vient de celle des langues. *Xingu* est le nom indien d'un village où il y a une mission sur le bord de la rivière, à quelques lieues de son embouchure.

Elle descend, comme celle de Topayos, des mines du Brésil; et quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable, en remontant pendant plus de deux mois : ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques, dont les fruits sont à peu près de la grosseur d'une olive, se râpent comme la noix muscade, et servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur et l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *cravo*; ce qui a fait donner, par les Français de Cayenne, le nom de *crabe* au bois qui porte cette écorce. L'académicien observe que, si les épiceries orientales en laissaient à désirer d'autres, celles-ci seraient plus connues en Europe. Cependant il a su dans le pays qu'elles passaient en Italie et en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

L'Amazone devient si large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourrait voir l'autre, quand les grandes îles qui se succèdent entre elles permettraient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir ni moustiques, ni maringouins, ni d'autres moucherons de toute espèce, qui font la plus grande incommodité de la navigation sur ce fleuve. Leurs piqûres sont si cruelles, que les Américains mêmes n'y voyagent point sans un pavillon de toile, pour se mettre à l'abri pendant la nuit. C'est sur la rive droite qu'il ne s'en trouve plus, car le

bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, La Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la rivière. Elle tourne au nord, et le vent d'est, qui y est presque continuel, doit porter ces insectes sur la rive occidentale.

La forteresse portugaise de Curupa, où les deux voyageurs arrivèrent le 9, fut bâtie par les Hollandais, lorsqu'ils étaient maîtres du Brésil : elle est peuplée de Portugais, sans autres Indiens que leurs esclaves. La situation en est agréable, dans un terrain élevé, sur le bord méridional du fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis Curupa, où le flux et le reflux deviennent très-sensibles, les bateaux ne vont plus qu'à la faveur des marées. Quelques lieues au-dessous de cette place, un petit bras de l'Amazone, nommé *Tajipuru*, se détache du grand canal qui tourne au nord; et, prenant une route opposée vers le sud, il embrasse la grande île de Joanes ou Marayo. De là il revient au nord par l'est, décrivant un demi-cercle; et bientôt il se perd en quelque sorte dans une mer formée par le concours de plusieurs grandes rivières qu'il rencontre successivement. Les plus considérables sont premièrement Rio de dos Bocas, rivière des Deux-Bouches, formée de la jonction des deux rivières de Guanapu et de Pacajas, large de plus de deux lieues à son embouchure, et que toutes les anciennes cartes nomment, comme Laët, *rivière du*

Para; en second lieu, la rivière des *Tocantins*, plus large encore que la précédente, et qu'il faut plusieurs mois pour remonter, descendant comme le Topayos et le Xingu, des mines du Brésil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin la rivière de Muju, que l'académicien trouva large de 749 toises, à deux lieues dans les terres, et sur laquelle il rencontra une frégate portugaise qui remontait à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de menuiserie, rares et précieux partout ailleurs.

C'est sur le bord oriental du Muju qu'est située la ville du Para, immédiatement au-dessous de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre rivière appelée *Guama*. Il n'y a, suivant La Condamine, que la vue d'une carte qui puisse donner une juste idée de la position de cette ville, sur le concours d'un si grand nombre de rivières. « Ses habitans sont fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vraisemblable qu'il n'y a pas une seule goutte qui baigne le pied de leurs murailles; à peu près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette rivière communique avec la Seine par le canal de Briare. » On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure orientale de la rivière des Amazones.

L'académicien fut conduit de Curupa au Para, sans être consulté sur la route, entre des

îles, par des canaux étroits, remplis de détours qui traversent d'une rivière à l'autre, et par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa carte, il fut obligé de redoubler son attention pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce dédale tortueux d'îles et de canaux sans nombre.

Le 19 septembre, c'est-à-dire près de quatre mois après son départ de Cuença, il arriva heureusement à la vue du Para, que les Portugais nomment *le grand Para*, c'est-à-dire la grande rivière, dans la langue du Brésil. Il prit terre dans une habitation de la dépendance du collége des jésuites, où il fut retenu huit jours par le supérieur de cet ordre, pendant qu'on lui préparait un logement dans la ville, en vertu des ordres de sa majesté portugaise adressés à tous ses gouverneurs. Il y trouva, le 27, une maison fort commode et richement meublée, avec un jardin d'où l'on découvrait l'horizon de la mer, et dans une situation telle qu'il l'avait désirée pour la commodité de ses observations. « Nous crûmes, dit-il, en arrivant au Para, à la sortie des bois de l'Amazone, nous voir transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande ville, des rues bien alignées, des maisons riantes, la plupart rebâties depuis trente ans en pierre et en moellon, des églises magnifiques. Le commerce direct des habitans avec Lisbonne, d'où il leur vient tous les ans une flotte marchande, leur donne la facilité de se pourvoir de toutes sortes de commodités.

Ils reçoivent les marchandises de l'Europe en échange pour les denrées du pays, qui sont, outre quelque or en poudre que l'on apporte de l'intérieur des terres, du côté du Brésil, l'écorce du bois de crabe ou de clou, la salsepareille, la vanille, le sucre, le café et surtout le cacao. »

Jamais la latitude du Para n'avait été observée à terre, et l'on assura La Condamine, à son arrivée, qu'il était précisément sous la ligne équinoxiale. Il trouva, par diverses observations, 1° 28′ sud. A l'égard de la longitude, une éclipse de lune, qu'il observa le premier de novembre 1743, et deux émersions du premier satellite de jupiter lui firent juger par le calcul la différence du méridien du Para à celui de Paris d'environ trois heures vingt-quatre minutes ou 51° à l'occident.

Il est nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone pour achever la carte de ce fleuve, et de suivre même sa rive septentrionale jusqu'au cap de Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisait pour déterminer La Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvait passer droit en France. Ainsi, n'ayant pas profité, comme Maldonado, de la flotte portugaise, qui partit pour Lisbonne le 3 décembre, il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires qui règnent en cette saison que par la difficulté de former un équipage de rameurs. La petite vérole avait mis en fuite la plupart des Indiens. On remar-

que au Para que cette maladie est encore plus funeste aux habitans des missions nouvellement tirés des bois, et qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis long-temps parmi les Portugais, et qui portent des habits. Les premiers, espèce d'animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres hommes; et La Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de rocou, de genipa, et de diverses huiles grasses et épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette dernière conjecture semble confirmée par une autre remarque: c'est que les esclaves nègres transportés d'Afrique, et qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au mal que les naturels du pays. Un sauvage nouvellement sorti des bois est ordinairement un homme mort lorsqu'il est attaqué de cette maladie; cependant une heureuse expérience a fait connaître qu'il n'en serait pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode était une fois établie dans les missions; et la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. La Condamine raconte que, quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un missionnaire carme, voyant tous les Indiens mourir l'un après l'autre, et tenant d'une gazette le secret de l'inoculation, qui faisait alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'il pou-

vait rendre au moins douteuse une mort qui n'était que trop certaine avec les remèdes ordinaires. Un raisonnement si simple avait dû se présenter à tous ceux qui entendaient parler de la nouvelle opération; mais ce religieux fut le premier en Amérique qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite-vérole à tous les habitans de la mission qui n'en avaient pas encore été attaqués; et de ce moment il n'en perdit plus un seul. Un autre missionnaire de Rio-Négro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imaginerait que, dans la contagion qui retenait La Condamine au Para, tous ceux qui avaient des esclaves eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croirait lui-même, dit-il, s'il n'avait été témoin du contraire. On n'y pensait point encore lorsqu'il partit du Para.

Il s'embarqua le 29 décembre dans un canot du général avec un équipage de vingt-deux rameurs, et muni de recommandations pour les missionnaires franciscains de l'île Joanes ou Marayo, qui devaient lui fournir un nouvel équipage pour continuer sa route; mais n'ayant pu trouver un bon pilote dans quatre villages de ces pères, où il aborda le premier jour de janvier 1744, et livré à l'inexpérience de ses Indiens et à la timidité du mamelus (1) ou

(1) Nom qu'on donne, au Brésil, aux enfans des Portugais et des femmes indiennes.

métis, qu'on lui avait donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandait pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la bouche occidentale, par la grande île de Joanes, plus connue au Para sous le nom de *Marayo*. Cette île occupe seule presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du fleuve. Elle est d'une figure irrégulière, et a plus de cent cinquante lieues de tour. Toutes les cartes lui substituent une multitude de petites îles. Le bras du Para, cinq ou six lieues au-dessous de la ville, a déja plus de trois lieues de large, et continue de s'élargir. La Condamine côtoya l'île, du sud au nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa dernière pointe, qui se nomme *Magnazi*, très-dangereuse, même aux canots, par ses écueils. Au delà de cette pointe, il prit à l'ouest, en suivant toujours la côte de l'île qui court plus de quarante lieues, sans presque s'écarter de la ligne équinoxiale. Il eut la vue de deux grandes îles qu'il laissa au nord, l'une appelée *Machiana*, et l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la nation des Arouas, qui, bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa langue particulière. Le terrain de ces îles, comme celui d'une grande partie de celle de Marayo, est entièrement noyé, et presque inhabitable. En quittant la côte de Marayo, dans l'endroit

où elle se replie vers le sud, l'académicien retomba dans le vrai lit, ou le canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau fort de Macapa, situé sur le bord occidental du fleuve, et transféré par les Portugais deux lieues au nord de l'ancien. Il serait impossible, en cet endroit, de traverser le fleuve dans des canots ordinaires, si le canal n'était rétréci par de petites îles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son temps pour passer de l'une à l'autre. De la dernière à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que La Condamine repassa enfin, et pour la dernière fois, la ligne équinoxiale. L'observation de la latitude au nouveau fort de Macapa lui donna seulement 3 minutes vers le nord.

Le sol de Macapa est élevé de deux à trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du fleuve qui soit couvert d'arbres. Le dedans des terres est un pays uni, le premier qu'on rencontre de cette nature depuis la cordillière de Quito. Les habitans assurent qu'il continue de même en avançant vers le nord, et que de là on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc par de grandes plaines découvertes. Du pays voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au nord les montagnes de l'Aprouague, qui s'aperçoivent aussi fort distinctement en mer de plusieurs lieues au nord de la côte; à plus forte raison se doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Cayenne.

Entre Macapa et le cap de Nord, dans l'endroit où le grand canal du fleuve est le plus resserré par les îles, surtout vis-à-vis de la grande bouche de l'Araouari, qui entre dans l'Amazone du côté du nord, le flux de la mer offre un phénomène singulier. Pendant trois jours, les plus voisins des pleines et des nouvelles lunes, temps des plus hautes marées, la mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur : on juge bien que cela ne se peut passer tranquillement. On entend d'abord, d'une ou de deux lieues de distance, un bruit effrayant qui annonce la *pororoca*; c'est le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente, et bientôt on aperçoit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de haut, puis un autre, puis un troisième, et quelquefois un quatrième, qui se suivent de près, et qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise et rase en courant tout ce qui lui résiste. La Condamine vit en quelques endroits un grand terrain emporté par la pororoca, de très-gros arbres déracinés, et des ravages de toute espèce. Le rivage, partout où elle passe, est aussi net que s'il avait été soigneusement balayé. Les canots, les pirogues, les barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette barre qu'en mouillant dans un endroit où il y ait beaucoup de fond. L'académicien, se con-

tentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce phénomène, « que cela n'arrive que lorsque le flot, montant et engagé dans un canal étroit, rencontre en son chemin un banc de sable ou un haut-fond qui lui fait obstacle; que c'est là, et non ailleurs, que commence le mouvement impétueux et irrégulier des eaux, et qu'il cesse un peu au delà du banc, quand le canal redevient profond ou s'élargit considérablement. » Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux îles Orcades, et à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *mascaret* à cet effet des marées.

Les Indiens et leur chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restaient jusqu'aux grandes marées, arriver au cap de Nord, qui n'était qu'à quinze lieues, et au delà duquel on peut trouver un abri contre la pororoca, retinrent La Condamine dans une île déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pied à sec, et où, malgré ses représentations, il fut retenu neuf jours entiers pour attendre que la pleine lune fût bien passée. De là il se rendit au cap de Nord en moins de deux jours; mais le lendemain, jour du dernier quartier et des plus petites marées, son canot échoua sur un banc de vase, et la mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint pas jusqu'au canot. Enfin il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses ra-

meurs, dont la fonction avait cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Enfin, aux grandes marées de la nouvelle lune suivante, la barre même le remit à flot, mais avec un nouveau danger; car elle enleva le canot, et le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'académicien n'en avait éprouvé au Pongo.

Après deux mois de navigation par mer et par terre, comme La Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération (parce que la côte est si plate entre le cap de Nord et la côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessait pas de sillonner dans la vase), il toucha, le 26 février, au rivage de Cayenne.

La Condamine eut la curiosité d'essayer à Cayenne si le venin des flèches empoisonnées qu'il gardait depuis plus d'un an conservait encore son activité, et si le sucre était un contre-poison aussi efficace qu'on l'en avait assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de d'Orvilliers, commandant de la colonie, de plusieurs officiers de la garnison, et du médecin du roi. Une poule légèrement blessée par une petite flèche dont la pointe était enduite de venin depuis treize mois, et qui lui fut soufflée avec une sarbacane, vécut un demi-quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aile avec une des mêmes flèches nouvellement trempée dans le venin délayé avec de l'eau, et retirée sur-le-champ de la plaie, parut

s'assoupir une minute après. Les convulsions suivirent bientôt, et quoiqu'on lui fit avaler alors du sucre, elle expira. Une troisième, piquée avec la même flèche retrempée dans le poison, ayant été secourue à l'instant avec le même remède, ne donna aucun signe d'incommodité. Ce poison est un extrait tiré par le feu des sucs de diverses plantes, particulièrement de certaines lianes.

On avait assuré l'académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes dans celui des ticunas, qui est le plus célèbre entre les nations des rives de l'Amazone, et ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que, parmi des peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr et si prompt pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies et leurs vengeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux singes et aux oiseaux.

L'académicien, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit après un séjour de six mois, dans un canot que lui fournit le commandant, et se rendit à Surinam, où il était invité par Mauricius, gouverneur de cette colonie hollandaise. Il fit heureusement le trajet en soixante et quelques heures. Le 27 août, il entra dans la rivière de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues jusqu'à Paramaribo, capitale de la colonie. Son observation de la latitude de cette place lui donna 5° 49′ du nord. Il ne cherchait qu'une occasion de repasser en Europe. Le navire le plus prompt à partir fut le

meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 septembre sur une flûte hollandaise de quatorze canons, qui n'avait que douze hommes d'équipage. Il courut un grand danger à l'attérage, sur les côtes de Hollande. Enfin il entra le 30 novembre dans le port d'Amsterdam; et, le 23 février 1745, il se revit à Paris, après une absence d'environ dix ans.

CHAPITRE VII.

Le Chili.

Un désert dont l'étendue est de quatre-vingts lieues du nord au sud, sépare, au nord, le Chili du Pérou; la cordillière des Andes lui forme une limite naturelle à l'est; il en a une autre à l'ouest, dans le grand Océan, qui baigne ses côtes; enfin, au sud, les Espagnols en reculent les confins jusqu'aux contrées âpres et peu habitées qui bordent le détroit de Magellan; mais ce vaste espace ne leur est pas soumis, et le fort Maulin, leur établissement le plus méridional, est par 41° 43′ de latitude australe; la limite septentrionale est par 26°, dans la vice-royauté du Rio-de-la-Plata, que les démarcations politiques ont prolongée à l'ouest jusque sur les côtes du grand Océan: ce même territoire borne le Chili à l'est, au milieu des pampas, ou vastes plaines, qui s'é-

tendent depuis les bords de l'Océan atlantique jusqu'au pied des Andes, et où des peuplades d'Indiens vivent encore indépendans. La division politique a fait franchir au Chili la limite naturelle posée par ces montagnes, car il commence au 71° de longitude occidentale de Paris. Son point le plus avancé à l'ouest sur le grand Océan est par 76° 20′. Sa longueur du nord au sud est de 1100 milles, et sa largeur moyenne de l'est à l'ouest de 240.

On dit que le nom de *Chili* vient de *thili* ou *chili*, nom d'un oiseau qui ressemble à la grive, et qui est très-commun dans les bois de ce pays. Il y était en usage avant l'arrivée des Espagnols. Il est probable que les diverses peuplades qui l'habitaient appartenaient toutes à la même souche; car elles se ressemblaient par leur apparence extérieure et par l'uniformité de langage. Les Chiliens des plaines étaient de taille ordinaire; ceux qui habitaient les montagnes étaient d'une stature plus haute. Ils cultivaient le maïs et diverses plantes légumineuses, la pomme-de-terre, des courges, le piment, la grosse fraise, et d'autres plantes indigènes chez eux. Leurs animaux domestiques étaient le lama, le lapin, et, s'il faut s'en rapporter aux traditions, le cochon et les poules. Ils cultivaient la terre avec des instrumens en bois, et connaissaient la pratique des engrais; ils tiraient du sein des montagnes des métaux qu'ils savaient façonner. Ils ignoraient l'usage du fer, et garnissaient leurs armes et leurs outils de

pierres polies ou de cuivre trempé. Le lama traînait la charrue. La laine de cet animal, teinte de diverses couleurs, composait leurs vêtemens. Leur vaisselle était principalement en argile, quelquefois en bois dur, et même en marbre. Ils vernissaient leurs vaisseaux de terre avec une substance minérale qu'ils appelaient *colo*. Quelques-uns de leurs vaisseaux de marbre étaient d'un poli admirable. Ils construisaient leurs maisons en bois qu'ils enduisaient d'argile; ils en bâtissaient aussi en briques; ils les couvraient en roseaux. Ils demeuraient dans des villages. Chacun était gouverné par un chef héréditaire nommé *ouhuen*, homme riche, dont l'autorité était limitée. Comme les Péruviens, ils élevaient des aquéducs et creusaient des canaux. Quelques-uns de ces ouvrages, parfaitement conservés, subsistent encore; on en voit entre autres un, près de San-Iago, qui a plusieurs milles de longueur, et qui est remarquable par sa solidité. Les Chiliens ignoraient l'art de l'écriture. Leurs peintures étaient grossières et mal proportionnées; mais, d'un autre côté, ils pouvaient exprimer toute espèce de quantité, et, pour des peuples séparés du monde civilisé, ils avaient fait des progrès remarquables dans l'astronomie et la chirurgie.

Les incas avaient soumis la partie septentrionale de ce pays jusqu'à la rivière de Rapel par 34° sud. Les peuples qui habitent plus au midi défirent en 1450 l'armée de l'inca Yupanqui,

en firent un grand carnage, et le forcèrent à la retraite. Les tribus vaincues payaient un tribut aux incas, et se gouvernaient d'après leurs propres lois.

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dans le Pérou, et conquis ses principales provinces, Almagro le père, en 1545, et Pédro de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, surtout Valdivia, qui y fonda plusieurs villes, et qui obtint du président de la Gasca, en 1548, la confirmation du titre de gouverneur qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale; il fut tué en combattant, et plusieurs de ses soldats eurent le même sort. Une des principales villes qu'il avait fondées conserva son nom. L'humeur belliqueuse des peuples du Chili n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des colonies espagnoles, qui n'a jamais été en proportion de l'étendue, de la beauté et des richesses du pays.

Le Chili est gouverné par un capitaine général, qui réside à San-Iago. Cette ville est aussi le siége de l'audience royale. Elle est située par 33° 31′ sud, et 70° 55′ à l'ouest de Paris, au milieu d'une belle plaine, à trente lieues de la mer, et se trouve du nombre de celles qui furent fondées par Valdivia; l'on rapporte son origine au 24 février 1541. Elle est traversée

par le Mapocho, qui, lui fournissant par des aquéducs une grande quantité d'eau, répand la fraîcheur et la fécondité dans les jardins dont elle est remplie. On lui donne 1000 toises de long de l'est à l'ouest, et 600 de large du nord au sud. On estime sa population à 30,000 âmes. Ses rues se coupent à angles droits; elles sont larges, mais malpropres. La grande place est ornée d'une belle fontaine. L'hôtel des monnaies, la nouvelle cathédrale, et d'autres églises, sont des édifices qui méritent d'être cités a cause de leur magnificence, quoique les règles de l'architecture n'y aient pas toujours été exactement observées. Les hommes sont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc, et des couleurs vives; ce qui ne les empêche pas de se farder, et de mettre surtout beaucoup de rouge, sans considérer que non-seulement cette mode leur altère le teint, mais qu'elle leur gâte presqu'à toutes les gencives et les dents : d'ailleurs elles défigurent leurs charmes par une mise un peu gothique.

Dans cette ville, la manière de vivre porte cette teinte de gaieté, d'hospitalité, d'amabilité, qui distinguent avantageusement les Espagnols du Nouveau-Monde, de leurs compatriotes d'Europe. La conversation, dans les premiers cercles de la ville, a le caractère de liberté et de naïveté qui règne dans nos campagnes. On y aime singulièrement, de même que dans toute l'Amérique, la musique et la danse. Le

luxe des habits et des équipages est poussé à l'excès.

Vasparaïso est le port de San-Iago ; c'est le grand entrepôt du commerce du Chili; il est cependant exposé aux coups de vent du nord.

Copiapo, port le plus septentrional du royaume, est le chef-lieu d'une province où il ne pleut que très-rarement, mais qui produit toutes sortes de graines et des fruits excellens. On y trouve aussi des mines de soufre très-pur, de cuivre, d'argent et d'or, qui alimentent le commerce de cette place.

Plus au sud, on trouve Coquimbo, port sur une petite rivière à une lieue de la mer; cette ville est ombragée de myrtes et ornée de belles maisons qui ont de jolis jardins. On y fait un bon commerce en vin, huile excellente, cuirs, savon, bestiaux, chevaux et cuivre.

Talca, dans l'intérieur des terres, est le chef-lieu de la province de Maule, qui abonde en vin, en tabac, en grains, en troupeaux de chèvres.

La province de la Conception ou Puchacay est extrêmement fertile. La capitale a un port commode et spacieux. L'ancienne ville ayant été engloutie par la mer, dans un tremblement de terre, on en a bâti une nouvelle à quelque distance du rivage: elle s'appelle indistinctement la Mocha ou la Nouvelle-Conception; elle est située à 36° 43′ sud. On y compte 10,000 âmes.

Les habitans de la Conception ont tous le

teint fort blanc, et quelques-uns sont même blonds. On compte plusieurs familles de distinction parmi les Espagnols; les unes créoles, les autres européennes. Les hommes sont bien faits, gros et robustes. On ne vante pas moins la beauté des femmes; mais leur mise paraîtrait grotesque aux élégantes de Paris. Ulloa fait une peinture fort singulière de l'habillement des hommes. Au lieu de cape ils portent ce qu'ils nomment *ponchos*. C'est une pièce d'étoffe de la forme d'une couverture de lit, et de deux ou trois aunes de long sur deux de large. Pour toute façon, on fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, et par-derrière comme par-devant. On le porte à cheval et à pied. Les pauvres, et ceux qu'on nomme *Guases* dans le canton, ne le quittent qu'en se couchant. Le poncho ne nuit point au travail; on ne fait que le retrousser par les côtés jusque sur le dos, ce qui laisse les bras et le reste du corps libres. A cheval, ce vêtement est à la mode pour les deux sexes, sans distinction de rang. L'exercice du cheval est si commun à la Conception, qu'on est surpris d'y voir aux femmes autant d'adresse et de légèreté qu'aux hommes. Au reste, la simplicité du poncho n'empêche point qu'on ne discerne le rang et le sexe. Cette différence naît de la finesse de l'étoffe et des bordures qui la relèvent. Le fond en est ordinairement bleu; mais les bordures sont rouges ou blanches; quelquefois le fond est blanc, et les bordures

bleues mêlées de rouges. Il y en a de tout prix, depuis cinq jusqu'à cent cinquante et deux cents piastres. L'étoffe est de laine, fabriquée par les Américains.

Ce qu'on nomme les *Guases* à la Conception est une race d'Indiens fort adroits dans le maniement des lacs et des lances. Rarement ils manquent leur coup avec les lacs; à cheval même, en courant à toute bride. Un taureau furieux, tout autre animal, et l'homme le plus rusé, ne leur échappent jamais. Comme il faut que le licou serre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur cheval pour le jeter; de sorte que l'animal se trouve pris et entraîné avec une vitesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulières, ils se servent entre eux de ces lacs et d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque et la défense, qu'après un long combat ils se séparent souvent sans avoir pu s'élancer, et sans autre mal que quelques coups de lance. La seule manière de se dérober au licou, si c'est en pleine campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussitôt qu'on le leur voit prendre à la main, et de s'y blottir, pour ne pas donner de prise. On se garantit aussi en se collant contre un arbre ou contre un mur. Leurs licous ou lacs sont de cuir de bœuf. Ils tordent cette courroie, ils la rendent souple à force de la graisser, et l'allongent en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt d'épaisseur; elle est cependant si

forte, qu'un taureau ne peut la rompre, et qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre.

Le climat de la Conception diffère peu du climat commun de l'Europe. Si l'hiver y est plus froid que dans les provinces méridionales, il l'est moins que dans les provinces septentrionales, et l'été à proportion. Cependant la chaleur y est plus grande dans la ville qu'à la campagne, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la disposition du terrain. Le canton est arrosé par diverses rivières, dont celles d'Arauco et de Biobio sont les plus considérables. Le Biobio est fort profond, et sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. Cette province contient des plaines très-étendues; car les montagnes étant fort loin à l'orient, tout l'espace qui est entre elles et la côte maritime forme un terrain fort uni; à peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Espagne en produit une parfaite dans les fruits, avec la seule différence que ce pays l'emporte pour l'abondance. Les arbres et toutes sortes de plantes y ont leur saison, embellissent les champs, et ne flattent pas moins la vue que le goût. On sait que les saisons y sont le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire que l'hiver d'Espagne est l'été du Chili, et que l'automne d'un pays est le printemps de l'autre. L'abondance est telle, qu'on prend pour une mauvaise année celle où les grains ne

rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espèce croissent en perfection ; on en fait des vins plus estimés que ceux du Pérou, et la plupart rouges. Les raisins muscats surpassent les meilleurs vins d'Espagne pour l'odeur et pour le goût ; mais toutes les espèces de raisins croissent en treilles, et non en ceps. Enfin, pour comprendre à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf le mieux engraissé ne s'y vend que quatre piastres.

La manière de tuer le bétail, pour la boucherie, ne passerait que pour un amusement, si l'on n'assurait qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour, et les Guases se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espèce de croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la basse-cour, et font sortir un bœuf, qui prend aussitôt sa course pour retourner à son gîte. Un Guase le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant ; l'autre ensuite, et met pied à terre pour le tuer : après quoi, il le dépouille, ôte la graisse, et dépèce la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, et tout est porté à la métairie sur la croupe du cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de bœufs qu'il y a de Guases pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le bœuf

court si vîte que le Guase ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Les forts d'Aramos, de Tacapel et autres dans cette provinee, étaient destinés à former une barrière contre les incursions des Indiens indépendans, qui aujourd'hui vivent en paix avec les Espagnols.

Valdivia, située par 39° 58′ sud, et 75° 49′ à l'ouest de Paris, sur une éminence, à trois lieues de l'embouchure d'une rivière du même nom, est une des meilleures villes du Chili, et commerce en bois de charpente et de construction. Son port est le plus grand de tous ceux de la côte occidentale de l'Amérique du sud. On a commencé à ouvrir une route depuis Valdivia jusqu'au fort Maulin, entreprise hardie, mais d'autant plus utile, qu'une mer constamment agitée empêche pendant une grande partie de l'année d'aborder à cette côte dangereuse pour les navigateurs.

A l'extrémité méridionale du Chili, se trouve le golfe de Chonos ou de Guayatecas, qui renferme l'archipel, de même composé de quarante-sept îles, dont vingt-cinq sont peuplées et cultivées. L'île de Chiloé est la plus grande; elle a trente-huit lieues de long sur neuf de large. Sa côte est découpée par des baies profondes qui la divisent en deux parties. Elle produit du froment, qui n'y mûrit pas toujours, à cause du froid; de l'orge, des fèves et des pommes-de-terre. Les bœufs et les moutons y réussissent très-bien. Les forêts y abondent en excellent

bois de charpente, et sont peuplées de sangliers, dont on fait des jambons excellens. Le climat est sain, mais froid et pluvieux. Elle est habitée par des Espagnols, des métis et des Indiens; ceux-ci sont vigoureux, d'un caractère doux, et assez industrieux. Ils parlent une langue particulière, appelée *veliche*. L'île de Chiloé est peuplée de 25,000 habitans. Sa capitale est San-Juan de Castro : le port principal est celui de San-Carlos de Charcao, situé par 41° 57' sud.

On a annexé au Chili la province de Cuyo, située à l'est de la Cordillière des Andes, et nommée par cette raison *Transmontano*. Cette contrée est fertile en fruits, en blé et en vin, qu'on transporte à Buenos-Ayres. Mendoza, sa capitale, a 5,000 habitans. Dans le voisinage est la riche mine d'argent d'Upsallata.

Le commerce du Chili avec les peuples indépendans consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors, des brides, des éperons, des couteaux, du vin, et diverses sortes de merceries. Ces peuples, qui habitent un pays riche en or, et qui n'en font aucun usage, lui préfèrent un morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, des jeunes filles et des garçons, que leurs propres pères troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette espèce de traite s'appelle *rascatar*, c'est-à-dire rançonner. Elle est abandonnée aux Guases, race mêlée de sang espagnol, dont on a déjà vanté l'adresse. Ils vont dans le pays, et s'a-

dressent directement aux chefs des familles, car elles ne sont point gouvernées par des caciques ou par des curacas, comme l'étaient autrefois les Péruviens. Toute la forme de leur gouvernement consiste à respecter leurs anciens. Le Guase étale au chef de famille ce qu'il a de plus séduisant, et ne manque pas de lui présenter une petite quantité de vin. Si le traité se conclut, l'Américain publie dans tout le village que cet Espagnol est ami de la nation, et qu'on peut se fier à lui. Le Guase parcourt toutes les cabanes. Il convient du prix de chaque marchandise, et livre sans difficulté celle qu'on achète. Ensuite il se retire dans la première habitation où il est venu, en avertissant à son passage qu'il se dispose à partir. Rien de plus curieux que l'empressement avec lequel chacun court à son habitation pour lui délivrer fidèlement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets; il part, et le chef de la famille le fait accompagner jusqu'à la frontière par quelques habitans qui l'aident à mener les chevaux et les bœufs ou les vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on portait aux Indiens du vin en abondance; mais l'expérience du danger a fait cesser cet usage. Il arrivait que, s'enivrant tous, ils prenaient subitement les armes pour assommer tous les Guases ou les Espagnols qui se trouvaient dans leurs habitations, sans respecter ceux dont ils avaient reçu des marchandises; dans le même transport, ils fondaient sur les forts et les villages de

la frontière, où ils taillaient en pièces tout ce qui tombait entre leurs mains.

Les plus intraitables des Indiens indépendans sont les habitans d'Arauco et de Tucapel, et ceux qui habitent au sud du Biobio. Le pays est si vaste, que, lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, et s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres Indiens, ils reviennent au pays qu'ils habitent. C'est ce mélange de fuite et de résistance qui les rend comme invincibles, et qui ne cesse pas d'exposer le Chili espagnol à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussitôt. Leur manière de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la flèche, parce qu'ils font passer l'avis, d'une habitation à l'autre, avec autant de vitesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée, sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, et le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. La convocation faite, ils élisent entre eux un chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *toqui*; et, dans les premières heures de la nuit fixée,

lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués, des Indiens qui vivent parmi eux les surprennent et les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés; ils entrent dans les petits villages, dans les métairies et les chaumières, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge ni de sexe. Après cette exécution, se réunissant en corps, ils forment une armée, plus redoutable néanmoins par le nombre que par la discipline et l'habileté. Ces furieuses invasions leur ont souvent réussi, malgré les plus sages précautions des gouverneurs espagnols, parce que les secours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se rebuter du combat, ils se retirent à quelques lieues du champ de bataille; mais cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces peuples ne déclarent jamais de guerre qu'elle ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à cultiver leurs champs et à fabriquer des ponchos ou manteaux pour leur habillement; c'est même plutôt à leurs femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail; tandis que, s'abandonnant à l'oisiveté, ils passent le temps à boire d'une espèce de cidre, composé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation; ce sont des racines et de la farine

de maïs, ou de quelque autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement. Si la paix succède, c'est toujours moins à leur sollicitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *parlamento*, à laquelle assistent le président, le gouverneur du Chili, avec les principaux officiers de l'armée, l'évêque de la Conception, et quelques autres personnes du premier rang.

Du côté des Indiens, c'est le toqui, avec les principaux capitaines, qui sont en même temps députés de chaque canton, et chargés de leurs suffrages. Dans un *parlamento* tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le pays qui s'étend au sud de Biobio, et tous les capitaines de paix furent supprimés. On donnait ce titre à des Espagnols qui résidaient dans les villages habités par des Indiens convertis, et qui avaient fait naître le soulèvement par leurs extorsions.

Outre ces assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque traité, il s'en tient d'autres lorsqu'il arrive de nouveaux présidens. La différence en est si légère, qu'il suffit d'en décrire une pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un *parlamento* nécessaire, on en fait donner avis aux Indiens de la frontière, et le jour est indiqué. Des deux côtés, on convient d'une escorte pour les chefs. Les Espagnols campent sous des tentes, et le quartier-

général des Indiens est vis-à-vis, à peu de distance. D'abord les anciens de chaque canton viennent saluer le président. Il boit à leur santé : tous lui répondent ; mais c'est le président qui leur verse à boire de sa propre main ; et, pour joindre quelque chose de plus réel à cette politesse, il leur distribue des couteaux, des ciseaux, et d'autres bagatelles fort précieuses à leurs yeux. On commence ensuite à parler de paix, et de la manière d'en observer les conditions ; après quoi les Indiens se retirent à leur quartier, où le président leur rend une visite, et leur fait porter une certaine quantité de vin. Les Indiens de la suite des députés qui ne les ont point accompagnés à l'assemblée paraissent alors, et se joignent pour rendre leurs devoirs au président. Il leur fait donner aussi du vin. Ensuite il reçoit à son tour un présent de veaux, de bœufs, de chevaux et d'oiseaux.

La paix étant conclue par ces caresses mutuelles, le président ne dédaigne point, pendant la suite des conférences, d'admettre à sa table les principaux chefs, ou ceux du moins auxquels il reconnaît de la douceur et de la raison. Il se tient une espèce de foire, où les Guases accourent avec leurs merceries, et les Indiens avec des ponchos et des bestiaux. Ces marchandises se troquent, et la bonne foi règne dans ces traités.

Ces mêmes peuples, qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, accordent l'en-

trée de leur pays aux missionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs maximes et celles qu'on leur prêche. Plusieurs se font baptiser; mais ils ne renoncent point aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés, et la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de religion. Vers le commencement du dix-huitième siècle, les missionnaires en avaient rassemblé un assez grand nombre, dont ils avaient formé des villages. Dans tous les forts de la frontière, il y avait aussi des aumôniers payés par le roi pour les instruire; mais à la première nouvelle d'un soulèvement qui eut lieu en 1720, tous les néophytes disparurent et se joignirent aux guerriers de leur nation.

Quoique dans leurs guerres ces peuples ne fassent de quartier à personne, surtout aux Espagnols, ils ne laissent pas d'épargner les femmes blanches; ils les enlèvent et les conduisent dans leurs terres, où ils vivent avec elles. De là vient cette multitude d'Indiens blancs et blonds, qu'on prendrait pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix il en vient un grand nombre dans les villes et les bourgs espagnols, qui s'engagent à travailler pour un certain prix l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur salaire en merceries. Tous ces peuples, sans distinction de sexe, portent des ponchos et des manteaux de laine; mais cet habillement est fort court, et ne leur

descend pas jusqu'au genou. Les nations plus éloignées des établissemens d'Espagne qui habitent au sud de Valdivia, et ceux de la côte voisine de Chiloé ne portent aucune espèce d'habit. Ceux d'Arauco, de Tucapel et des bords de Riobio, nourrissent quantité de chevaux, et sont fort exercés à les monter. Aussi leurs armées sont-elles composées de cavalerie et d'infanterie. Leurs armes sont des lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, le javelot, et d'autres instrumens de cette nature.

Ulloa fait observer que c'est du royaume de Chili que sont venues des races de chevaux et de mules dont il vante beaucoup la vitesse. Il ajoute que ces animaux doivent sans doute leur origine aux premiers qui furent transportés d'Espagne en Amérique; mais aujourd'hui ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne qu'à ceux de toute l'Amérique. On y conserve plus fidèlement les races. Les chevaux coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, et galopent si légèrement, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Quant à l'encolure, ils ne cèdent rien aux plus beaux andalous. Leur taille est belle : ils sont pleins de feu et de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-ils beaucoup rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait a porté quantité de particuliers à former des haras dans les

provinces du Pérou pour en étendre la race; mais c'est toujours à ceux du Chili, surtout des environs de San-Iago, qu'on donne la préférence.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE. — AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

NOUVELLE-GRENADE. PÉROU. CHILI.

FIN DE LA TABLE.